

Du bizarre au merveilleux, la transition est insensible et le lecteur se trouvera en plein fantastique avant qu'il se soit aperçu que le monde est loin derrière lui.
Prosper MÉRIMÉE. (*Essai sur Nicolas Gogol.*)

Publication mensuelle paraissant le 10 de chaque mois
ÉDITION FRANÇAISE DE « THE MAGAZINE OF FANTASY AND SCIENCE FICTION »

NOUVELLES

ARTICLES ET CHRONIQUES

Présentations de nouvelles de Jacques Bergier et Alain Dorémieux
Dessin de couverture de Rose Gauthey
illustrant la nouvelle « *Le voyage* ».

5e Année — N° 46 Septembre 1957

Editions OPTA, 96, *rue de la Victoire, Paris* (9e).
Tél : TRI. 16-31 — C. C. P. Editions OPTA Paris 1848-38.
Directeur : Maurice RENAULT.
La publication des récits contenus dans ce numéro est faite avec l'accord de Fantasy House, Inc. New York N. Y. (U. S. A.).

Le numéro : France, 120 *frs; Belgique,* 20 *frs; Suisse,* 1 *fr.* 75.
ABONNEMENTS (6 mois) : *France et Outre-mer,* 650 *frs.* (*Recommandé,* 920 *frs.*)
1 an : — — 1.250 *frs.* (*Recommandé,* 1.790 *frs.*)

« Rien que nous deux », dit le robot

par YVES DERMÈZE

Yves Dermèze réussit aussi bien dans tous les genres du roman d'action; on l'a donc vu se consacrer à la science-fiction avec son métier habituel. C'est ainsi que vous avez pu lire antérieurement de lui dans notre revue : « La ceinture du robot » *(n° 21) et* « Conférence à quatre » *(n° 34). La novelette que nous publions aujourd'hui marie, de façon attrayante, la psychologie et l'aventure, dans un contexte d'anticipation passionnant.*



ALFREDO CENCI chantonne. Officiellement, il est A. Z. 2831. Pour lui tout seul, intérieurement, il s'appelle toujours Alfredo Cenci. Comme il est atteint de folie douce, la police l'a laissé survivre bien qu'il fut né avant la Grande Réforme. Depuis, il n'a jamais cessé d'être un citoyen modèle. Indulgents, les observateurs sociaux respectent ses manies, alors que tous autres seraient sévèrement punis pour des fautes moins graves. Dans la société nouvelle, on ne plaisante pas avec les rétrogrades : le monde est tendu vers le progrès, pas besoin de songe-creux ou de poètes. Le microphone placé chez le vieil Alfredo transmet d'étranges paroles au poste d'écoute central : des mots baragouinés dans le jargon d'autrefois, des lambeaux de musique qui ne ressemblent en rien au type d'harmonie adopté par le Conseil suprême...

En dialecte piémontais, Alfredo Cenci invoque la Madone parce que quelqu'un, en son absence, a enlevé la photo de son village, qu'il cachait sous un pied de son lit à bascule.

A. Z. 2831 soupire et s'en étonne. Il ne manque de rien. Il n'a jamais faim : les classiques pilules nutritives font merveille. Le travail qu'on lui demande est infime. Il devrait être heureux. Or, il ne l'est pas. Rescapé de la grande tourmente qui bouleversa le monde en 1972, il évoque un coin de Paris où, réfugié, il mourait de misère. Dans une cave fétide, il rapetassait de vieilles godasses, à la lueur d'une ridicule ampoule électrique. Ici, sa chambre est confortable dans sa demi-nudité. Des contacteurs, sur un tableau, lui procurent nourriture, boisson, musique, télévision. Et pourtant, pourtant, il n'est pas heureux.

Des refrains de ses vingt ans montent dans sa tête. « *Etoile des neiges... ta ta ta ta ta...* ». Il y avait aussi, autrefois, près de sa cave-échoppe, une très vieille femme, avec un chapeau à fleurs et des gants troués, qui fredonnait une chanson plus ancienne encore. Alfredo Cenci cherche à la retrouver. Il l'a sur le bout de la langue. Exultant, il entonne d'une voix cassée : « *Tout ça n' vaut pas l'amour...* ».

Maintenant, *ils* ont tout changé, tout bouleversé. On chante : « *Nous marchons vers l'avenir plein d'espérance* », ou bien « *Pour nos enfants plus fiers, plus beaux que nous* ». Tout cela en chœur, en groupe, ça manque un peu de fantaisie. On mange des pilules. On boit de l'eau traitée. On se promène en caravane, on se distrait aux loisirs organisés...

Il n'y a qu'une chose qu'*ils* n'ont pu modifier, pense Cenci en s'approchant de la fenêtre. Le ciel. L'immuable ordonnance des étoiles défie l'orgueil des hommes.

La fenêtre est ouverte sur le ciel étoilé. Alfredo Cenci se penche, un sourire ravi aux lèvres. Le ciel d'autrefois, la seule chose, oui, la seule chose qu'*ils* n'aient pu modifier...

Et le sourire de Cenci se change en une affreuse grimace. Cela aussi, les Hommes orgueilleux ont fini par le modifier ! Les étoiles sont là, et la lune à son premier quartier... *Mais il y a maintenant autre chose dans le ciel : une lune nouvelle, une roue d'or qui paraît quatre fois plus large que l'autre — un satellite artificiel !*

— « Ils ont tout abîmé, » grogne Cenci en refermant sa fenêtre.

*
* *

Les trois membres du Conseil suprême confèrent au cœur de la ville souterraine, dans leur abri de métal inoxydable et infusible. Klausky, Robson et Sotto sont nés et ont grandi avant la Grande Réforme de 1972. Ils sont restés, pour l'essentiel, des hommes du type ancien. Eux seuls en ont le droit. Pour les autres « anciens », élevés avant le bouleversement, ou bien ils se sont soumis, ou bien on les a soumis : la science, désormais, permet des interventions chirurgicales qui abolissent la mémoire ou le raisonnement. On fabrique des robots humains à peu de frais : cela s'appelle la nouvelle lobotomie.

Klausky peigne sa barbe fauve, Robson rêvasse, écroulé dans un fauteuil, Sotto fait la moue.

— « Le coup vient évidemment de Blanchard, » dit-il. « Nous n'aurions jamais dû le laisser s'établir à Bornéo. »

Robson allonge ses jambes interminables :

— « Facile à dire, Sotto. Tu sais bien que nous ne pouvions pas l'en empêcher. Outre l'effort gigantesque que nous avons produit ici pour mater les révoltes et construire notre nouveau monde, Blanchard emportait la super-bombe. Un geste contre lui, et il nous détruit. C'est un imbécile, un rétrograde, incapable de comprendre la grandeur de notre tâche, mais ce n'est pas un lâche. Il n'aurait pas hésité. »

— « Pas certain ! Blanchard est un sentimental. Il y a une femme avec lui, et... »

— « Assez discuté, » gronde Klausky en se levant brusquement. « Un fait est là : Blanchard nous nargue. La construction et le lancement d'un satellite artificiel ne présente aucune difficulté. Sotto a trouvé les deux points faibles de Blanchard : c'est un sentimental, et il y a une femme avec lui. Il ne lâchera pas sa super-bombe avant d'avoir négocié.

Endormons-le dans son sentiment de puissance, et attaquons-le par la femme puisque nous ne pouvons détruire son maudit satellite. Écoutez-moi. »

Et Klausky parle longuement pendant que les deux autres hochent la tête.

*
* *

Blanchard pointe sa lunette. Cette masse qui s'étale sous une ouate de brume, c'est la Terre. Elle est énorme. De son observatoire prodigieux, Blanchard peut parcourir du regard l'étendue d'un hémisphère.

Les montagnes sont laminées, les mers réduites à des flaques, mais le télescope électronique permet de lire comme sur un planisphère géant les continents, les océans, ce qu'on nommait des « pays » avant qu'un Conseil suprême gouverne le monde, et plie les peuples confondus à sa volonté. Le monde à l'exception d'une île, les peuples hormis une poignée d'individus refusant d'obéir à une entreprise universelle de dépersonnalisation de l'homme.

Dans le poste aux parois transparentes où veille le chef des insurgés se tiennent François Mériel et Martha Lopez. Nés tous deux à Bornéo, dans ce réduit de la liberté que protège la super-bombe, ils ne connaissent le reste de la terre que par des récits qui leur paraissent fabuleux. Lors de la Grande réforme de 1972, Blanchard avait vingt-cinq ans et ses compagnons de fuite étaient pour la plupart d'âge semblable. Ils ont vieilli ensemble. Passionnés de science, ils ont, élément par élément, créé puis lancé le satellite qui les transporte.

Les sourcils de Blanchard se sont froncés.

— « Qu'y a-t-il, chef? »

Blanchard désigne le second télescope. Martha Lopez le met au point, le braque dans la direction indiquée.

— « Ils nous attaquent ! »

Quatre fusées astronautiques viennent de se détacher du globe et semblent s'élancer vers le satellite artificiel.

Blanchard hausse les épaules :

— « Klausky, Robson et Sotto ne sont pas fous ! ils savent très bien que, si nous prenons leurs fusées dans le faisceau du rayon epsilon, nous les volatiliserons ! »

Cependant, aucun doute : les quatre engins foncent droit vers le satellite. Blanchard fait préparer le projecteur de rayons. La portée de celui-ci est réduite à une centaine de kilomètres, mais la vitesse maxima des fusées ne dépasse pas 20 km seconde.

La main de Martha Lopez s'est crispée sur le bras de Blanchard.

— « Chef? Pourquoi leur laissez-vous tenter ces folles attaques? Lâchez la super-bombe ! Que cette civilisation ignoble disparaisse ! Quand la Terre sera débarrassée de ces fous qui prétendent mécaniser l'homme, nous nous y établirons... Et ce sera le vrai règne de la liberté... »

Elle le dévisage avec une telle tendresse que Blanchard en est ému. Il ne se fait plus d'illusions : il aime cette jeune femme, lui l'homme de

cinquante ans. Et elle a pour lui tant d'admiration que... Oui, un Eden nouveau sur une terre propre...

— « Folie ! Oublies-tu que notre sort est lié au leur? Si la Terre était pulvérisée, notre infime planète roulerait au hasard dans l'infini... »

— « Qu'importe ! » gronde Martha.

Elle est près, tout près de Blanchard qu'elle défie tendrement. Et, à deux pas, François Mériel pâlit — sans mot dire. Celui-là s'effacera devant son chef.

— « Allons, » pensa Blanchard amer. « Même chez nous, les jeunes ne savent plus se révolter. L'homme se meurt... »

Il a repris le télescope. Les quatre fusées sont toutes proches — un millier de kilomètres à peine — le jet de leurs tuyères trace derrière elles de minces sillages nuageux.

— « Mais... C'est une poursuite, ce n'est pas une attaque ! La fusée de devant est pourchassée... Regardez : les trois autres s'efforcent de la cerner... »

— « Allons donc ! Ils pourraient l'abattre... »

— « Non, » dit Blanchard. « Ils sont trop près les uns des autres : ils s'atteindraient mutuellement. »

Puis, après un instant de réflexion :

— « N'importe : tout fugitif est pour nous un ami. François? Laissez approcher la première fusée, puis déclanchez le barrage ionisé. Nous allons voir ce qui se passe. »

*
* *

Au laboratoire de lobotomie expérimentale, les trois chefs suivent l'opération qu'ils ont ordonnée. Malgré leur impassibilité et leur longue habitude, ils sont très pâles. Cet homme qui git devant eux, endormi, allongé sur la table d'opération, c'est le super-athlète du monde moderne, l'homme que des soins savants, des greffes quasi-miraculeuses ont porté vers l'idéal physique. Rien à redire à ce corps admirable, Apollon au repos, Hercule lorsqu'il contracte ses muscles prodigieux.

Or, la tempe de cet homme est béante, et un chirurgien en blouse blanche, penché vers lui, explore son cerveau avec d'étranges instruments électriques. Le chirurgien se relève.

— « Eh bien? » demande Klausky.

L'autre hausse les épaules :

— « Opération bien banale, » dit-il « Impossible avant la Grande Réforme... mais depuis, nous avons fait mieux ! »

— « La mémoire est-elle annihilée? »

Le chirurgien hausse les sourcils :

— « Ce n'est pas tout à fait ce que l'on m'avait demandé. La mémoire consciente est morte, certes. Mais, selon vos indications, j'ai laissé subsister *la mémoire inconsciente.* »

— « En sorte que? »

— « Cet homme, *sans le savoir*, et donc sans pouvoir l'avouer à qui

que ce soit, suivra fidèlement les ordres que vous lui avez donnés avant l'opération. »

— « Bien, » dit Klausky. « Terminez. »

Et, pendant que le chirurgien recoud la plaie et la cicatrise, Klausky entraîne ses deux égaux et murmure :

— « Les téléviseurs montrent que Blanchard aime cette Martha Lopez. Sentimental comme il l'est, qu'elle se détache de lui et il en sera frappé au cœur. »

Sotto sifflote :

— « Les téléviseurs indiquent aussi que Martha Lopez aime Blanchard. »

Mais Klausky hausse les épaules :

— « Martha Lopez est une femme... et nous lui envoyons un surhomme ! De plus, Blanchard a cinquante ans, celui-ci en a vingt-cinq. Dès qu'il sera rétabli, dans quelques heures, nous l'embarquons sur une fusée et nous simulons une poursuite... »

***

La fusée poursuivie s'est posée sur le satellite artificiel. Les trois poursuivantes se sont heurtées au barrage ionisé et, sous peine de flamber comme des torches, ont dû rebrousser chemin.

Quatre assistants de Blanchard sont près de la fusée, armes atomiques en main, prêts à la pulvériser au moindre signe de danger. La trappe avant s'ouvre. Un homme descend, vêtu d'un pagne, torse nu. Il porte la main à sa tête, et geint.

— « Avance ! »

L'homme fait quelques pas. Il se serre toujours la tête dans les mains et geint de plus belle.

— « Es-tu seul ? »

— « Oui... »

Un éclair flamboie de la main d'un assitant à la fusée immobile. L'engin, porté au rouge par le rayon omicron, semble perdre sa consistance solide. Il s'aplatit, s'écrase sur le sol artificiel du satellite. Bientôt, il n'est plus qu'une masse liquide qui achève de se désintégrer.

— « Marche ! Le chef t'attend... »

L'homme avance vers le centre du satellite. Il respire très difficilement : la fusée a pris contact avec le sol beaucoup trop loin du moyeu central. Blanchard maintient au centre une pression atmosphérique de l'ordre de 76 cm de mercure, mais cette pression s'affaiblit lorsqu'on s'éloigne du moyeu.

Voici enfin Blanchard, Martha et François Mériel, debout devant le rescapé.

— « Qui es-tu ? »

— « Je ne sais pas... »

Blanchard s'est approché de l'homme, l'étudie de son regard d'aigle, tend la main vers la tempe :

— « Les misérables ! Voyez cette cicatrice... Intervention chirurgicale sur le cerveau. *Ils* agissent ainsi sur tous ceux qui font mine de s'opposer à leurs desseins. »

Martha regarde l'inconnu avec pitié.

— « Ainsi, il ne sait même plus qui il est? »

— « Il a perdu toute mémoire. »

— « Est-ce qu'on ne peut... »

— « Non. Rien à faire. Tout ce que nous pouvons espérer, c'est que les centres de l'intelligence n'aient pas été atteints. Avec du temps, nous pourrons lui donner une nouvelle personnalité. »

Blanchard hoche la tête, rêveur :

— « Tout est bien ainsi, » conclut-il. « C'est homme est solide, bien bâti. Il fera une recrue de choix... »

Blanchard pense à l'avenir, à ce jour où, résolu enfin, il pulvérisera cette civilisation de dictature, qu'il hait. Ce jour-là, la terre sera déserte. Les pionniers du satellite artificiel débarqueront sur la planète purifiée. Lui, Blanchard, sera heureux auprès de Martha — Martha, si jeune, mais pour laquelle il est un Dieu.

A la dérobée, il dévisage la jeune femme — et il pâlit. Martha entraîne doucement vers l'infirmerie le rescapé privé de mémoire. Et Martha sourit à l'inconnu — et Martha ne se retourne même pas vers son chef.

...Des heures coulent. Blanchard est resté seul près du télescope électronique. La trajectoire du satellite va l'amener dans quelques secondes au-dessus de la capitale du monde. Une lueur rougeoyante signale la ville tentaculaire qui s'approche. Le grossissement est si considérable qu'il permet d'observer une activité anormale au cœur de la citadelle du monde nouveau.

— « Ils se préparent à la lutte, » pense Blanchard. « C'est maintenant qu'il faudrait les anéantir ! Ils sont sans parade contre le rayon omicron, contre la super-bombe... Mais... »

Le satellite continue sa ronde autour de la terre. Blanchard abandonne le télescope. Deux heures plus tôt, il n'aurait pas hésité. Maintenant, il ne sait plus. Cet inconnu à la mémoire éteinte a semé le doute en lui. Martha est si jeune... si elle allait l'abandonner? S'il allait achever seul son existence sur un monde ravagé?

*
* *

Klausky, Robson et Sotto confèrent. Klausky a la parole.

— « Toutes nos activités sont désormais consacrées à la destruction de Blanchard. Nous ne permettrons pas qu'on nous vole notre ciel. »

— « Et nous vaincrons, » affirme Sotto. « C'est le combat du mastodonte contre le pygmée. Nos laboratoires, nos usines, nos millions de travailleurs nous donnent une supériorité incalculable. »

Robson, jambes allongées, suivant du regard les ronds de fumée de sa cigarette, se contente de ricaner.

— « Vous avez peur, » grogne-t-il. « Vous savez que Blanchard nous tient. Qu'il ferme la main, et nous, et notre civilisation, nous sommes perdus. Notre pouvoir est aussi artificiel que son satellite. D'ailleurs, tout est artificiel dans le monde désormais ! Si Blanchard attaque, nous n'avons rien à lui opposer. »

— « Blanchard n'attaquera pas. »

— « Avez-vous eu des images du satellite? J'entends des images lisibles, convenables? »

— « Oui. »

Un nouveau procédé de télévision imaginé depuis quelques mois et pas encore au point d'ailleurs, permet de reconstituer sur un écran des images très lointaines « éclairées » par projection d'ondes électro-magnétiques. Klausky s'explique :

— « A son dernier passage au-dessus de nous, nous avons vu Blanchard dans son observatoire central. Morne, abattu. Un chagrin confus semble le ronger. Or, notre envoyé a atteint le satellite... Et Martha Lopez n'était pas près de Blanchard. »

Silence. Puis Sotto :

— « Je crains que ton initiative ne précipite la catastrophe, Klausky. Blanchard, qui aime Martha Lopez, pourrait, dans un sursaut de colère... »

— « Non, » dit Klausky. « Blanchard est un esprit trop équilibré pour se laisser emporter par la colère. Il va certainement observer le comportement de Martha... Peut-être renverra-t-il notre homme chez nous ensuite? Mais nous gagnerons du temps. Or, la roue centrale et ses accessoires sont terminés chez nous. Dans quelques heures quelques jours au plus, nos fusées à détentes successives projetteront dans le ciel notre satellite. Près de lui, celui de Blanchard fait figure de vulgaire aérolithe : nous le foudroierons en moins d'une seconde ! Le plan est parfait. »

Encore silence. Puis Robson :

— « Les ouvriers? Pas d'inquiétude chez eux? »

— « Une consigne très sévère a été donnée. Ceux d'entre eux, très rares, qui ont aperçu le satellite pensent que c'est nous qui l'avons lancé... »

— « Parfait ! »

***

Comprimé dans la masse de ses semblables, l'ouvrier D K 6323 se serre sur le trottoir roulant. Une sorte d'inquiétude, de vague énervement règne dans le conglomérat de torses et de membres. Rien de lucide d'ailleurs pour ces cerveaux animalisés par une besogne machinale : un simple malaise physique.

Suivant une ordonnance du Conseil suprême, la séance de travail dans les usines souterraines doit être suivie d'une cure d'air pur à la surface. Les logements souterrains sont alimentés en air chimiquement pur. La température y est constante. La cure d'air pur rappelle aux ouvriers combien était misérable la condition de l'humanité avant la Grande

Réforme. Pendant une heure, ils sont soumis au vent, à la pluie, aux caprices des saisons, aux morsures du soleil, aux nuits ténébreuses, aux miasmes pullulant dans un air non filtré. Au retour, des physiologistes mesurent les réactions de l'organisme — car tout, dans la société nouvelle, est sujet à expériences décisives.

En sortant d'un puits de mine monstrueux, l'ouvrier D K 6323 et ses compagnons baissent uniformément les yeux. Un ordre incompréhensible leur défend de regarder le ciel. Cet ukase étrange est à l'orgine du malaise qu'ils ressentent. Tout paraissait réglé pour l'éternité : pourquoi, soudain, le Conseil suprême s'occupe-t-il du ciel, espace inutile où tremblotent de minuscules étincelles?

Le vieil Alfredo Cenci bougonne. Pour lui, cette remontée périodique constituait une fête, encore qu'il passât ses nuits, en qualité de veilleur, dans une usine de la surface. Alfredo Cenci, rescapé de la « préhistoire », n'a jamais pu s'accoutumer à la « climatisation » des sous-sols, à l'air ozonéifié, à la lumière artificielle. Chaque jour, dans la foule ouvrière, il remonte à la surface — et chaque jour, il regarde le ciel parce que seul le ciel a échappé à la main sacrilège de l'homme.

La tentation est trop forte. Alfredo se redresse vers le ciel. Il pousse un cri : la seconde lune est encore là! Autour d'un moyeu compact gravite une roue jaunâtre. L'ensemble est suspendu dans l'espace par un extraordinaire miracle. C'est à la fois lumineux et menaçant, léger et démoniaque.

Le cri d'Alfredo a provoqué un véritable scandale. Instinctivement, des têtes se lèvent. Une contagion de désobéissance irraisonnée s'empare de la masse. Des milliers de prunelles fixent la roue aérienne. Une rumeur de surprise plane sur l'assemblée des hommes nouveaux.

Mais voici qu'un haut-parleur tonne :

— « Ordre du Comité : interdiction de regarder le ciel! »

Point besoin de policiers : la foule est dressée à l'obéissance passive. D'instinct, tous les regards se baissent — tous, sauf ceux d'Alfredo Cenci qui béant, contemple la merveille.

— « Le Conseil suprême, » reprend le haut-parleur, « prépare de grandes fêtes pour la célébration de l'an 2000. »

— « Oh, regardez! Ça se déplace! » crie Alfredo en tendant la main.

Il a oublié ses années de passivité silencieuse. Il se croit revenu en arrière, vers ces années précédant la Grande Réforme, ou chacun pouvait s'extasier à voix haute. *Règne de l'anarchie!* disent les nouveaux réformateurs. *Règne de la liberté!* a toujours pensé Alfredo.

Un homme de haute taille, impassible, se glisse vers lui le happe à l'épaule :

— « Viens avec moi : quelques questions à te poser. »

Alfredo Cenci se tasse sur lui-même, puis hausse les épaules, résigné. Il savait bien que cela arriverait un jour ou l'autre. Il n'a plus rien à faire dans cette fourmilière. D'ailleurs, pense-t-il pour se rassurer, les

nouveaux procédés ont aboli toute souffrance physique. On peut bien lui faire ce qu'on voudra : pour ce que vaut la vie sur cette terre sans charmes !

***

Blanchard est nerveux. L'équipage de cinquante-deux compagnons qui arme le satellite manifeste une impatience grandissante. Ils brûlent de combattre. Martha va de l'un à l'autre, exaltant les esprits. Par un étrange phénomène que n'avaient pas prévu les Trois du Conseil suprême, la présence du rescapé de la fusée a décuplé sa haine. Elle l'a baptisé Jacky — et il y a en elle un peu de l'orgueil de la gamine qui possède une poupée magnifique. En fait, Jacky n'est qu'une poupée, une merveilleuse poupée. Il a tout oublié. Et Martha déjà, rêve à ce que sera cet homme lorsqu'elle aura pétri ses sentiments, son intelligence, cet homme dont la mémoire nouvelle n'enregistrera que des souvenirs qui leur seront communs. Martha pense encore à Blanchard : elle a pour lui la plus profonde admiration et, pour la première fois, elle s'interroge. Est-ce qu'elle aime le chef? Non. Elle a pu s'abuser sur ses sentiments jusqu'à ce jour — jusqu'à cet instant où Jacky est apparu.

— « Jacky? Est-ce que tu aimes l'humanité que tu viens de quitter ? »

La questions est stupide, et pourtant Jacky écarquille les yeux et secoue la tête :

— « Je ne sais pas. »

Il ne sait plus rien de son passé. Mais, malgré lui, robot vivant, il accomplira la mission dont l'ont chargé les trois chefs du Conseil suprême : il détachera Martha de Blanchard.

Et Martha va de salle en salle dans les bâtiments centraux du satellite, et Jacky, en adoration, la suit pas à pas. Et elle se retourne, et elle rit, et elle lui explique tout ce qu'il doit savoir désormais. Exactement comme une gamine qui jouerait à la poupée.

— « Il faut haïr le Conseil suprême, il faut haïr ce monde en folie que nous dominons et que nous pulvériserons. Entends-tu, Jacky? »

— « J'entends, Martha. Je les haïrai puisque tu le veux. »

Elle frappe du pied :

— « Ce n'est pas parce que je le veux! C'est parce qu'ils t'ont torturé, disséqué, parce qu'ils ont supprimé ta personnalité, parce que tu as perdu tout ton passé... »

— « Mais puisque je suis ici Martha ici près de vous, près de toi, qu'ai-je à faire de mon passé? »

— « Tu les haïras? »

— « Je les hais! Je les hais puisque tu les hais. »

... Et cela, Klausky ne l'avait pas prévu. Jacky l'automate humain obéit aux ordres qu'il a reçus mais, *pour l'avenir,* c'est à Martha qu'il obéira à Martha qui hait le monde d'autant plus qu'elle s'attache à celui que le monde a torturé.

Blanchard rêve toujours près de ses appareils, sur une large terrasse

lumineuse. Bientôt, il le sait, il devra se résoudre à utiliser la force. Au passage, ses hommes ont repéré sur terre une gigantesque rampe de lancement. Le Conseil suprême s'apprête à lancer un satellite nouveau, cent fois plus volumineux que le sien. Attendre encore c'est risquer la destruction. Mais agir c'est... Au fait, *c'est quoi?* Blanchard ne le sait plus. Jusqu'alors, il a rêvé d'une existence paisible auprès de Martha. Si Martha le repousse, à quoi bon détruire cette humanité qu'il méprise, mais qu'il ne hait pas? Pourquoi ne pas partir vers quelque autre planète, attendre encore que Martha voie clair dans ses sentiments? Ce beau pantin sans âme de Jacky ne la subjuguera pas longtemps !

Blanchard rêve, et hésite.

***

Schnick, chef de la police, achève l'interrogatoire du vieil Alfredo Cenci. Le prisonnier somnole, ivre de fatigue. Il ne sait plus où il se trouve. Les drogues qui contraignent à la franchise tuent toute résistance. Cenci navigue sur une barque qui danse sur des vaguelettes. Quelqu'un parle amicalement.

— « Ami, » conclut Schnick, « tu es resté un homme d'autrefois — et cela, nous ne pouvons le tolérer. Tes idées de liberté sont d'un autre temps : si elles se propageaient l'anarchie aurait tôt détruit notre œuvre gigantesque. Nous nous hisserons sur les chemins du Progrès par une tension de l'humanité tout entière. Tu n'es pas dangereux : tu as agi par stupidité pure, et sans complice. Ton esprit conserve des idées fausses et subversives : nous allons les extirper sans douleur. Tu auras encore des idées — mais ce seront celles que nous t'aurons suggérées. Des idées sur mesure qui ne te casseront pas la tête. »

Alfredo s'est endormi. Schnick sonne ses exécuteurs :

— « Lobotomie partielle, » dit-il simplement en désignant le prisonnier.

***

Avec l'agrément de ses trois compagnons du Conseil suprême, Klausky a décidé que le lancement du satellite se ferait au cours d'une cérémonie grandiose à laquelle la masse serait associée. Robson a toujours soutenu qu'il est préférable d'exécuter publiquement ce qu'il est difficile de cacher.

Dans le stade grandiose, des appareils amplificateurs agrandissent les silhouettes et renforcent la voix de manière que deux millions de spectateurs ne perdent rien de la solennité.

Deux millions, c'est peu : simple étape dans la voie du progrès. Un stade de dix millions de places est à l'étude. En attendant sa réalisation, on désigne les numéros admis au spectacle. Les vétérans de la Grande réforme siègent au bord de l'arène.

Pour la fête du satellite, le temps est magnifique. Pas un nuage. Avec leur repas synthétique, les invités ont reçu une pilule destinée à les mettre dans un état d'euphorie légère, d'aimable ébriété semblable

à celle que dispensait autrefois le champagne. Les haut-parleurs tonitruants hurlent la musique décrétée légale pour une période de deux décades.

Les Trois du Comité trônent très haut sur une tour. Sotto bombe le torse sous un uniforme de sélénium semé de perles, Klausky affecte une attitude bon enfant, Robson baîlle. Chacun d'eux porte au creux de l'oreille un écouteur relié par ondes au sélecteur secret de nouvelles.

Soudain, Klausky tressaute. Sotto blémit. Robson tout flegmatique qu'il soit, fronce les sourcils.

— « Entendez-vous? » souffle Sotto.

Il est livide. Ses écouteurs transmettent les dernières nouvelles secrètes. Blanchard vient de prendre l'initiative des opérations : un rayon fulgurant vient de balayer l'ancienne Amérique. Il y a des millions de morts.

Au même instant, dans le stade, la foule insouciante entonne l' « *Hymne au Conseil suprême qui a donné la paix au monde.* »

*
* *

Martha et Jacky arrivent au pied de la terrasse sur laquelle rêve Blanchard.

— « Reste là ! » ordonne Martha.

Le robot-humain obéit. Martha, décidée, marche lentement vers Blanchard.

— « Chef, il est temps d'agir. »

— « Ah? C'est toi, Martha? »

— « Il est temps d'agir ! Je viens de la station d'observation : nos télescopes signalent un mouvement de foule considérable non loin de la rampe de lancement. Leur satellite va s'élever. Un geste, un seul geste, et plus rien ne subsiste de cette civilisation d'orgueil » !

— « Et ensuite, Martha? » demande Blanchard à voix basse.

Ses épaules se sont voûtées. Il s'emplit l'âme de la vision chérie. Cette femme qui lui échappe, il sait qu'elle reviendra à lui quand — très vite — elle sera lasse de son nouveau jouet.

— « Ensuite, Martha? Nous graviterons autour du globe jusqu'à l'instant où toute trace de radioactivité aura disparu... Mais ce sera très rapide : deux jours, trois... Puis nous atterrirons. Et alors... »

— « Et alors, » dit Martha farouche, « nous préparerons l'avenir ! »

— « Oui, » répète Blanchard amèrement. « Tu prépareras l'avenir... »

Martha tressaille, mais ne répond pas : le regard de Blanchard se perd vers le fond de la terrasse, vers la silhouette de Jacky, le nouveau venu. Et Martha croit lire dans ce regard elle ne sait quelle menace.

— « Je vous le répète, chef, pour notre sécurité à tous, il faut agir immédiatement ! »

— « Et moi, je te le répète, Martha, je veux réfléchir encore ! »

Martha, farouche, serre les poings :

— « Vous avez peur ! » gronde-t-elle. « Vous avez peur de vos responsabilités ! Oh ! Je vous croyais plein d'audace, et... »

Elle se mord les lèvres : le reproche est allé droit au cœur du savant qui se tasse sur lui-même en pâlissant. Dans la demi-clarté qui baigne la terrasse, il apparaît soudain chétif et vieux, vieux... D'autant plus chétif que Jacky, inquiet, s'approche d'eux et vient se camper à deux pas de lui. Ils sont maintenant côte à côte : l'homme génial sur le déclin physique, et le splendide robot humain. Et Blanchard comprend que, s'il reste là, il est perdu dans l'esprit de Martha.

A grands pas, il s'éloigne au fond de la terrasse, en direction du Centre de surveillance télescopique.

***

— « Il faut créer l'irréparable ! » dit Martha sourdement.

Elle a participé aux travaux de Blanchard, elle connaît la manœuvre du satellite et des principaux appareils. Jusqu'alors, elle a suivi les ordres de son chef sans même penser à les discuter. Mais voici que l'ancien *Blanchard-Dieu* vient de lui apparaître comme un petit vieillard sans force et sans prestige un vieillard hésitant qui n'ose pas réaliser leurs plans de haine.

— « Viens, Jacky... »

... C'est un petit bâtiment très simple, d'apparence cubique, placé au centre de l'immense terrasse. Comme, dans le monde nouveau dont rêve Blanchard les serrures seront inutiles, il n'y a pas de serrures aux portes. Les murs sont de cristal synthétique. A l'intérieur on aperçoit le sommet des grands miroirs paraboliques qui menacent la terre. Tout au centre, il y a une sorte de petit guéridon d'apparence inoffensive. Sur ce guéridon, une manette.

Que l'on pousse cette manette et la super-bombe atomique libérée va balayer la surface du globe. N'importe qui peut pousser la manette : Blanchard l'a voulu ainsi — et Martha jugeait cela splendide. « Nous sommes tous égaux sur notre petit monde, pensait-elle. Blanchard a voulu nous donner une preuve tangible de cette égalité. » Or, désormais, elle juge que Blanchard a voulu dégager sa responsabilité, espérant qu'un autre que lui porterait le poids de ces millions de morts.

Cet autre, pourquoi ne serait-ce pas elle? Lentement, suivie de Jacky, elle marche vers la manette.

— « Martha ! » souffle l'automate-humain qui, vaguement, s'effraie.

Elle sursaute, se tourne vers lui :

— « Ecoute bien, Jacky. Si j'appuie ici, tu seras vengé — terriblement vengé. »

— « Vengé de quoi, Martha? Ne suis-je pas heureux près de toi? On a voulu me faire du mal : on m'a donné le bonheur. »

Mais Martha lui a pris les mains :

— « Jacky lorsque la terre sera déserte nous y débarquerons tous deux — et nous vivrons ensemble — éternellement ! »

Les yeux de Jacky étincellent. C'est lui qui marche vers la manette. Il va l'abaisser... Martha l'arrête.

— « Attends ! »

Un regard au télescope. Martha se mord les lèvres : le satellite artificiel est au-dessus de l'ancienne Amérique. Or, les trois chefs du Conseil suprême étant dans l'ancienne Europe risquent, grâce à leurs super-abris, d'échapper à l'anéantissement.

— « Pas encore ! » gronde Martha.

Elle hésite, puis, brusquement, s'approche des miroirs à rayons omicron — arme terrible qui balaiera le monde d'un pinceau mortel. Deux gestes rapides... Un très léger grésillement... Martha revient vers le télescope.

... Une traînée rougeoyante, puis des flocons gris et roses qui rampent sur la terre. Martha est déçue : dans son imagination, elle voyait un embrasement colossal, un feu d'artifice gigantesque...

Une poussée brutale l'éloigne des miroirs. Elle glisse, tombe sur le sol. Blanchard, furieux, arrête le projecteur de rayons omicron. Il va se retourner quand deux mains formidables le saisissent à la gorge : Jacky, debout derrière lui, Jacky qui défend Martha, s'apprête à l'étrangler.

Martha s'est relevée sur un coude. Pendant une fraction de seconde, elle hésite. Se taire... Fermer les yeux... Blanchard disparaît... Ensuite, lancer la super-bombe puis quitter le satellite avec Jacky atterrir sur la planète purifiée... Mais non : il y a trop de souvenirs entre Martha et le chef.

— « Laisse-le Jacky ! »

L'homme-robot obéit passivement. Blanchard respire profondément puis dédaignant son adversaire physique, se tourne vers Martha.

— « Tu as cru que j'hésitais, Martha. Comme tu me connais mal ! J'avais fait un rêve stupide : je me voyais jeune encore capable de créer un monde nouveau. La leçon est dure — mais profitable. Mais voici ce que je pense : n'avons-nous pas été fous de songer à détruire tout ce qui existe? Modifier complètement une civilisation, n'est-ce pas possible sans sacrifier des millions d'êtres humains? Ce sont les chefs qui mènent tout : une fois les chefs disparus, et nous à leur place, nous orienterons l'humanité comme nous l'entendrons. Et nous bénéficierons du formidable élan technique que la dictature, néfaste pour l'individu, heureuse pour la collectivité, a imprimé au monde. »

Martha s'est relevée, indécise.

— « Oh ! » souffle-t-elle. « Si cela était possible, tout serait différent ! Ne pas repartir à zéro... »

— « C'est possible, Martha. C'est possible à la condition que tu m'accordes vingt-quatre heures de répit. »

Martha s'est rapprochée de Blanchard. Elle oublie complètement le robot-humain qui paraît impassible, mais qui pourrait bien — qui sait? — connaître vaguement des sentiments inexprimés.

— « Sotto, n'est-ce pas? Vous pensez à Sotto? »

— « Oui, » dit Blanchard. « Il me connaît — et je le connais. S'il commande leur satellite, nous pourrions triompher sans combat. »

Martha hocha la tête :

— « Je vous le jure, chef, je ne ferai rien sans ordres précis. »

Un éclair de joie intense balaie le visage de Blanchard, et c'est un regard de triomphe qu'il lance au robot-humain, immobile près de la porte.

...Mais ni Blanchard, ni Martha ne soupçonnent que le robot-humain commence à souffrir de jalousie...

*
* *

La fête du lancement du satellite a un caractère universel. Sur deux milliards d'hommes qui peuplent la terre, deux millions seulement assistent à la cérémonie, mais les autres sont conviés à participer, de loin, à l'événement. Des écrans énormes sont tendus sur les places publiques pour téléviser la scène, les ondes propagent discours et musique.

La seule chose qu'on ne retransmet pas c'est l'information secrète reçue par les trois chefs : « Blanchard lance sa première attaque ! »

Quelque part sur le continent naguère baptisé Amérique, une foule est rassemblée. Un éclair jaillit du ciel comme une épée flamboyante. Il balaie la terre, fouille le sol dans un embrasement soudain et frénétique. Tout brûle, se consume : le rayon omicron fond l'acier, liquéfie les rochers. Des fleuves de lave en fusion bouillonnent et dévalent à l'emplacement des cités atteintes. Une âcre odeur de chair grillée s'élève parmi les jaillissements d'étincelles. Des corps hurlants se tordent. Des éclatements couvrent les cris, les râles : Blanchard attaque !

Le pinceau de rayons omicron poursuit sa route à une vitesse vertigineuse — la vitesse même du satellite artificiel. Derrière lui, il laisse le néant. Nul ne peut esquisser un mouvement de défense ou de fuite. Le glaive de feu est inexorable et confond dans sa vengeance maîtres et esclaves.

D'un coup il rentre dans sa gaine. Le ciel recouvre sa sérénité. Plus loin, ceux qui ne savent pas écoutent l'hymne du bonheur. Il n'y a plus d'Amérique. Et, sur l'ancienne Europe, on procède au lancement du satellite géant.

*
* *

Les morceaux du satellite géant se sont rassemblés, attirés par le moyeu central. Les techniciens de l'âge nouveau ont réalisé là une œuvre formidable : la lunule de Blanchard apparaît comme une bille, l'astre artificiel des Terriens comme le dôme d'un Panthéon cyclopéen. Elles gravitent, séparées à peine par une seconde-lumière.

Les trois chefs, par tirage au sort, ont désigné celui d'entre eux qui commanderait la planète nouvelle. Sotto a été l'élu du hasard. Sans enthousiasme, il a quitté ses collègues : mieux qu'eux, il connaît Blan-

chard qu'il a fréquenté autrefois. Assuré par les praticiens de vivre huit cents ans, il redoute toute perspective de mort prématurée, fut-elle héroïque. Rallié de toute dernière heure au parti de la Grande Réforme, il a connu des instants d'angoisse : certes, le sage s'enrôle dans le camp du plus fort... Mais si le plus fort était Blanchard?

Sotto, qui se méfie des impondérables, amorce une conversation directe avec l'ennemi. Pour les émetteurs normaux, 300.000 kilomètres, c'est une distance ridicule. L'écoute est plus distincte qu'entre une ville et sa banlieue au temps où l'humanité croupissait dans l'ignorance.

— « Ici Sotto, délégué du Conseil suprême. »

— « Ici Blanchard. Bonjour, Sotto. »

— « Code 12, Blanchard? »

— « Soit. Code 12. »

Le Code 12 est un procédé d'émission absolument indéchiffrable si ce n'est par les deux correspondants eux-mêmes. La discussion incompréhensible se prolonge très longtemps. En bas, Klausky et Robson grincent des dents, furieux :

— « Que lui prend-il? Qu'a-t-il à dire que nous ne devions pas entendre? »

La même pensée fulgure en eux. Ils se dévisagent : Sotto les trahit! Sotto, qui, comme eux, connaît les moyens de défense, peut indiquer à Blanchard les nœuds vitaux, les centres nerveux essentiels. En quelques heures, Blanchard peut détruire ces centres et devenir le maître du monde. Et eux, alors... Ils sont perdus!

Klausky, rageur, appelle le satellite. Mais Sotto ne lui fait même pas la grâce de lui répondre.

*
* *

Blanchard réunit son équipage :

— « Amis, dans quelques heures tout sera terminé. Sotto fait cause commune avec nous. Nous ne lâcherons pas la super-bombe, nous ne détruirons pas l'humanité : nous la régénérerons. Nous la tirerons de cet état d'hébétude dans lequel l'ont plongée les trois chefs. Nous prendrons la tête du monde nouveau, nous serons les pionniers d'une civilisation d'hommes conscients et dignes. »

Emporté par son enthousiasme, il paraît maintenant plus jeune de vingt ans. Rien ne subsiste de ses hésitations. Il est redevenu Blanchard, l'homme admirable. Il expose son plan, il distribue les consignes.

Et il a la satisfaction de voir que Martha le contemple avec admiration, oubliant Jacky, le robot-humain, impassible près d'elle.

— « Martha, » conclut Blanchard, « veux-tu te tenir à l'écoute au poste central? Sotto peut nous rappeler d'un instant à l'autre. Prépare également les projecteurs omicron : nous devons détruire les centres de défense adverses. »

Et Martha approuve, lui lance un long regard passionné, et sort, suivie de Jacky. Nul n'y prend garde. Depuis qu'il a pris pied sur le

satellite le robot-humain ne quitte pas Martha d'une semelle. Il la suit comme un chien fidèle.

Mais un chien se rebelle parfois — et, dans l'esprit atrophié du robot-humain naissent d'étranges fleurs vénéneuses.

*
* *

— « Martha... » dit le robot-humain.

Dans le bâtiment de verre, au centre de la terrasse il regarde la jeune femme. Une douleur confuse monte en lui. Il ne sait pas que la jalousie le torture : qu'est-ce que cela, la jalousie? Il n'a vu qu'une chose : le tendre regard de Martha pour Blanchard.

— « Martha? Lorsque la terre sera déserte... »

Elle hausse les épaules avec mépris :

— « Tu déraisonnes, Jacky. La terre ne sera pas déserte. Blanchard a tout arrangé : il voyait plus loin que nous. »

Et bien soit, pense Jacky. La terre ne sera pas déserte. Mais...

— « Nous débarquerons tous deux... et nous vivrons ensemble... étèrnellement ! » souffle-t-il.

La phrase de Martha s'est gravée dans son esprit tout neuf. Il l'a ressassée cent fois, mille fois. Martha est à la fois son passé et son avenir. Lentement, il s'approche d'elle, lui prend les épaules :

— « Martha ! Tous deux... éternellement... »

Elle le repousse avec humeur. Comment a-t-elle pu placer ce magnifique pantin sûr le même plan qu'un Blanchard?

— « Allons, Jacky ! C'est un rêve impossible. La terre n'est plus condamnée. »

Elle reprend la délicate mise au point des miroirs omicron. Jacky, derrière elle, a laissé retomber les bras. Un sentiment de surprise intense se peint sur son visage. Puis, péniblement, quelques idées s'enchaînent dans son cerveau atrophié. « C'est un rêve impossible *parce que* la terre n'est plus condamnée... » Or, le robot-humain à la mémoire vierge se souvient de tout ce que Martha lui a dit. Ses yeux tournent vers cette sorte de guéridon placé au centre de la salle, vers cette manette qui — Martha l'a dit — peut le venger terriblement. Oui cette manette — Martha l'a dit — peut détruire le monde, le monde qui s'oppose à leur bonheur... Qu'a-t-elle dit encore? Oui : dans l'entrepôt, non loin de là, il y a une fusée astronautique — la seule fusée du satelitte artificiel. Martha voulait qu'ils s'embarquent tous deux sur cette fusée quand le monde serait détruit.

Or, détruire le monde, quoi de plus simple?

Jacky, le robot-humain est maintenant tout près du guéridon central. Ses yeux brillent de satisfaction. Sa main se lève, saisit la manette...

— « Jacky ! » hurle Martha qui vient de se retourner.

Trop tard. La super-bombe est libérée. En même temps un formidable hululement de sirène annonce sur le satellite que le monde va périr.

— « Jacky ! » hurle encore Martha.

Mais le robot-humain n'est plus lui-même. Une nouvelle personnalité s'est éveillée en lui. D'un bond, il est sur Martha, il la saisit à bras le corps, il la jette sur son épaule, et, herculéen, formidable, il court avec son fardeau humain vers l'entrepôt, vers la fusée astronautique. Il court, et en courant il balbutie : « Tous deux... Eternellement. »

***

Blanchard, stupéfait, alerté par la sonnerie, suit le sillage de la bombe dans la nuit. Enorme, la terre, au-dessous d'eux, est semblable à un plat d'or. Quatre secondes encore... Est-ce Martha qui... Oui, ce ne peut être qu'elle ! Elle s'est donc joué de lui en simulant la tendresse... Oh, Martha, Martha !

Une gerbe éclatante fuse et flamboie un cataclysme ravage le sol qui tremble. Des éclairs illuminent l'atmosphère, l'océan fonce sur les continents instantanément ravagés. Le satellite tangue et roule tel un navire au gouvernail faussé. Les appareils sont ivres : les aiguilles dansent, les manettes se bloquent. Mais le satellite se stabilise peu à peu.

En bas, la terre semble avoir doublé de volume. Une lumineuse enveloppe de gaz radioactifs dissimule la surface du globe. L'épaisseur de cette enveloppe s'accroît sans cesse, à vue d'œil. Jusqu'où s'élèvera-t-elle? A des milliers de kilomètres sans doute — or le satellite artificiel gravite à 3.000 kilomètres à peine de la Terre.

— « Allons » dit Blanchard à ses compagnons qui se sont groupés autour de lui. « Nous n'avons pas voulu cela... Mais il est trop tard pour rien faire. Si les nuages radioactifs s'élèvent jusqu'à nous, nous embarquerons tous dans la fusée astronautique et nous abandonnerons la zone terrestre en attendant que le globe redevienne habitable. Mériel... »

Il se tait. Par hasard, il a levé la tête, il a regardé droit devant lui, par la fenêtre ouverte.

— « La fusée... » répète-t-il.

Une vertigineuse traînée d'étincelles, au pied de la terrasse, annonce le départ de l'engin. La fusée s'élève, se perd dans le ciel noir.

— « Martha ! Oh, Martha ! » murmure Blanchard.

Il croit comprendre : Martha s'est joué de lui. Elle a lancé la super-bombe et, maintenant, elle s'enfuit dans l'énorme fusée interplanétaire en compagnie du robot-humain.

— « Chef... »

Blanchard a entendu l'appel du radiotéléphone. Il donne la communication, et la voix de Sotto emplit la pièce :

— « Bravo, Blanchard ! » dit Sotto qui exulte. « Félicitations. Je n'aurais jamais cru que vous oseriez lancer la super-bombe ! Nous voilà débarrassés de Klausky et de Robson et de tous leurs énergumènes... »

Etrange langage dans la bouche de l'un des membres de l'ancien

Conseil suprême, mais Sotto a la tête solide. L'essentiel est d'abord d'assurer l'avenir. Klausky, Robson, l'humanité, il s'en moque.

— « D'après vous, Blanchard, que subsistera-t-il de la civilisation que nous avons connue? »

— « Rien, » dit Blanchard très morne.

— « Oh, oh ! Peu importe : j'ai ici, sur mon satellite, les principales machines-outils nécessaires. Et... à votre idée, combien de temps devons-nous attendre avant de redescendre vers la Terre? »

Blanchard sursaute :

— « Redescendre? Que voulez-vous dire? Votre satellite pourrait-il revenir vers le sol? »

Sotto se met à rire :

— « Non, Blanchard, et vous le savez bien ! Tout comme le vôtre, il poursuivra jusqu'à la fin des siècles sa rotation autour de notre vieux globe, à distance immuable. Mais nous avons des fusées... »

— « Du type interplanétaire? »

— « Mais non, Blanchard ! A quoi bon? Des fusées à rayon d'action réduit, suffisantes pour regagner la surface terrestre. »

— « Aucune interplanétaire? »

— « Aucune, évidemment. »

Blanchard ne peut réprimer un léger ricanement :

—« Eh bien, Sotto, selon toutes probabilités, vous êtes perdus comme nous. Voyez-vous ces nuages vaporeux qui entourent la terre? Ils s'étendent... attendez, c'est assez facile à calculer... deux mille kilomètres environ au-delà de la surface. Lorsqu'ils arriveront à hauteur de nos satellites, nous n'aurons que peu de temps à souffrir. Vous le savez comme moi, ils sont super-radioactifs ! »

— « Mais... » souffle Sotto.

Son accent devient lamentable :

— « Pourquoi avez-vous lancé la super-bombe, Blanchard? Pourquoi? »

— « Pourquoi? » gronde Blanchard. « Ce n'est pas moi qui l'ai lancée. Et ceux qui ont fait ce beau coup se sont enfuis dans la seule fusée astronautique que nous possédions. »

Il a un bref ricanement :

— « Avez-vous entendu parler d'Adam et d'Eve, Sotto? Eh bien, je pense que cette histoire se renouvellera dans quelque temps — quand la fusée reviendra... »

*
* *

Et la fusée revint vers la terre, longtemps après l'explosion. Et en descendirent un homme au visage impassible, et une femme au visage contracté. Il n'y avait plus que ruines et que dévastation. Les continents nouveaux ne ressemblaient plus aux anciens. La mer avait couvert d'immenses territoires. De place en place, des amas de lave cristallisée indiquaient l'emplacement d'orgueilleuses constructions humaines.

Et, dans cette nuit épouvantable, Martha frissonnante leva le bras vers le ciel.

— « Regarde ! » dit-elle. « Tout ce qu'il reste d'eux ! »

Il y avait trois lunes dans le ciel : celle que les hommes avaient toujours connue, et deux autres, qui semblaient se poursuivre dans la nuit.

Jacky leva la tête, haussa les épaules :

— « Nous deux, Martha... éternellement ! » dit le robot-humain sur la terre déserte.



Désertion

par ROBERT COHEN

Nos auteurs se donnent le mot! Une nouvelle fois, nous sommes en mesure de publier deux histoires, sinon similaires, du moins dotées d'une parenté de sujet qui vaut de les coupler, comme nous en avons déjà eu l'occasion antérieurement. Le mois dernier, c'était deux auteurs français qui s'affrontaient sur le thème du « brouillard mortel » : André Coypel et Julia Verlanger. Par contre, c'est à un récit américain que nous avions dans nos dossiers que nous a fait penser la présente nouvelle française, lorsque nous en avons lu le manuscrit (le cas est donc le même que pour le couplage Philippe Curval — Idris Seabright, dans notre numéro 25).

Robert Cohen est un nouveau jeune auteur débutant, puisqu'il est né à Marseille en 1936. Il déclare :

« Mon premier essai en science-fiction date de 1948, alors que j'avais 12 ans. J'avais écrit une archiclassique histoire de « guerre des mondes » avec combats de fusées et martiens à grosse tête. Un invraisemblable mélange de H. G. Wells et de « Guy l'Eclair ». Comme j'avais le tort de travailler à cette histoire pendant les heures d'études, au lycée, le manuscrit finit par échouer entre les mains de mon professeur de français qui ne trouva rien de mieux que de le lire à haute voix à toute la classe, livrant sans pitié mes invraisemblances et mes contradictions à l'hilarité de mes camarades. Assez déçu de ne pas être un enfant prodige, je cessai toute activité dans ce domaine.

» D'ailleurs, à cette époque-là, aucune revue de science-fiction n'existait en France, et je n'avais que les grands classiques du genre à me mettre sous la dent.

» C'est pendant mon service militaire dans la Marine, en 1956, pour distraire l'ennui des heures de service, que je recommençai à écrire des nouvelles, presque par hasard. Ainsi naquit « Désertion *», dont le héros est précisément un jeune matelot. »*



DANS le lointain, un clairon sonna le réveil, et Albert se décida à quitter la tiédeur de son lit. Son regard erra dans la petite chambre, s'accrochant au passage à son bonnet à pompon rouge accroché à un clou ; en grognant, il repoussa ses couvertures.

Depuis une semaine la tenue blanche était obligatoire et Albert, bien

qu'appréciant son élégance, regrettait de donner tant de mal à sa fiancée pour les lessives.

« Décidément, je salis trop vite mes pantalons blancs ; Monique a trop de travail à cause de moi ! Enfin, vivement la quille, que je laisse tout ça. »

Il fit glisser la vareuse blanche sur ses épaules, ajusta son bonnet sur son front. Il sourit à son image dans la glace, bomba le torse avec satisfaction, puis sortit.

« Hé ! Il fait encore frais, le matin ; tiens, on dirait qu'il y a du brouillard. »

Il ne prêta pas grande attention au va-et-vient de la rue, de la foule des marins et des employés civils qui s'engouffraient sous la porte de l'Arsenal. Le ciel parut très gris à Albert, d'une couleur anormale, et il s'aperçut avec malaise que les murs, les pavés, les gens qui l'entouraient, avaient la même couleur blême de gravure ancienne.

« Je suis mal réveillé, ce matin ! Tiens, je vais prendre un journal, pour voir où en est cette affaire du Maroc, et si je ne risque pas de faire du rabiot de service ! »

Il se dirigea vers le kiosque, qui lui parut étrangement désuet et sale. Une vieille dame qu'il ne connaissait pas le regarda avec curiosité.

— « Donnez-moi *République,* s'il vous plaît? »

— « *République?* Je n'ai pas ça, » répondit-elle à l'ahurissement d'Albert, « mais si vous voulez le *Petit Provençal?* » reprit-elle en bonne commerçante.

— « Tiens ! Il reparaît, celui-là ? »

— « Comme tous les jours, pardi ; c'est un franc cinquante. »

— « Et pas cher, avec ça ! »

Il lui tendit la pièce blanche, mais la petite vieille le regarda sans la prendre.

— « C'est une blague, que tu veux me faire, petit voyou? Tu trouves que je suis trop riche pour me refiler des pièces de la Sainte-Farce? C'est pas de la monnaie, ça ! Fiche-moi le camp, avant que j'appelle un gendarme maritime ! »

— « Mais... elle est bonne, cette pièce, » dit Albert, choqué par le tutoiement, et vibrant d'indignation.

— « Fiche-moi la paix ! Si tu veux un journal, va l'acheter ailleurs, je ne sers pas les voleurs ! »

Complètement déconcerté, Albert s'éloigna en maugréant.

— « Vieille folle ! Elle ne reconnaît même pas la monnaie ! »

A la porte de l'Arsenal, les deux agents de Gendarmerie Maritime habituels surveillaient les entrées et sorties.

« Tiens, ils portent un képi, maintenant, » constata Albert.

Il s'engagea sous la grande porte, quand l'un d'eux l'interpella :

— « Hé ! matelot, par ici ! »

— « Flûte ! Qu'est-ce que j'ai encore fait? »

Il aimait bien porter des tenues de fantaisie, mais ce jour-là, il était en tenue réglementaire, du moins autant qu'il s'en souvienne. Il

approcha donc des agents avec une conscience parfaite de son innocence.

— « Alors, qu'est-ce que c'est que cette façon de porter le galon? »

Albert lorgna vers sa manche gauche.

— « Mais je le porte en V renversé, comme le dit le règlement. »

— « Vous foutez de moi? Les galons se portent en laine rouge et sur le bas de chaque manche, comme sur les tenues d'hiver ! »

— « Mais... les galons ne se portent plus comme ça depuis la guerre ! » (Il a un coup dans le nez, ce crétin-là !)

— « La guerre? Quelle guerre? »

— « Non, mais vous plaisantez, sergent, celle de 39-45, pardi ! »

— « Ah ! Oui ! 39-45 ! Ça va, j'ai compris, vous vous f... de moi, mais je vais vous apprendre ! Votre nom et votre matricule ! »

— « Matelot Albert Mazoyer, Matricule 5462.T.54, » annonça Albert, résigné.

L'autre écarquilla les yeux avec ahurissement.

— « T.54? »

— « Ben oui, puisque je suis entré dans la marine en 1954 ! »

— « Ah ! Vous l'aurez voulu ! Suivez-moi, » dit-il en agrippant Albert par le bras sans douceur.

*
* *

L'Officier de Gendarmerie leva la tête vers Albert, qui salua, et cligna des yeux, embarrassé, se sentant vaguement coupable.

— « Vous prétendez être entré dans la Marine en 1954 ! Vous savez en quelle année nous sommes? »

Albert eut un rire nerveux.

— « En 1955, bien sûr, du moins, c'était ça hier. Je ne suis pas fou, non? »

— « Vous devez l'être un peu, parce que nous sommes en 1939. » dit l'officier avec le même ton placide que s'il avait parlé à un gosse.

— « En... 1939? »

— « Oui, en Juin. »

L'Officier se tourna vers l'agent qui avait arrêté Albert.

— « Allez appeler le Médecin de la Direction du Port. »

— « Vous... vous êtes armé, Commandant? »

— « Inutile, je ne le crois pas dangereux. »

Albert ne réagit même pas, écrasé de stupeur. Que lui arrivait-il? Il était fou ou il rêvait, pour sûr ! Il se souvint d'avoir lu, une fois, l'histoire de ces deux institutrices anglaises en visite au château de Versailles, en 1900, qui avaient vécu quelques minutes au siècle de Marie-Antoinette, et avaient aperçu des personnages de cette époque, leur avaient parlé, même. Est-ce qu'il lui arrivait la même chose, à lui?

Un homme en blouse blanche entra, l'air affairé, et s'entretint à voix basse avec l'officier.

— « Alors, vous êtes entré au service en 1954, quelle est votre unité, et qui vous commande? »

Albert dit le nom de son porte-avions, et celui de l'officier qui le commandait. L'officier sourit.

— « Ce porte-avions n'existe pas, ni dans notre flotte, ni ailleurs. Quant au commandant...

Il feuilleta un annuaire.

— « Pas de Capitaine de Vaisseau de ce nom dans la Marine. »

— « Pourtant, je vous assure que j'appartiens à cette unité ! »

— « Ecoutez, mon garçon, votre tenue est fantaisiste, et votre matricule l'est encore plus. Avouez que vous n'êtes pas un marin, et estimez-vous heureux que je ne vous fasse pas coffrer pour port illégal d'uniforme ! »

— « On lui laisse son uniforme, Commandant? »

— « Non, confisquez-le lui, qu'il ne retourne pas faire le zèbre à une autre porte de l'Arsenal. Donnez-lui un bleu de travail, à la place ! »

Comme dans un rêve, Albert suivit le policier dans une petite pièce où il dut enlever son bel uniforme neuf, et enfiler d'informes tenues de travail en toile, qu'un chiffonnier n'aurait pas voulu.

Il se demanda un moment s'il allait donner aussi sa plaque d'identité gravée et sa carte, mais il y renonça, sachant d'avance qu'elles seraient considérées comme des faux.

— « Voilà, tu peux partir ! Le Commandant a été brave, va ! Moi, je t'aurais fait arrêter, c'est pas clair, tout ça ! Tu es peut-être un espion *fachiste !* »

Albert haussa les épaules, et se dirigea vers la porte.

« En somme, se dit-il en déambulant dans la rue, je suis renvoyé de la Marine, parce que je n'y suis pas encore ! C'est à devenir cinglé, mais j'ai eu la « quille » en avance ! »

Où aller? Il marcha jusqu'au port, où les immeubles neufs qu'il connaissait étaient remplacés par les vieilles maisons qui devaient être détruites par les bombardements « dans cinq ans ».

Dans le port, c'était un fourmillement de canots à moteur et d'embarcations de toutes sortes qui sillonnaient l'eau entre d'énormes bâtiments de guerre, qu'Albert n'avait jamais vus, et dont les mâts et les superstructures formaient un amoncellement inextricable.

« Bon sang ! Il y a au moins deux ou trois cents rafiots de guerre, là ! »

Une flotte formidable, qui serait presque totalement détruite, par la guerre monstrueuse, si proche, maintenant...

Un grand croiseur passa devant lui, lentement semblait-il, flanqué de ses remorqueurs.

— « Tiens, la « Galissonnière » sort, » dit un pêcheur à côté de lui.

Bien sûr, Albert le reconnaissait, maintenant ; il en avait vu une photo en 1955, de même qu'il avait vu la triste épave noircie et rongée de rouille, qui était tout ce qui resterait du navire après le sabordage.

Là-bas, c'était le « Strasbourg », avec ses tourelles massives, et plus

loin, on distinguait une quantité de bâtiments plus petits alignés côte à côte et l'étrave vers le milieu de la rade, prêts à bondir vers la haute mer, semblables à de magnifiques jouets, avec leur camouflage gris, bleu et noir, et leurs petits canons courts aux gueules menaçantes.

— « Nous avions une belle marine, quand même, pensa Albert. Mais ce n'est pas ça qui me dira où je vais passer la nuit ! »

Et la réalité lui apparut dans son horreur. Sans métier, sans argent, dans une époque qui n'était pas la sienne, dans une ville où il ne connaissait personne, du moins en 1939. Personne?...

— « Une idée ! Je vais aller chez Monique ! Qui sait si en revoyant un décor connu, ma fiancée, un choc ne se produira pas?

Le fantastique de la situation ne lui apparaissait pas très clairement, et il lui semblait vivre un rêve étrange, qui devrait bien finir, tôt ou tard. Il se hâtait d'en approcher le dénouement.

Les gens, voyant ses vêtements élimés et son regard traqué, s'écartaient précipitamment de lui quand ils le croisaient.

Il mit deux heures pour arriver à la villa de banlieue où demeurait Monique depuis sa naissance.

La maison n'avait pas changé ; seul, le crépissage paraissait plus récent.

Dans le jardin, une petite fille aux cheveux coiffés en tresses, sautait à la corde. Le cœur battant, Albert s'approcha de la grille. Il se souvint que Monique lui avait dit qu'elle portait les tresses quand elle était petite. C'était donc elle, sa petite fiancée?

Elle le vit et s'approcha de lui, en ouvrant de grands yeux étonnés. Elle allait le connaître... dans quinze ans, et l'aimer, mais pour l'instant, ce n'était qu'une petite fille qui se demandait ce que voulait ce monsieur.

Albert reconnut ses yeux, ses traits encore enfantins ; il était si désemparé, si fatigué, que ce fut plus fort que lui, il perdit la tête. Il sentit ses lèvres trembler, et, doucement, il murmura : « Ma chérie. »

La petite recula brusquement, une lueur de frayeur dans les yeux, et se mit à courir vers la maison en appelant, affolée et sanglotante :

— « Maman ! Maman ! »

Sa mère sortit. Albert ne la reconnut que trop bien ; il connaissait son caractère, et comme il savait d'avance qu'elle ne le reconnaitrait pas, il préféra ne pas risquer de la rencontrer. En voyant la tournure que prenaient les événements, il prit le parti de s'enfuir, tandis qu'une voix rageuse le poursuivait :

— « Voyou ! Sadique ! Une petite de trois ans ! »

Il s'arrêta, hors d'haleine, cinq cents mètres plus loin, appuyé à un mur. Que faire? Aucun choc ne s'était produit, et il était toujours en 1939. Tout semblait s'acharner contre lui. « Comment retourner en 1955, et faire cesser ce cauchemar? »

Il retourna, tête basse, vers la ville. En marchant, il eut une inspiration :

« Mes parents ! Il faut que je rejoigne ma famille ! J'étais déjà sur terre, en 1939, ce qui fait que je dois exister en deux exemplaires : le

gosse que j'étais, et moi, maintenant! C'est en me voyant moi-même que se produira le choc!

» Voyons, où habitaient mes parents, en 1939? Ah! oui, à Marseille, 3, avenue du Vieux Port. Hum! Plutôt embêtant pour y aller! Pas un sou pour le train! »

Il était midi. Les gens étaient tous à table, et les rues étaient désertes. Albert se souvint qu'il n'avait pas mangé depuis la veille.

« Pas d'importance! Ce qu'il faut, c'est arriver à Marseille. Peut-être l'auto-stop!... »

A cette heure là, les autos étaient rares, et de plus, aucune de celles qui passaient ne consentit à prendre à son bord un homme vêtu de façon plus que misérable.

Enfin, un énorme camion apparut au tournant de la route. Albert fit un signe une fois de plus, un peu découragé, et à sa grande satisfaction, le mastodonte stoppa dans un gémissement de freins mal graissés.

— « Vous allez à Marseille? »

— « Voueï, mon gars, » répondit l'autre avec un accent qui ne laissait aucun doute sur sa ville de destination, dont il devait être aussi originaire.

Malgré les efforts de son compagnon de route pour engager la conversation, Albert ne desserra pas les dents de tout le trajet.

Son regard allait d'un coin du paysage à l'autre, avec avidité, s'étonnant de la trouver si différente...

Après deux heures de route, le camion s'arrêta dans un faubourg de Marseille.

— « Voilà fiston, tu y es, à Marseille! Moi, je m'arrête ici! »

— « Merci, Monsieur, vous m'avez rendu un grand service! »

— « Allez, à la prochaine, va! »

Albert s'éloigna après un dernier signe de main.

Il regarda autour de lui, angoissé, étouffé par cette peur irraisonnée qu'il ressentait depuis le matin.

Des tramways brinquebalaient péniblement dans tous les sens. D'attendrissantes voitures aux silhouettes cubiques défilaient devant lui, mais elles avaient l'aspect du neuf, et non pas ces mines avachies qu'Albert leur voyait d'habitude.

Il se mit à marcher, très vite, vers l'avenue du Vieux Port.

La rue de son enfance était bien telle qu'il la voyait dans ses souvenirs. Un peu plus étroite qu'il ne l'avait vue avec ses yeux d'enfant, mais il reconnaissait les devantures.

Son cœur battit plus fort ; il était devant le numéro 3, et reconnaissait le seuil, dont la pierre était arrondie par l'usure.

Dans le corridor, une douzaine de boîtes à lettres, dont l'une portait le nom de ses parents.

Ses hésitations cédèrent. Après tout, il y avait ses parents, là-haut, un refuge sûr, un endroit où se reposer.

Un homme entra dans le couloir, le regarda avec suspicion et monta lentement les escaliers en le regardant à la dérobée.

« Je dois avoir une sale tête, surtout avec ces vieilles frusques. »

Il s'engagea à son tour dans les escaliers.

« Mes parents habitent au premier. Ah ! voilà ! »

Il sonna d'un geste décidé. Le reconnaîtraient-ils? Son cœur battait si fort qu'il en avait mal.

Une galopade retentit derrière la porte, la poignée tourna, et un petit garçon apparut.

— « Vous êtes le plombier? Entrez ! Maman, voilà le plombier ! »

Il fit un pas dans l'appartement, puis se retourna, les yeux exorbités. Les murs vacillèrent. Ce petit garçon, mais...

— « Aaaah ! »

.. ..

— « Alors, inspecteur? »

— « Aucun doute, la photo correspond, et il avait sur lui sa plaque d'identité et sa carte. C'est bien le déserteur qui n'avait pas rallié hier matin le porte-avions *Rochambeau.* »

— « Mais pourquoi est-il venu ici, où il ne connaissait personne? »

— « Faire un mauvais coup ! Où se cacher. Qui habite cet appartement? »

— « Une petite vieille, institutrice en retraite. Elle préparait son repas quand elle a entendu un cri « qui lui a glacé les sangs », comme elle a dit, et elle a vu ce garçon allongé contre sa porte, et bel et bien mort. A ce sujet, elle se demande comment il a pu pénétrer dans l'appartement, car elle avait fermé sa porte à clé. »

— « Ma foi... »

Songeurs, les deux hommes en gabardine descendirent lentement les escaliers. La traction avant noire attendait au bord du trottoir.

— « En tout cas, on peut arrêter les recherches, et classer son dossier. »

— « Ça oui ; dans l'état où il est, il ne nous appartient plus ! »

Le voyage

(Journey)

par GENE HUNTER

La machine à voyager dans le temps a été décrite de toutes les façons, de la plus concrète à la plus abstraite, depuis l'appareil le plus baroque jusqu'à la simple formule mathématique. Il faut le coup d'œil neuf jeté par l'auteur de cette nouvelle pour révéler que le voyage à travers le temps peut très bien, de façon toute normale et convaincante, s'opérer à l'intérieur... d'un tramway. Avec la même fraîcheur

dans le réalisme, Gene Hunter décrit le voyage dans le temps sans peindre les galaxies futures, mais une banlieue d'aujourd'hui, sans mettre en scène la Patrouille Intertemporelle, mais un petit garçon de 13 ans. Son histoire ne décrit pas la découverte des merveilles d'un autre âge à l'occasion du voyage dans le temps, mais simplement le choc psychologique engendré par ce que serait une rencontre avec soi-même à quelques années de distance. (A noter que la parenté avec la nouvelle de Robert Cohen qui précède est une parenté à l'envers, *puisque le voyage dans le temps est ici l'inverse de celui effectué par le jeune marin de* « Désertion ».)



Il n'avait pas remarqué que ce fût un matin différent des autres avant de se trouver dans la salle de bains, en train de s'asperger le visage à l'eau froide. Alors il en fut si saisi qu'il s'interrompit, se redressa devant le lavabo et se mit à regarder fixement son reflet dans le miroir embué.

— « Bobby ! Tu es déjà dans la salle de bains? »

Il retrouva suffisamment ses esprits pour murmurer d'une voix hésitante :

— « Ou... oui, M'man. »

Derrière la porte, la femme laissa échapper un soupir.

— « Dieu du Ciel ! Mais c'est bien la première fois depuis des années que je ne suis pas forcée de te secouer au moins trois fois pour te faire lever à temps pour l'école. Serais-tu malade? »

— « Non, M'man. »

— « Alors dépêche-toi de venir déjeuner. Il est près de sept heures et demie. »

Le bruit de ses pas s'affaiblit dans le couloir. Bobby Holcomb se regarda de nouveau dans le miroir, en essuyant d'une main tremblante la buée qu'y déposait son souffle.

La veille, c'était le 5 décembre 1935. Il était rentré chez lui après l'école, il avait joué au football dans la rue pendant une heure et demie avant le dîner, et après, il avait lu les journaux illustrés dans sa chambre, au lieu d'étudier.

Il s'appelait Bobby Holcomb et il avait treize ans. Il habitait à Inglewood, en Californie, il était en huitième année, et quand il serait grand, il deviendrait ingénieur des mines et partirait pour l'Amérique du Sud. Tout cela, il en avait la certitude absolue.

Mais hier soir, c'était le 5 *décembre* 1950. *Il avait dîné avec sa femme, Madge, il avait lu un livre, puis il s'était couché. Il s'appelait Robert Holcomb, il avait vingt-huit ans, il exerçait la profession d'architecte à Los Angeles. Il partageait un ensemble de bureaux avec le frère de son père, l'oncle Bill Holcomb. Avant longtemps il deviendrait*

associé de plein droit dans la compagnie. A la mort de son oncle — ou à sa retraite — il prendrait la direction de l'entreprise.

Bobby Holcomb revint au temps présent, tout frissonnant comme s'il avait eu une hallucination.

— « Quelle histoire, » dit-il en murmure d'adolescent, mal assuré.

Il se sécha le visage et sortit de la salle de bains. Il était au milieu de l'escalier quand il s'aperçut qu'il avait oublié d'enfiler ses chaussettes et ses mocassins. Il retourna dans sa chambre et s'assit au bord du lit.

Il avait horreur du bureau et il détestait Madge. Il détestait la Pontiac décapotable qu'il conduisait pour aller au travail et en revenir, chaque jour, et il avait horreur de sa maison dans le faubourg de Sierra Bonita. Il se rappelait les discussions qui avaient accompagné l'établissement des plans. Il voulait un style espagnol, en stuc, — et Madge préférait le stye colonial. Ils vivaient donc dans une maison de style colonial.

Il était toujours assis au bord du lit, un mocassin à la main quand sa mère l'appela du bas de l'escalier.

— « D'accord, Madge, j'arrive. »

— « Comment? Que dis-tu, Bobby? »

— « Hein? Excuse-moi, M'man. Je descends tout de suite. »

Il acheva de s'habiller et se hâta de descendre pour le petit déjeuner. Il arriva à temps pour entendre sa mère qui disait :

— « J'espère que tu es capable de comprendre ton fils, *toi*, car *moi* j'en suis incapable. »

— « Voyons, Kay » répondit Ben Holcomb, « vous autres, femmes, vous n'êtes pas faites pour nous comprendre, nous les hommes. »

Il adressa un clin d'œil à son fils. Bobby lui fit un pauvre sourire.

Bobby mangea ses flocons d'avoine sans les goûter, tant il se concentrait sur la dualité soudaine et bouleversante de sa mémoire. Il était encore trop ému pour se rappeler la plus grande part du passé du Holcomb de 1950. Mais il le connaissait pourtant. C'était lui-même.

En même temps, il était Bobby Holcomb, treize ans, bien près d'arriver en retard pour le premier cours. Sa mère lui rappela ce fait à haute voix :

— « Tu vois ce que je veux dire? » demanda-t-elle à son mari. « Il faut que je lui répète toujours trois fois la même chose. »

— « Tu ferais bien de te presser, fils, » dit gentiment Ben Holcomb. « Il commence à se faire tard. »

Bobby avala le reste de son lait, ramassa sa veste et ses livres posés près le lui, puis fonça vers la porte, non sans se heurter au grand fauteuil du living-room.

Kay Holcomb hocha la tête comme si elle se rendait soudain compte qu'elle avait mis au monde un idiot microcéphale. Son mari rit doucement.

— « Ne t'en fais pas, » dit-il. « Notre fils arrive à cet âge spécial, tu sais bien. »

Dans la rue, Bobby se trouva pris dans un tourbillon de pensées. Ce Robert Holcomb de l'avenir, ce ne pouvait être lui, s'efforçait-il de se persuader. Quand il serait grand, il partirait pour l'Amérique du Sud. C'était le seul avenir dont il parlât jamais, auquel il pensât, dont il rêvât. Et pourtant la netteté de cette autre vie s'imposait à lui au point qu'il commençait à en avoir mal à la tête.

Tout à coup, il comprit que pour la première fois de sa vie, il allait faire l'école buissonnière. Il allait se rendre à Los Angeles.

Il fallait qu'il sache.

Il avait encore le dollar d'argent de poche que son père lui avait avancé en rechignant la veille au soir. Ce serait plus que suffisant pour payer son transport, et d'autre part il avait sous le bras son lunch, avec ses bouquins. Sans avoir la moindre idée de ce que pourrait lui rapporter son voyage clandestin, il se mit à courir vers Market Street, bien décidé à prendre le tram qui l'emmènerait à la ville.

*
* *

Il n'eut pas conscience du moment où cela se fit, mais à un point quelconque entre Inglewood et L.A., le paysage se transforma dans la vitre du tram. Des bâtiments et des enseignes que Robert Holcomb aurait reconnus au premier coup d'œil, mais que *Bobby* Holcomb n'avait encore jamais vus, apparurent. Des voitures aux lignes longues, aérodynamiques, passaient devant la vitre, comme des visions d'un illustré d'anticipation.

Son cœur battait follement quand le véhicule entra lourdement au cœur de la ville et qu'il prit pied dans ce labyrinthe qu'était devenu Los Angeles aux alentours de 1950.

L'immeuble qui abritait les bureaux de la firme Holcomb & Holcomb n'existaient pas encore en 1935, mais Bobby s'y rendit tout droit avec l'assurance de quelqu'un qui y allait souvent. Ce qui, se rappela-t-il, était la vérité — mais ce qui n'était jamais arrivé au Bobby Holcomb de treize ans.

Il prit l'ascenseur jusqu'au huitième étage, en sortit et se dirigea vers les bureaux Holcomb, N°s 816-820. Il était déjà en train d'ouvrir la porte quand son courage lui fit défaut. Il voulut se retirer, mais il était trop tard.

Miss Meadow, « sa » secrétaire le regardait déjà d'un air intrigué. Elle s'efforçait visiblement de se rappeler où elle avait bien pu voir ce jeune homme auparavant.

— « Oui ? » fit-elle d'une voix hésitante.

— « Je... je voudrais voir Mr. Holcomb, » dit Bobby en chevrotant.

— « Mr. *William* Holcomb ? Il n'est pas ici. »

— « Non, madame, Mr. Robert Holcomb. »

— « Oh ! » Miss Meadows l'examina attentivement. « Seriez... seriez-vous son neveu ? »

— « Non, madame, je désire simplement... le voir. »

— « Il est assez occupé, » commença miss Meadows, mais sa curiosité prenant le dessus, elle reprit d'un air de doute : « Eh bien, je vais lui en parler. »

Elle parla rapidement dans le téléphone intérieur et Bobby entendit sa voix d'adulte qui répondait :

— « Très bien, miss Meadows. De toute façon, je sortais à l'instant. »

Cette voix agit sur le peu de courage qu'il restait à Bobby Holcomb. Tout frissonnant, il fit demi-tour et s'enfuit hors du bureau en oubliant ses livres et son déjeuner qu'il avait posés sur une table de chêne poli.

L'architecte Robert Holcomb n'entrevit qu'un éclair de « blue jeans » au moment où sa jeune image s'enfuyait par la porte et enfilait le couloir.

— « Qu'est-ce que c'était ? » demanda-t-il à miss Meadows.

— « Un petit garçon, » dit la secrétaire, intriguée. « Et, Mr. Holcomb, on aurait dit une « édition rajeunie » de vous-même. »

— « Miss Meadows, » fit sévèrement Holcomb, « à ma connaissance, il n'y a pas « d'éditions rajeunies » de moi-même qui courent les rues de Los Angeles. »

— « Oh ! non, monsieur, » fit miss Meadows en rougissant, « ce n'est pas ce que je voulais dire... »

Sa voix se perdit confusément. Robert Holcomb contourna son bureau et prit un livre de classe. Il l'ouvrit d'un geste indifférent, puis il resta pétrifié en voyant le nom inscrit sur la page de garde.

*
* *

Bobby Holcomb ne s'arrêta de courir qu'en bas des huit étages. Il s'appuya au mur de ciment de l'immense bâtiment, effrayé et haletant. Il en était sûr, à présent. Sûr de quelque chose qu'il ne voulait pas admettre, mais qui lui était imposé quand même.

Il se reposa un instant pour reprendre haleine. Puis il descendit Spring Street en s'efforçant de décider de ce qu'il allait faire ensuite. Il était toujours résolu à voir ce Robert Holcomb de 1950 et à lui parler, mais il n'avait plus le courage de retourner au bureau. Mieux valait tuer le temps en ville, décida-t-il, et aller trouver Holcomb chez lui après-midi.

Il inspecta les enseignes des cinémas, à la recherche d'un film de Tom Keene ou de Buck Jones, puis il se souvint. Il haussa les épaules. Maintenant, il était devenu *deux* Holcomb — Robert et Bobby. Peut-être qu'un « western » l'amuserait toujours autant.

Il finit par aller voir un spectacle à deux films, avec Bob Hope et Gregory Peck, mais il dut concentrer son esprit sur le fait qu'il était le Robert Holcomb aîné pour y prendre plaisir et comprendre. A la fin du spectacle, il était si bien entré dans la peau de son autre moi qu'il fut tout surpris de voir son corps adolescent, de treize ans, en se retrouvant au soleil de l'après-midi.

Sa tête recommençait à le faire souffrir, à la fois parce qu'il n'avait pas l'habitude de s'offrir le luxe d'aller au ciné le matin et parce qu'il

s'efforçait vainement de comprendre la dualité de sa personne. Il examina un groupe de jeunes femmes qui passaient. Elles ne lui prêtèrent pas la moindre attention, mais il les suivit des yeux, en se posant des questions. A treize ans, il était trop jeune pour éprouver autre chose qu'une curiosité d'adolescent envers elle, pourtant, dans son esprit, il savait ce que c'était que la vie conjugale depuis quatre ans. Il avait une migraine atroce.

Il se passa la main sur le visage et poursuivit son chemin, au hasard. L'horloge d'un bijoutier marquait une heure un quart. Il se rappela qu'il — le Robert Holcomb de 1950 — quittait généralement le bureau à midi, après le départ de son oncle et que miss Meadows lui avait dit que William Holcomb n'était pas là. Peut-être...

Il accéléra l'allure, se frayant un chemin dans la passagère Sixième Rue jusqu'au Terminus du Pacific Electric, au coin de la Grand-Rue. Il avait à peine assez d'argent pour payer son aller simple jusqu'à Sierra Bonita et s'acheter une barre de chocolat. Il grignota le chocolat tandis que le tram roulait, regrettant bien d'avoir oublié son lunch avec ses livres sur la table de miss Meadows.



Pour la première fois, Bobby put se voir tel qu'il serait — ou plutôt tel qu'il était — en son âge adulte. Le résultat n'était pas trop décevant, se dit-il. L'autre Robert Holcomb n'avait pas l'air très heureux, mais son apparence était assez plaisante. Il était grand, mince aux endroits voulus, et ses cheveux commençaient à s'éclaircir aux tempes, tout en restant noirs et brillants.

Bobby observait de l'autre côté de la rue l'autre Holcomb, son aîné, qui bricolait dans la cour de la maison détestée de Manzanita Street.

Bobby essayait de trouver le meilleur moyen d'aborder l'homme, mais le problème fut résolu sans qu'il ait à y réfléchir. Holcomb se redressa pour allumer une cigarette, et en se retournant, aperçut Bobby debout sur l'autre trottoir. Ils se regardèrent pendant quelques secondes, puis :

— « Salut, petit. »

— « Euh... salut. »

Bobby traversa la rue goudronnée. Ni lui ni l'adulte ne se quittèrent du regard.

Holcomb examina le garçon de tout près.

— « Tu dois être ce jeune garçon qui s'est présenté à mon bureau. »

— « Oui, monsieur. »

— « Miss Meadows avait raison... tu me ressembles vraiment. »

— « Oui, monsieur, je vous ressemble. C'est-à-dire que... je suis vous-même, Mr. Holcomb. »

Holcomb se pencha encore sur le jeune garçon.

— « Par Dieu ! » fit-il.

— « Je veux dire... que vous êtes moi, mais de quinze ans plus vieux. »

Holcomb jeta sa cigarette et se gratta le crâne.

— « Ces livres de classe... ce sont bien les mêmes que j'étudiais quand j'étais gosse. J'aurais cru qu'ils étaient démodés à présent. Et la signature sur la page de garde... »

— « Alors vous comprenez ce que je cherche à vous dire? » fit Bobby, plein d'espoir.

— « Du diable, si j'y comprends quelque chose ! »

Bobby fut déçu. Il s'était déjà presque habitué à cette parenté insolite. Il reprit son récit au début, expliquant à Holcomb tout ce qui s'était passé depuis son réveil, ce matin.

Quand il eut terminé, Holcomb alluma une nouvelle cigarette.

— « Ça me paraît convaincant, » admit-il, « mais... »

Bobby regardait la fumée qui montait en spirales.

— « J'avais seize ans quand j'ai commencé à fumer, n'est-ce pas? » demanda-t-il en souriant. « C'est Jimmy Martinez qui m'y a poussé en me disant que je n'oserais pas. »

Holcomb aspira une bouffée.

— « Qui était ton prof de math en seconde année supérieure? » demanda-t-il vivement.

Bobby plissa le front pour se concentrer.

— « Morris. On l'appelait « Tourne-cul ». »

— « Quelle a été la première fille que tu aies embrassée? »

Bobby retrouva le sourire.

— « Je ne l'ai encore jamais vue, mais c'était Gladys Frankenburg. Et je ne me suis pas contenté de l'embrasser. »

— « T'occupe pas, » coupa Holcomb. « Ecoute, petit... je ne sais pas du tout où cela nous mène, mais il faut qu'on bavarde. Entre dans la maison. »

Madge sortit de la cuisine à leur entrée.

— « Qui est-ce ? » demanda-t-elle brusquement en fixant Bobby.

— « C'est Bobby, Madge, » répondit Holcomb, en poussant un soupir devant les mauvaises manières de sa femme. « Bobby... Harris. J'ai à lui parler de certains travaux à effectuer dans la cour. »

— « Et pourquoi, bon sang? » s'enquit Madge. « Frank fait tout ce qu'il y a à faire et à la perfection. »

— « A la perfection, » répéta automatiquement Holcomb.

Il ne dit rien de plus à sa femme et emmena Bobby dans son bureau.

— « C'est ma femme, » dit-il, une fois la porte refermée.

— « Ouais, je sais. »

— « Oh !... c'est vrai. Je ne suis pas sûr que cela me plaise beaucoup, » fit Holcomb après avoir réfléchi.

Le bureau était exactement comme Bobby savait qu'il serait. Trois murs de la pièce étaient couverts de rayonnages, avec des quantités de livres en anglais et en espagnol, traitant de l'Amérique Latine. Il y avait aussi quelques manuels techniques.

Il y avait un portrait flatteur de Madge sur la cheminée, et, chose bizarre, une photo encadrée de Dolorès Del Rio sur la table. Bobby la désigna du menton :

— « Je l'ai vue la semaine dernière dans un film avec Richard Dix... un bon film, à part les scènes d'amour. Ça ne m'intéresse pas. »

— « Ça t'intéressera, » fit sèchement Holcomb.

Il y eut quelques instants de silence. Bobby aperçut ses livres de classe et son lunch que Holcomb avait rapporté par curiosité. Il se rappela soudain qu'il avait très faim. Il ouvrit le sac et en tira un sandwich. *Un sandwich confectionné il y a quinze ans,* songea-t-il.

— « Ecoute, petit, » finit par lui dire Holcomb l'aîné. « Quels sont tes projets? Que veux-tu faire quand tu auras terminé tes études? »

Bobby haussa les épaules.

— « Vous le savez. » Il montra du geste les bibliothèques. « Je veux devenir ingénieur... et partir en Amérique du Sud. »

— « Et tu sais ce qui est arrivé... pour moi? »

Bobby réfléchit.

— « Vous avez été démobilisé il y a cinq ans. Vous connaissiez déjà Madge... Vous... elle vous plaisait. »

— « J'étais tout feu tout flamme, » fit amèrement Holcomb. « La famille raffolait d'elle, et l'oncle Bill avait quitté Chicago pour ouvrir un bureau à Los Angeles. A eux tous, ils n'ont pas eu trop de mal à me persuader de m'orienter vers l'architecture et de m'associer avec l'oncle. »

Ce fut Bobby qui poursuivit le récit :

— « M'man vous a convaincu qu'il ne vous serait pas possible d'emmener Madge avec vous dans toutes vos randonnées en Amérique du Sud. Elle voulait avoir des petits-enfants et elle désirait aussi que vous restiez près d'elle. »

— « Et alors j'ai commencé à étudier l'architecture, » opina Holcomb.

Il se leva et regarda Bobby.

— « Petit, je l'ai toujours regretté. Une fois, j'ai voulu me sauver, j'ai quitté Madge, mais ça n'a pas été possible. Le peu de connaissances que j'avais pu acquérir en mécanique s'étaient rouillées. »

— « Mr. Holcomb, » dit Bobby qui ne trouvait pas d'autre nom pour cet autre lui-même, « qu'est-ce que je fais là-dedans? Que s'est-il passé ce matin? Je crois que je recommence à avoir peur. »

— « Je ne sais pas, » avoua Holcomb en se rasseyant. « Ce n'est pas dans mes cordes... cela me dépasse. »

Il réfléchit un moment, puis déclara :

— « Il est peut-être arrivé quelque chose à Inglewood ce jour-là... ou plutôt ce matin. Peut-être qu'une petite secousse sismique a dérangé quelque chose dans le temps ou dans l'espace. Peut-être que le monde soi-disant parfaitement équilibré dans lequel nous vivons a été soumis à une torsion, qui a déclenché une vibration accordée à ton cerveau... je ne sais pas. »

— « En quelque sorte, » dit Bobby, « je dois avoir été projeté en deux mondes différents à la fois. »

— « C'est quelque chose d'approchant. Peut-être le moi qui est toi — qui *était* moi-même — a-t-il été projeté dans un monde futur probable. »

Bobby avait la tête perdue.

— « Mais alors, ne devriez-vous pas *vous* rappeler que la même chose vous est arrivée quand *vous* aviez treize ans? »

Cette question fit l'effet d'une bombe à Holcomb aîné. Il se prit la tête entre les mains pour réfléchir frénétiquement. Finalement il releva les yeux :

— « Je me rappelle qu'une fois, quand j'avais à peu près ton âge, j'ai séché la classe et j'ai pris le tram pour L.A. Je sais que je suis allé au cinéma. Je me rappelle... en rentrant à la maison, je me suis endormi. En m'éveillant, j'ai compris que j'avais fait l'idiot. *Et je ne parvenais plus à me souvenir du film, ni de ce que j'avais fait avant de prendre le chemin du retour!* »

Bobby qui se concentrait sur son second sandwich l'oublia soudain en saisissant le sens de ce que disait Holcomb.

Ce dernier se leva d'un bond.

— « Tu ne comprends pas? » s'écria-t-il. « Ceci m'est arrivé aussi, mais j'ai oublié. J'aurais pu me sauver moi-même, mais *j'ai oublié!* »

Il s'approcha du jeune garçon et le prit par l'épaule, le serrant si fort qu'il lui fit mal.

— « Ecoute. Peut-être qu'il y a encore une chance. Peut-être que *toi,* tu pourras te rappeler. Il *faut* que tu te rappelles. En rentrant à Inglewood, il faut que tu te rappelles le monde possible où tu t'es trouvé projeté. *Tu m'as compris?* »

Bobby, incapable de parler, fit un signe d'acquiescement.

— « Quand je suis rentré, » reprit Holcomb, « je n'ai pas pu comprendre pourquoi diable j'avais fait une chose pareille, et quand le paternel a appris que j'avais séché la classe, il m'a flanqué une râclée de première. »

Bobby fit la grimace.

— « Ça me rappelle, » dit-il, « quelle heure est-il donc? »

Holcomb consulta sa montre.

— « Près de sept heures. Il faut que je te ramène à L.A. pour attraper ton tram. Et surtout, nom de Dieu, *tâche de ne pas oublier!* »

*
* *

Holcomb rangea son cabriolet au coin de la rue, en attendant le tram d'Inglewood.

— « Je te ramènerais bien à la maison, » dit-il, « mais franchement, j'ai peur de ce qui se passerait si nous arrivions tous les deux ensemble. »

— « Mais... si je n'arrive pas à rentrer? » demanda Bobby, inquiet.

— « Tu vas rentrer, je crois. Le fait que je me rappelle être parti

et rentré ce jour-là semble le prouver. Le fait que tu sois ici est encore une preuve. »

— « Je... je le pense aussi. »

Bobby avait toujours les idées assez fumeuses. Et il avait un nouveau sujet d'inquiétude. Il se rappelait la dextérité de son père à manier un manche à balai quand les circonstances l'exigeaient.

— « Dans tous les cas, j'ai quelque chose à perdre. »

— « Ne pense à rien d'autre qu'à te rappeler ce qui s'est passé aujourd'hui. Autrement, tu deviendras ce que je suis devenu — un individu plein d'amertume et de désenchantement. Tu *peux* encore devenir ingénieur. Si tu tiens à faire tout ce dont tu rêves, il *faut* que tu te souviennes de tout ceci. Et peut-être que la vie me sera plus paisible dans ce monde-ci en sachant qu'en une autre personne je fais ce que j'avais envie de faire. »

Le tram apparut. Bobby ouvrit la portière et sauta sur la chaussée.

— « Je me rappellerai, » murmura-t-il, comme se parlant à lui-même, « par Dieu, je suis sûr que je me rappellerai. »

Il monta sur l'îlot de sécurité quand le tram s'arrêta, et sauta à bord. Les dernières paroles qu'il entendit jamais de Holcomb aîné furent :

— « Au nom du Ciel, ne donne jamais de rendez-vous à Madge ! »

Bobby sourit et agita la main. Quand le tram s'ébranla, il s'assit sur le siège le plus proche, épuisé. Devant lui, un homme lisait l'édition du lendemain matin de l'*Examiner*. Bobby regarda la date : 7 décembre 1950.

Il avait les paupières lourdes. Il devait lutter pour tenir la tête droite. Chaque fois qu'il se sentait sur le point de sommeiller, il se redressait brusquement. Il fallait qu'il reste éveillé. Tout — littéralement tout — en dépendait.

Il regardait les lumières se succéder parmi les ténèbres en approchant de chez lui. Dans l'obscurité, il était incapable de voir s'il y avait quelque chose de changé ou non.

Il se retourna, l'homme qui était assis sur le siège devant lui avait disparu. Il jeta autour de lui un regard éperdu. Sur un siège de l'autre côté du passage central, il y avait un autre journal. Il le saisit de ses mains tremblantes.

Il cligna les paupières, puis poussa un soupir. Il se carra sur son siège, tout souriant. Il se rappelait encore. La râclée imminente ne lui paraissait plus tellement importante à présent.

(*Traduit par Bruno Martin.*)



Le passé avec ses morts

(The past and its dead people)

par R. BRETNOR

R. Bretnor parut naguère au sommaire de « Fiction » *avec d'excellentes histoires humoristiques :* « Reconnaissance garantie » *(n° 2),* « Langue de chat » *(n° 9), et* « La fin des haricots » *(n° 13) ; mais le présent récit est des plus sérieux. L'auteur déclare :* « Je me suis demandé pourquoi on n'écrit pas plus d'histoires au sujet des phénomènes de perception extrasensorielle tels qu'ils se présentent réellement, en tenant compte de l'influence qu'ils peuvent exercer sur la vie de ceux qui possèdent ces facultés. » *C'est dans cette perspective qu'il a écrit la nouvelle que vous allez lire, une des plus frappantes jamais écrites à propos de perception extrasensorielle. Son héroïne, dans les temps anciens, eut été considérée comme une « sorcière ». On peut aujourd'hui la définir sans avoir besoin de se référer à la sorcellerie. Mais la menace n'en demeure pas moins... Cette « sorcière » moderne, peut-être simplement trop intuitive, qui arrive à semer le malheur autour d'elle, n'est pas même un personnage fantastique ; mais c'est ce réalisme qui la rend plus effrayante.*



QUAND le Dr. Flitter entrait dans la pièce, on eût dit que le passé avec ses morts lui faisaient escorte adhérant à lui comme de vieux relents de clinique, comme la sueur glacée d'anciennes autopsies. Il arrivait, tel un paquet d'os ambulants enserrés dans leur linceul de peau mince et grise que recouvrait un costume marron trop ajusté, et traversait le grand tapis persan pour gagner son siège, laissant tomber au passage de banales formules de politesse à la façon dont une femme de ménage harassée jette en fin de journée son chiffon sur le parquet pour cacher une tache.

Le Dr. Flitter était un parfait gentleman. Tel avait été le commentaire de Mrs. Weatherbleak elle-même lorsqu'elle lui avait loué la chambre du Juge Ullbright. Et c'est pourquoi, chaque soir après dîner, quand ses *aimables* pensionnaires descendaient passer une heure ou deux au petit salon, il avait sa place parmi eux. Il était admis comme partie au contrat qui réglait leur vie. Même lorsque le poste de télévision avait été mis en marche et que, sur son écran, les pitreries déchaînant les rires avaient fait apparaître le docteur retiré dans le passé qui faisait partie de lui, les autres feignaient avec tact de ne pas le remarquer.

Mrs. Emily Molbert trouvait cela étrange. Chaque soir seule au bout

du canapé rouge, tripotant ses bracelets et ses colliers, elle souriait et exprimait discrètement sa réprobation en faisant claquer sa langue contre ses dents tandis que ses yeux, deux pierres ardentes dans sa figure poupine sous une masse de cheveux blonds décolorés, se tournaient prudemment pour l'observer et sonder la blessure refermée de sa vie intérieure.

Ce qu'était son passé, qui étaient les morts qui le peuplaient, elle l'ignorait ; sa seconde vue n'était pas perçante à ce point. Mais elle l'avait pénétré instantanément, dès le premier soir, quand il leur avait été présenté. Haletante, serrant contre elle cette précieuse découverte, elle avait entendu Mr. Hiram Puny laisser échapper un petit ricanement et tousser pour le couvrir. Elle avait vu les petites mains nerveuses de Mrs. Puny se crisper sur ses genoux. Elle avait observé miss Luckmeyer, qui, secouée d'un léger frisson, s'était rapprochée de George Giele sur le siège en rotin à deux places près de la cheminée. Et elle avait attendu, sachant que chacun avait ressenti ce qu'elle-même avait *vu,* jusqu'à ce que le docteur se fût retiré et que la porte se fût refermée sur lui.

A ce moment, Mrs. Weatherbleak, façonnant en un sourire les sillons poudrés de son visage, s'était écriée :

— « Comme ce sera agréable pour nous tous d'avoir la société du docteur, presque comme si ce bon juge était de retour. On ne trouve pas beaucoup d'hommes comme eux de nos jours. »

Chacun sourit et approuva de la tête, rendant hommage à sa finesse psychologique. Mais Mrs. Emily Molbert se précipita sur l'occasion.

Elle se pencha un peu en avant, ses colliers et ses bracelets cliquetant sous l'effet de son agitation.

— « Moi, je me le demande, » dit-elle sans s'adresser à personne en particulier.

Elle écouta les meubles transformer leur première réaction en quelque chose d'audible, le grincement de protestation du rotin, la plainte phtisique du fauteuil à grand dossier de Mrs. Weatherbleak le cri des ressorts écrasés sous le velours râpé. Elle sentit sur elle la pression convergente de leurs regards.

Le sourire de Mrs. Weatherbleak se figea de part et d'autre de sa bouche.

— « Mais, ma chère Mrs. Molbert, que voulez-vous dire? »

Et la voix grêle et sans inflexion de Mrs. Emily Molbert tomba dans le silence de la pièce.

— « Ce que je veux dire? Je veux dire qu'on ne peut rien affirmer, voilà tout. Quand il s'agit des gens, en tout cas. Oh ! je ne conteste pas qu'il soit tout à fait convenable. Ce n'est pas à moi d'en juger. Mais je pense qu'il y a en lui quelque chose de *singulier.* » Entre chaque phrase, sa langue pointait vers eux comme celle d'un oiseau. « J'ai eu un voisin autrefois qui était comme cela. Un certain Mr. Bauer — ainsi prétendait-il se nommer — qui habitait Long Beach, juste à côté de chez nous. Vous auriez pu croire que c'était le meilleur homme qu'on puisse désirer rencontrer. C'était ce que disait mon mari et tous les

voisins aussi. Mais *moi,* je n'étais pas dupe. J'avais bien vu tout de suite qu'il cachait quelque chose. Et plus tard tout le monde a reconnu combien j'avais eu raison, parce que ce n'était pas son vrai nom et qu'il était recherché par la police pour quelque chose *d'horrible* — quelque chose dont je ne voudrais même pas parler — qu'il avait fait à Saint-Louis, je crois bien. »

Elle se tut. Ils la regardèrent et elle sentit leur soudaine hostilité se cristalliser pour l'isoler, pour dresser un rempart devant la révélation qu'elle venait de leur faire.

Le sourire de Mrs. Weatherbleak était tombé et sa bouche ressemblait maintenant à une prune ridée flottant à la surface d'une peau grumeleuse. Penchant lentement la tête en avant, elle dit :

— « Allons, *ma chère,* ne vous mettez pas à imaginer des choses. Vous êtes nerveuse, c'est tout. Nous savons tous que le Dr. Flitter appartient à une vieille et honorable famille et qu'il a connu quelques merveilleuses aventures en Australie où il a vécu pendant si longtemps. De toute façon, ici à San Diego, ce n'est pas comme à Long Beach, où l'on ne sait jamais à qui l'on a affaire. »

— « Nous en avons fait l'expérience, Mrs. Weatherbleak. » A son bout du canapé rouge, Mrs. Hiram Puny renifla en hochant la tête. « Ce sont ces crapules de Long Beach qui nous ont escroqués quand Mr. Puny était dans les affaires immobilières. Mais je suis sûre que le Dr. Flitter ne leur ressemble en rien. Je suis sûre que c'est un homme tout ce qu'il y a de charmant. »

— « Oui, » dit Mr. Puny. « Je pense bien. Tu as raison. »

Miss Luckmeyer, qui enseignait la musique au Collège, semblait vivement intéressée par les cuisses de Mrs. Emily Molbert. Détendant, en partie seulement, le fil invisible qui maintenait sur son visage l'expression austère convenant à son emploi, elle les regardait tout en promenant des doigts caressants sur les siennes, palpant leur volume opulent et se livrant à une comparaison tout à son avantage.

— « Je crois comprendre, » annonça-t-elle. « Le docteur est un homme cultivé. Il a de l'éducation. C'est ce qui fait de lui un personnage suspect... un pervers, probablement. Mon Dieu ! »

Mrs. Weatherbleak eut un petit rire timide. George Giele, lui, s'esclaffa et suggéra que le docteur avait fort bien pu tenir en Australie un grand établissement d'avortement pour kangourous. Mrs. Hiram Puny, offusquée, poussa un cri et se boucha vivement les oreilles.

Et Mrs. Emily Molbert à qui aucune de ces réactions n'échappait, ravala amèrement sa déconvenue et les regarda avec un sourire contraint. *Je les vaux en tous points,* se disait-elle, *du moins ai-je été mariée, moi. Cette sale femelle, cette sale chienne en chaleur, c'est tout ce qu'elle est, et en tout cas elle ne trouvera jamais un homme qui lui laissera assez pour finir ses jours à l'abri du besoin comme mon Hector l'a fait pour moi, je suis bien tranquille!* Elle pensa à son frère, le chiropractor, qui faisait plus de bien que tous ces docteurs et gagnait honnêtement tout autant d'argent. *C'est bon, allez-y, soyez contre moi.* Elle leur sourit.

Gardez donc votre cher docteur, du diable si je m'en soucie, vous verrez bien par vous-mêmes, oh! oui, ça ne saurait tarder, et alors on rira...

— « Ce serait *tellement* dommage, » dit Mrs. Weatherbleak, recomposant en partie son sourire, « s'il arrivait quoi que ce soit qui fasse que notre petit groupe ne puisse plus se réunir ici comme par le passé. Nous nous entendons si bien, il ne faut pas gâcher notre amitié. »

— « Assurément pas, » caqueta Mrs. Hiram Puny. « Il faut laisser chacun vivre à sa guise, c'est ce que je dis toujours. »

Un instant, Mrs. Emily Molbert envisagea avec une grimace la froide perspective de se voir exclue de leur cercle et les imagina tendant chacun vers elle un miroir où son image ne se reflétait plus. Elle se mordit les lèvres et les paroles jaillirent de sa bouche comme des cadavres d'éphémères brûlés à une lampe.

—« Je... Je n'ai pas voulu dire qu'il était d'une moralité douteuse, ni rien de la sorte. Ma foi, je serais la dernière à le prétendre, même si je ne savais pas reconnaître aussi bien que quiconque combien il est distingué. Ce que je pensais, c'est que... eh bien, il se peut qu'il y ait eu un événement douloureux dans sa vie. En toute bonne foi, je me posais la question, c'est tout. »

Elle avait fini. Le calme était retombé sur la pièce. Chaque meuble laissa échapper un soudain soupir de soulagement.

— « Je suis heureuse que vous vous soyez expliquée, *ma chère.* » Mrs. Weatherbleak, susurrante, regardait chacune avec un visage rayonnant. « Cela montre simplement qu'il faut s'expliquer plus *clairement,* n'est-ce pas? »

*
* *

A dater de ce jour, Mrs. Emily Molbert avait gardé pour elle ses spéculations, les nourrissant derrière un rideau de hochements de tête affirmatifs, de sourires et de niaise docilité. C'était comme lorsqu'elle séjournait chez la mère d'Hector, se disait-elle, les gens ici étaient en tous points semblables. Chaque soir, au salon, évaluant le reliquat de leur antipathie, elle prenait des mines affectées, flattait, se déclarait d'accord avec tous, et se délectait de la pensée réconfortante qu'un jour viendrait où ils regretteraient, aussi sûr qu'elle était là.

Entre-temps, elle ne restait pas inactive. En quelque endroit que le Dr. Flitter mît les pieds, le passé et ses morts lui faisaient escorte; et maintenant, elle s'arrangeait pour que, en chaque occasion, son chemin croisât le leur. Parfois quand la porte du docteur était ouverte et que Marilene, la femme de chambre, faisait son lit, Mrs. Emily Molbert s'arrêtait pour faire démocratiquement un brin de causette, et elle en profitait pour laisser ses yeux errer sur le couvre-pieds en tapon, les livres épars et les quelques articles de toilette dépareillés posés sur le bureau nu. Plus souvent, quand la porte était fermée, elle s'approchait, retenant sa respiration, marchant sur la pointe des pieds de crainte qu'il ne l'entendît, pour lire sa carte de visite maintenue par des punaises : *EDMUND FLITTER, Docteur en médecine,* avec, en dessous, la men-

tion « *n'exerçant plus* » tracée d'une main ferme en gros caractères. Et quelquefois, quand il allait faire sa promenade au parc en passant par Laurel Street et par le Pont de Cabrillo, discrètement et de loin, elle le suivait.

Les mois d'automne passèrent et, au moins une fois par jour, Mrs. Emily Molbert faisait impatiemment l'inventaire de ses gains. Ils n'étaient pas nombreux. Sa surveillance clandestine du courrier du matin n'avait guère été fructueuse : une lettre de Dunedin, en Nouvelle-Zélande, trop épaisse pour qu'elle pût la lire par transparence, avec une adresse en une écriture pleine de fioritures et, portant comme nom d'expéditeur, imprimée dans un coin : BAXTER & MORDECAI, AVOUÉS. Et elle n'avait pas tiré grand-chose de plus de ses autres recherches. Il allait se promener dans le parc. Toujours seul, il s'asseyait sur un banc, le regard perdu pendant des heures par-delà les volées de mouettes glapissantes qui venaient chercher leur nourriture à ses pieds. De temps à autre, sur le chemin du retour, il s'arrêtait chez le marchand de spiritueux. A de rares intervalles, il poussait jusqu'à la National Bank, au centre de la ville.

Telles étaient ses occupations. Elles n'étaient pas normales comme d'aller au spectacle, ou passer la journée à Coronado, ou fréquenter le cynodrome, comme Hector. Le soir, supposait-elle, il s'enfermait dans sa chambre, buvant en secret et lisant ses étranges livres : *Jude l'Obscur, Lumière d'Asie, le Guide du Queensland et de la Nouvelle-Galles du Sud.* Un jour, plus hardie que de coutume, après s'être assurée que personne ne pouvait la voir, elle s'était baissée rapidement pour coller l'œil au trou de la serrure, et elle l'avait vu là, sa silhouette courbée se détachant sur l'ouverture de la fenêtre dans l'obscurité. Et elle avait vu, comme toujours, qu'il n'était pas seul.

Sur son déclin, l'automne se rafraîchit. L'hiver méridional vint avec son froid et sa boue, puis il s'adoucit et revint finalement s'installer. Il étendit un ciel sale par-dessus la ville pour Noël et le Nouvel An, un ciel pesant et gonflé comme une outre qui s'épanchait sans fin à travers les branches désolées des palmiers.

Ces après-midi de janvier étaient des moments d'épreuve pour Mrs. Emily Molbert. Elle les passait dans sa chambre, vêtue d'un déshabillé en nylon rose et chaussée de pantoufles à pompons assorties, occupée à ranger ses menus objets, à faire l'essai d'une nouvelle coiffure élégante, à ouvrir et à fermer les tiroirs de sa table de toilette et à s'arrêter devant son miroir pour sourire, prendre des attitudes et saisir le reflet momentané propre à lui donner confiance.

Même son poste de radio, qui lui déversait dans l'oreille les chansons de charme, les bavardages et la pommade des programmes publicitaires, ne parvenait pas à l'arracher à cette contemplation de soi-même. Juste en ce moment, en bas (elle en était sûre) Mr. et Mrs. Hiram Puny étaient assis au salon en compagnie de Mrs. Weatherbleak, parlant d'elle peut-être, ou regardant la télévision. Et fort probablement, *il* était avec eux, cachant la chose affreuse qu'il avait à cacher et se moquant

d'elle en lui-même parce que les autres ne voulaient pas la laisser découvrir son secret.

Alors, à cette pensée, elle regardait soudain ses boutons, ses broches, ses bracelets et ses rangs de perles qu'elle avait commencé de trier sur le lit ; elle les rassemblait d'un large mouvement de la main, les mélangeait, et les fourrait pêle-mêle dans leurs sacs et leurs boîtes en carton, puis elle se levait et traversait vivement la chambre, s'asseyait devant sa glace et inclinait la tête d'un air modeste, échangeant avec son image des sourires, des signes d'assentiment et des confidences.

Pendant tout ce temps, elle n'avait rien appris de nouveau. Cela était injuste et c'était leur faute aussi, à le protéger comme ils faisaient. (Elle se tournait avec langueur, levant la main gauche, les doigts écartés pour mettre en valeur les bagues dont ils étaient parés.) Eh bien, c'est *eux* qui feraient la découverte. Elle était encore petite fille qu'elle voyait déjà les choses que les autres ne pouvaient pas voir. Cette prédicatrice de la Chapelle du Message à Santa Monica ne lui avait-elle pas dit qu'elle pourrait devenir un vrai médium si elle étudiait pour cela? (Là, elle se mettait à rire d'un air conspirateur.) Ils ne parvenaient pas à lui donner le change. Cette Luckmeyer avec ses grandes phrases, ses mots ronflants, cette garce, cette catin, cette chienne avec son gros derrière. Et Mrs. Weatherbleak, cette grosse *truie* répugnante. Oh ! elles mijotaient quelque chose, toutes les deux, faisant semblant d'être charmantes pour elle ces derniers jours, essayant de l'amener traîtreusement à dire ce qu'il ne fallait pas qu'elle dise, cherchant une excuse pour lui refuser l'admission au salon le soir, voire pour la forcer à faire ses bagages et à partir. (A ce point, sa main, qu'elle avait oubliée, se saisissait du rouge à lèvres, du parfum et du rouge à joues, qu'elle se mettait à appliquer consciencieusement.) Qu'elles essaient seulement, c'est tout. Elle était capable de leur montrer une chose ou deux à ces deux-là... oh ! oui, elle en était capable...

*
* *

C'est par un après-midi semblable, à trois heures et demie, que Mrs. Weatherbleak frappa doucement à sa porte. Elle reconnut sa façon de frapper. Elle se redressa sur sa chaise, la main arrêtée en l'air, se hâtant de reprendre son armure fragile de distinction.

— « Oui? » cria-t-elle. « Qui est là? »

— « C'est moi, ma chère... Mrs. Weatherbleak. Vous n'êtes pas trop occupée? »

Il y eut une pause tandis que, dans la glace, l'image de Mrs. Emily Molbert montrait ses dents, avant qu'elle tourna la tête.

— « Mais... ma foi non, juste une minute, alors. »

Elle déplaça bruyamment les objets sur la table de toilette. Elle traversa la chambre pour faire claquer les fermetures de sa malle à plusieurs reprises et pour baisser le volume de la radio. Elle jeta son châle chinois à fleurs brodées et à longues franges sur le couvre-lit et

passa la main dessus pour en égaliser la surface. Enfin, n'osant pas faire patienter sa visiteuse davantage, elle déverrouilla la porte.

— « Je ne voulais pas vous faire attendre si longtemps. J'étais en train de m'habiller. Mais entrez donc. Je me disais justement que j'aimerais bien avoir de la compagnie... »

Mrs. Weatherbleak entra, encore essouflée d'avoir monté l'escalier, affichant son sourire des dimanches et murmurant des excuses. Dans l'intervalle entre ses paroles Mrs. Emily Molbert lui fit prendre place avec force simagrées dans le grand fauteuil capitonné, puis s'assit avec une délicatesse affectée sur le tabouret de la table de toilette où elle pouvait presser ses genoux l'un contre l'autre et sentir l'encouragement muet de la glace derrière son dos.

Leur conversation roula tout d'abord sur des sujets anodins, sur le temps, sur un joli châle que Mrs. Weatherbleak avait possédé autrefois, semblable à celui-ci, mais moins grand et avec un dragon brodé dessus au lieu de fleurs... et Mrs. Molbert attendait, prête pour quelque menace que ce fût, — petite, subtile, griffue — cachée sous ces paroles.

Cela faisait des semaines, dit Mrs. Weatherbleak, qu'elles n'avaient eu le plaisir de se voir en tête-à-tête, n'est-ce pas? Avec ses occupations, elle avait à penser à tant de choses. Le croirait-on, mais chaque fois qu'elle tournait le dos, semblait-il, la cuisinière se mettait à gâcher de la nourriture excellente, ou l'un de ces deux garçons du troisième étage amenait une femme dans sa chambre... non pas qu'elle s'occupât de la vie privée des gens ; ce qu'ils faisaient était leur affaire, du moment que personne ne se plaignait; elle s'efforçait toujours de tourner la tête et de ne pas jouer au juge, s'ils voulaient bien y mettre de la *discrétion*...

Elle s'interrompit. La broche épinglée sur sa poitrine se secoua et trembla. Son rire vint, métallique et sec.

— « ...de la *discrétion,* » dit-elle en ricanant, « comme en montre, elle, miss Luckmeyer... »

Elle s'arrêta court; le bruit de son rire desséché cessa ; ses yeux, petits dans leurs nids plissés et poudrés, s'agrandirent démesurément. « Oh ! Dieu ! » s'écria-t-elle, portant un doigt à ses lèvres imprudentes. « Je n'aurais pas dû dire cela. » Puis elle gloussa. « Mais je sais que vous n'en répéterez pas un mot, n'est-ce pas, ma chère? »

Elle n'avait pas dévoilé de scandale secret, rien qui ne fût connu de tous dans la maison. Mais elle avait elle-même enfreint le pacte, ouvrant un chemin à travers les silences qu'il imposait. Ce n'était pas un accident; ce n'était pas une parole lâchée étourdiment par une langue disciplinée...

Un court instant, les nerfs de Mrs. Emily Molbert se refusèrent à la laisser respirer, emprisonnant cruellement ses poumons dans ses côtes et faisant se serrer convulsivement ses mains l'une sur l'autre. Puis elle se détendit. Elle prit une longue bouffée d'air et fit écho au ricanement sec par son propre rire. « Je... cela ne me viendrait *jamais* à l'idée ! » s'exclama-t-elle. « Pour rien au monde. Ce garçon est marié après tout, même si sa femme reste là-bas dans l'est. Dieu du ciel ! » Sa tête se

porta brusquement en avant. « Mais soyez tranquille, Mrs. Weatherbleak, je garderai cela pour moi. Vous pouvez avoir confiance en moi. »

« Mais oui, je sais que je peux. Je suis bon juge du caractère humain aussi, même si parfois je ne peux dire tout ce que je pense... vu ma situation, ma chère. Et c'est pourquoi je suis montée vous voir. Je savais que vous me comprendriez. » Elle soupira. « J'essaye de ne pas me plaindre. Je ne dirais rien même maintenant si ce n'étaient ces garçons, parce que les gens de ce milieu-là ne sont pas intéressants. J'aimerais mieux leur dire de faire leurs valises plutôt que de leur accorder un regard. Mais c'est plus que cela... » Elle se pencha légèrement en avant dans son fauteuil, jeta un coup d'œil précautionneux sur la porte et laissa tomber sa voix pour ajouter confidentiellement : « C'est plus que cela. *C'est le Dr. Flitter, ma chère.* »

Les mots restèrent accrochés là entre elles, comme des fruits mûrs ou une rangée de perles. Au-dessus d'elles, tout autour, le silence étendait ses ailes, lançait son invitation à explorer les recoins obscurs où, poignard à la lame glacée offert à une main avide, la calomnie se dissimulait.

Mrs. Molbert frissonnait, étreignant ses genoux comme elle eût étreint le corps d'un amoureux tremblant. Maintenant elle était armée contre lui, contre eux tous. Sa bouche dessina un cercle de surprise.

— « Je ne peux *pas* le croire, » s'écria-t-elle. « Je veux dire, c'est un si *parfait gentleman.* »

Aussitôt, Mrs. Weatherbleak rajusta sur son visage son masque de bienveillance.

— « Vous avez tout à fait raison, ma chère, c'est ce qu'il *semble* être. Et vous êtes comme moi, il vous est simplement impossible de penser le pire de quelqu'un même si vous avez lu en lui depuis toujours. Cela vous fait honneur, vraiment. Mais il est des moments... » Elle secoua la tête « ...où nous ne pouvons pas fermer les yeux sur certaines choses, si grand que soit notre désir de le faire. Quand les gens se mettent à se comporter de façon *étrange*... bref, mieux vaut les démasquer, n'est-ce pas? »

Mrs. Emily Molbert fut sollicitée par deux tentations : prendre sa revanche en affectant l'incrédulité ou chercher à savoir tout de suite ce qu'il y avait derrière tout cela, ce qui s'était passé. La seconde fut la plus forte. Elle quitta sa place et vint jusqu'au lit à petits pas en disant : « Grands dieux ! Il faut être sur ses gardes, surtout de nos jours, » et, s'asseyant assez près de Mrs. Weatherbleak pour pouvoir la toucher de son bras tendu, elle laissa sa curiosité apparaître sans fards. « Ainsi il a fait des choses *étranges*... qui aurait imaginé cela ! *que... qu'a-t-il fait?* »

Mrs. Weatherbleak étendit une main molle pour lui tapoter le genou.

— Ce n'est pas tant ce qu'il a fait que la façon dont il se conduit, ma chère... »

Puis, de sa voix mielleuse, confidentielle, elle se mit à relater comment le Dr. Flitter restait assis dans sa chambre le soir tout seul et

dans le noir, ruminant quelles sortes de pensées, elle n'osait chercher à le deviner et... enfin, ce n'était pas *naturel,* n'est-ce pas? Et aussi, dans le salon même, avec tout le monde, quand la télévision donnait un programme de Jacky Benny ou quelque chose de bon dans ce genre, on aurait dit que son regard *traversait* l'écran pour se porter sur... sur autre chose. Si je vous disais que même ce pauvre Mr. Puny l'a remarqué. Et il était si dissimulé aussi, à ne jamais parler de lui-même, ni de son passé. Et il y avait eu cette fois où Mrs. Puny, au réveil, était allée à la salle de bains dans sa robe de chambre et l'avait trouvé dans le vestibule, comme s'il avait été *à l'affût.* Et...

Mrs. Molbert écoutait comme si tout avait été frais et nouveau pour elle. Dévorée d'impatience, elle attendait l'indice, le détail important qui illuminerait le reste.

Finalement, Mrs. Weatherbleak déclara que c'était tout.

— « Sauf une chose, » ajouta-t-elle, « et vraiment, ma chère, il me déplaît de le mentionner. Parce que l'argent n'est pas tout, vous comprenez, particulièrement ici, où nous sommes entre si bons amis. Mais voyez-vous, vers le mois de novembre, le docteur s'est mis à être en retard pour me payer, jusqu'à ce qu'il me doive presque six semaines. Ce n'est qu'à Noël qu'il m'a payé l'arriéré. Et maintenant, cela *recommence.* » Sa bouche se durcit momentanément ; ses petits yeux ronds lancèrent un éclair. « Non pas que cela m'inquiète, » dit-elle. « Voyez-vous, même maintenant, je n'en aurais pas parlé si l'ami de Mr. Giele qui travaille à la banque ne m'avait dit que son compte était clos et s'il n'y avait pas eu toutes ces autres choses. Peut-être a-t-il des ennuis d'argent, ou peut-être dépense-t-il son argent à mesure qu'il le reçoit. Je n'en sais rien. Mais c'est mauvais signe, ma chère, c'est toujours mauvais signe. »

— « Comme vous avez raison ! » s'écria Mrs. Emily Molbert. « C'est le *premier* signe. Vous ne sauriez être trop prudente à partir de maintenant, avec son argent qui vient de l'étranger comme cela, sans compter qu'il est pratiquement étranger lui-même. Et s'il n'est pas solvable... eh bien, on ne peut pas dire ce qu'il est capable de faire. Croyez-moi, ces docteurs sont les pires de tous quand ils tournent mal. J'ai vu un film un jour... »

Mrs. Weatherbleak l'interrompit et lui tapota de nouveau le genou.

— « Je sais *exactement* ce que vous voulez dire. N'allez pas imaginer que je n'y ai pas pensé. Ils peuvent se procurer de la morphine et toutes sortes de choses, et du poison aussi; et un jour que Marilene rangeait sa chambre, elle a vu sa petite sacoche ouverte, et — ma chère, je n'irais jamais en parler à personne sauf à vous — il y avait dedans une *seringue.* » Elle s'arrêta un instant pour observer l'effet de ses paroles. « Bref, vous devez vous douter de ce que j'éprouve, avec toute la maison à m'occuper et tous mes amis les plus chers sur le même palier que lui. Evidemment, je n'irai pas jusqu'à prétendre qu'il se *drogue,* ni rien de la sorte. Mais il y a *quelque chose* dans son passé, ma chère, comme vous le faisiez remarquer, quelque chose qu'il tient à cacher. Et comme

vous l'avez dit il faut être sur ses gardes. C'est justement pour cela que je suis venue vous faire une petite visite, parce que vous savez si bien juger le caractère des gens, et que vous *remarquez* les choses. Je me demandais si... »

Elle s'arrêta et inclina la tête, laissant la question en suspens, tentante.

Le bout de la langue de Mrs. Molbert pointa furtivement. *Le toupet qu'elle a,* pensa-t-elle, *cette sale vieille truie, ce toupet, après la façon dont elle m'a traitée, comme une moins que rien, voilà comment — tu crois peut-être que je vais te dire quelque chose, grosse cochonne? — pas moi, pas avant que je sois bien décidée, ha! ha! ha! peut-être même pas du tout — tu peux toujours te démener — mais je trouverai ce qu'il cache, oui, je le trouverai!* Elle fit un sourire mielleux et se leva.

— « J'ai remarqué plusieurs choses, » dit-elle tout haut. « Evidemment. Mais je ne pense pas que je doive les dire *dès maintenant*. Pas avant que nous en sachions davantage. Pas avant que nous ayons une *certitude*. »

Mrs. Weatherbleak hissa hors du fauteuil sa masse drapée de velours sans pouvoir dissimuler tout à fait l'effort qu'elle faisait pour ne pas paraître intéressée.

— « Ma foi, ma chère, je suis sûre que vous agissez pour le mieux. Et nous pourrons en reparler une autre fois, quand vous serez disposée. Je serais la dernière personne à vous demander de dire quelque chose que vous pourriez regretter. »

De profil, la main sur sa bouche recouverte de nylon rose, Mrs. Emily Molbert eut un sourire mystérieux.

— « Ne vous inquiétez pas, Mrs. Weatherbleak, » murmura-t-elle. « De tels gens sont toujours punis comme ils le méritent. Je le *sais*. Quand le moment viendra je vous aiderai de tout mon pouvoir, je vous le promets. »

Après cela, Mrs. Weatherbleak dit que leur petite conversation lui avait fait vraiment, vraiment, beaucoup de bien, et qu'il lui était agréable de savoir qu'elle avait dans la maison quelqu'un vers qui se tourner, quelqu'un qui comprenait, et qu'elles devraient se revoir bientôt.

Elles se séparèrent dans un débordement de compliments réciproques et, ayant refermé sa porte, Mrs. Molbert resta derrière immobile jusqu'à ce que les pas lourds eussent tourné au bout du couloir pour prendre l'escalier.

Puis, courant au lit, elle se saisit de son châle chinois et se l'enroula autour du buste. Une épaule levée, elle traversa la pièce à pas menus, roulant les hanches, esquissant une ou deux figures de danse. Elle s'arrêta devant la glace. Poussant le ventre en avant et levant un coin du châle d'un geste étudié pour séduire, elle prit une pose avantaguese. Sur son triomphe éblouissant de fleurs brodées, sur sa richesse soudaine, elle sourit interminablement.

***

...Quand le Dr. Flitter entrait dans une pièce, on eût dit que le passé avec ses morts lui faisaient escorte, l'entourant invisiblement et accaparant son attention tout entière. C'était comme si quelque malicieux coroner avait coupé un pâle segment du cadavre du temps, l'avait gardé comme un morceau de tissu de poulet semi-vivant et le lui avait greffé indissolublement. C'était son Jour de Résurrection particulier, un jour sans aube ni crépuscule, plein de vieilles angoisses, plein d'actions mortes qui défilaient et ne pouvaient pas mourir et criaient pour être détruites.

Il entrait, sa peau blême épousant étroitement le contour de son crâne, ses cheveux rares et grisonnants plaqués d'un coup de brosse, son costume marron étriqué suivant les déplacements de ses os droits et courts. Il entrait, dans le salon ou dans la salle à manger, ses yeux vaincus ne regardant aucun de ceux qui s'y trouvaient, et il inclinait la tête en brèves salutations réglées comme un mouvement d'horlogerie. « Bonsoir, » disait-il, et ce mot avait dans sa bouche une résonance particulière. « J'espère que vos reins vont mieux, Mrs. Puny? Oui, je suis sûr que cela va aller mieux. » Il s'asseyait alors parmi eux, sans s'apercevoir d'un changement quelconque dans leur attitude, des regards convergents qui évaluaient l'usure de sa cravate à l'endroit où il la nouait, ou remarquaient que son linge propre n'était pas tout à fait aussi propre qu'auparavant, ou allaient de l'un à l'autre des signes supposés de débauche et de déchéance physique. Il s'asseyait à dîner au milieu d'eux, ne semblant pas s'apercevoir que Mrs. Emily Molbert avait changé de place pour s'asseoir à la droite de Mrs. Weatherbleak, de l'autre côté de lui, ou que, dans son assiette, la portion était un peu moins copieuse que d'habitude.

Il ne fallut pas longtemps pour que la conversation générale se déroulât désormais comme s'il n'était pas là. George Giele ne lui lançait plus de coups d'œil en racontant une histoire de docteur plus ou moins rebattue et ne lui posait plus de questions sur les perspectives de longévité. Miss Luckmeyer ne sollicitait plus du regard ses murmures d'approbation polie lorsqu'elle parlait d'Art, de Musique ou de Psychologie. Mr. Hiram Puny cessa de le faire bénéficier de ses renseignements confidentiels sur les placements immobiliers de Loma Portal et Mrs. Puny se dispensa de lui demander conseil au sujet de sa sciatique.

Mrs. Weatherbleak ne leur avait pas fait ses confidences, du moins explicitement. Mais ils avaient senti le changement dans l'atmosphère ; ils avaient observé combien l'influence de Mrs. Molbert avait grandi ; des suggestions, des signes et des recoupements les avaient bientôt instruits. Et maintenant ils parlaient à Mrs. Molbert dans le vestibule, lui demandaient son avis sur les questions du jour, écoutaient attentivement quand il lui passait par la tête de leur raconter quelle belle vie elle menait à Long Beach avant le décès d'Hector. Ils ne lui parlaient pas du Dr. Flitter — non, pas encore — mais, dans le salon et dans la salle à manger, ils observaient Mrs. Molbert en train de l'observer. Ne voyant pas ce qu'elle voyait, ils ne pouvaient plus nier qu'il y avait

quelque chose là, une ombre à la limite de la conscience, la sienne, la sienne seule, les incitant tous à violer son secret. Quand elle lui adressait la parole, ce qui lui arrivait souvent, ils baissaient la voix, leurs conversations s'éteignaient et leurs yeux l'abandonnaient pour se porter sur lui.

Dans ces occasions, Mrs Emily Molbert indiquait habilement ses intentions, souriant des lèvres et des dents, jetant des coups d'œil à droite et à gauche, tapotant ses colliers du bout de l'ongle. Elle attendait calmement jusqu'à ce que le silence se fût fait. Puis elle parlait, lançant ses mots pour l'éprouver, comme de longs et aveugles coups de sonde, dans la texture de son monde, de son temps.

— « Docteur, n'est-ce pas affreux, ce cas à Hollywood? Vous avez dû en entendre parler — cette fille qui en a tué une autre, je veux dire. Elle l'a tuée avec un couteau et maintenant elle dit qu'elle ne peut rien se rappeler, ni même pourquoi elle l'a fait, et la police semble ne rien pouvoir trouver, bien qu'elle ait questionné ce médecin pour qui la meurtrière travaillait. Les journaux ne l'ont pas dit, mais Walter Winchell pense qu'il l'a *droguée* ou qu'il l'a hypnotisée pour lui faire commettre son acte. J'avais pensé vous demander ce que vous en pensiez parce que c'est intéressant et que vous êtes médecin aussi. Croyez-vous qu'un médecin ferait une telle chose? Je veux dire... »

Ou bien :

— « Dieu ! J'aurais voulu faire beaucoup de voyages... dans des pays étrangers comme vous, c'est-à-dire. Mais je crois que je n'ai jamais eu de *raison* pour cela. Je pense qu'Hector voyait juste quand il disait que les gens qui mènent une vie irréprochable dans le pays qui est le leur n'ont pas besoin d'aller vivre à l'étranger, à moins qu'ils n'aient vraiment des affaires importantes qui les y appellent, bien entendu. De toute façon, je sais que j'aurais le mal du pays en permanence, à être si loin, et tout. Ne l'aviez-vous pas, vous, docteur? N'avez-vous jamais souhaité rentrer dans votre pays? »

Elle le questionnait ainsi et tous les autres observaient, guettant une réaction, un indice. Et il levait les yeux, lentement, comme s'il ne pouvait fixer son regard sur elle, et il répondait à ses questions. Prononçant chaque mot avec patience, il expliquait qu'il était parti, qu'il avait perdu le contact, qu'il n'avait pas pratiqué la médecine de plusieurs années, qu'il s'était retiré. Ou, d'une manière irritante, comme si elle ne lui avait rien demandé du tout, il tombait d'accord avec elle : « Oui, Mrs. Molbert, vous avez certainement raison. Oui, je suis sûr que vous avez raison. »

Et toujours, dans ces moments-là, pendant une fraction de temps exaspérante, la barrière opaque dressée devant son passé s'amincissait et elle voyait la foule sans visage, vague, morte, qui y évoluait, et elle sentait les anciens conflits nourris de nouvelles adversités. Puis cela passait ; il était là devant elle, s'amusant intérieurement du tremblement soudain de ses mains et de l'intensité de son désir de savoir. Et elle devait se contenter de compensations aussi médiocres que le cri nerveux

réprimé par Mrs. Puny ou la vue de George Giele se tapant le front ouvertement en se penchant pour murmurer à l'oreille de miss Luckmeyer.

*
* *

Au cours des semaines qui suivirent, le flot d'émotions qui donnait du piquant à son existence crut et décrut tel un ruisseau de montagne alimenté par des sources au débit incertain. Il y avait les après-midi gris, passionnants, où Mrs Weatherbleak l'invitait à prendre le thé, écoutait tout ce qu'elle avait à dire, lui présentait le séduisant appât de sa confiance et, avec une grosse malice, cherchait à lui tirer les vers du nez. Il y avait les fois où les Puny lui demandaient de venir s'asseoir avec eux, pour regarder leurs albums de vieilles photographies, dans la pénombre de leur chambre, ou l'emmenaient avec eux dans leurs promenades entrecoupées de haltes à la lisière du parc et lui offraient ensuite des pâtisseries chez un marchand de rafraîchissements. Et il y eut la fois où George Giele et miss Luckmeyer l'emmenèrent à La Mesa dans la grosse voiture rouge de George et s'arrêtèrent dans un bar pour essayer de lui délier la langue avec des cocktails; mais ils constatèrent bientôt qu'ils en étaient pour leurs frais car elle refusa de prendre autre chose qu'un verre de Xérès.

Mais il y avait d'autres jours comme cette brève période après que le Dr. Flitter eut payé sa note, bien que non entièrement — des jours grignotés par l'anxiété, des jours où chaque regard intercepté trahissait l'existence certaine de ligues formées contre elle, de plaisanteries à ses dépens, de murs invisibles s'élevant pour l'exclure. Soudain, elle se rendait compte qu'ils savaient tous qu'elle ne savait rien de plus qu'eux. Soudain, elle sentait le fluide mouvant de leur sympathie la fuir pour se porter sur *lui*. Et une nuit elle rêva qu'il avait un riche oncle en Australie — un homme grand, droit comme un piquet et féroce, tout vêtu de noir, avec un gros diamant dans sa cravate et une épaisse moustache noire — qui était venu le voir et avait réglé toutes ses dettes ; et Mrs. Weatherbleak l'avait chassée, elle, de sa chambre pour la donner à cet homme ; et les visages de tous les pensionnaires, comme ils la regardaient, étaient froids, pâles et impénétrables, et aucun d'eux ne voulait plus lui adresser la parole...

Elle s'était réveillée alors pour constater que ses poings étaient en train de marteler ses dents serrées, se meurtrissant, meurtrissant ses lèvres sèches. Haletante, elle était restée là dans son lit, prisonnière de l'affreuse certitude de son cauchemar, jusqu'à ce que le réconfort de la pitié qu'elle éprouvait pour elle-même eût été assez puissant pour la libérer. Et même alors, elle s'était sentie encore si malheureuse qu'elle avait dû se lever, faire de la lumière, et trouver un poste jouant toute la nuit de la musique de jazz pour chasser ses idées noires.

Puis, soudain, par un beau jour d'avril, la tension cessa. Son vœu fut exaucé. Elle reçut tout ce qu'elle attendait.

Dès qu'elle se fut assise pour prendre son petit déjeuner, elle vit que

quelque chose de terriblement important s'était produit. Mrs. Weatherbleak était trop vive, trop visiblement émue ; son énervement n'allait pas avec le calme de cette heure matinale. Deux fois, une expression éloquente dans les yeux, elle lui murmura qu'elle désirerait la voir tout spécialement dès qu'elles auraient fini. Et elle fit si bien activer le service que Mrs. Puny se plaignit de ne pouvoir manger son œuf à la coque. Enfin, quand tous les autres furent partis, elles se retrouvèrent dans le vestibule.

Comme une grande tortue qui aurait eu à confier un secret, Mrs. Weatherbleak sortait et rentrait la tête tout en parlant.

— « C'est Marilene, » dit-elle. « Sa sœur est venue. Elle m'a dit que Marilene avait une espèce de grippe et qu'elle sera peut-être plusieurs jours avant de pouvoir revenir travailler. Evidemment je n'en crois pas un mot. Il est plus que probable qu'elle était enceinte — ces sortes de gens sont comme les lapins, ma chère — et qu'elle a essayé de faire passer ça et que maintenant elle est malade. Mais c'est bien ce à quoi on peut s'attendre. Nous le faire savoir juste avant le petit déjeuner, alors que...

Mrs. Molbert tapota le plancher avec son pied.

« ... alors qu'il était trop tard pour engager une autre fille comme vous le savez, » reprit Mrs. Weatherbleak. « Et maintenant je suis en panne avec tout son travail qui n'est pas fait, avec toutes ces chambres... et alors je me suis demandé si vous ne pourriez pas m'aider, ma chère? »

— « Ma foi, maintenant, je ne sais pas de quelle utilité je pourrais être, parce qu'à Long Beach je n'ai jamais eu vraiment à faire beaucoup de travaux de ménage. J'avais toujours une femme de journée. » Naturellement, ajouta-t-elle, goûtant l'acquiescement silencieux avec lequel Mrs. Weatherbleak reçut cette déclaration, elle ferait tout son possible pour aider, sauf qu'elle refusait les travaux *sales*. Et elle tint à bien préciser qu'en aucun cas elle ne toucherait à la chambre de miss Luckmeyer. Mrs. Weatherbleak l'assura qu'elle n'aurait pas à s'en occuper.

— « En fait » déclara Mrs. Weatherbleak « si vous pouviez faire la vôtre et peut-être celle du Dr. Flitter, cela me suffirait amplement. Vous comprenez, ma chère, vu ma situation et comme il me doit de l'argent, j'aimerais mieux ne pas y entrer moi-même ; je crois que c'est préférable. C'est pourquoi je vous serais si reconnaissante. Et en tout cas... »

Leurs regards se rencontrèrent et se rivèrent l'un à l'autre.

« ... vous êtes si *observatrice,* ma chère. »

C'était la signature apposée au bas du nouveau traité maintenant en vigueur entre elles, un traité qui faisait plus que consacrer leur mutuelle complicité, un contrat de soumission, un instrument reconnaissant la domination de l'une sur l'autre. Mrs. Molbert l'accepta d'une main qui tremblait. Craignant à moitié sa bonne fortune, elle observait encore le protocole qui règle de tels actes diplomatiques, quelle que soit leur importance. D'une voix sèche, elle fixa ses conditions accessoires à l'invasion : liberté de fermer la porte à clé quand elle s'occuperait de

la chambre du docteur ; assurance qu'elle serait prévenue au cas où il rentrerait à l'improviste ; promesse qu'il n'en saurait jamais rien.

Mrs. Weatherbleak s'empressa d'accéder à ces demandes, comme si elle eût risqué, en perdant un seul moment, de voir s'évaporer et disparaître ce qu'elle venait d'obtenir. Il était parti, dit-elle ; il s'était dirigé vers le parc ; le moment était aussi bien choisi que n'importe quel autre. Elle alla chercher un balai et une pelle. Elles montèrent l'escalier. Elle ouvrit la porte, retira la clé de la serrure et la mit dans la main de Mrs. Molbert. Puis, respirant fortement, elle redescendit pour aller prendre la faction dehors, sur la véranda ensoleillée, d'où, assise dans son fauteuil à bascule, elle pouvait surveiller Laurel Street.

Mrs. Molbert referma la porte derrière elle. Les jalousies étaient tirées à moitié et le soleil d'avril n'était pas encore entré dans la chambre. Cela lui était égal. Elle laissa les fenêtres fermées. Ses narines humèrent l'odeur de moisi flottant dans l'air, évocatrice de vêtements négligés et de crème à raser non séchée. Ainsi le pilleur des richesses d'un tombeau aurait pu goûter la poussière morte protégeant celui-ci de l'air du dehors.

Sans perdre une minute, elle se mit à l'ouvrage. Elle prit le pyjama de flanelle chiffonné et la robe de chambre usée jusqu'à la trame et les suspendit au portemanteau. Elle secoua le lit et bourra le matelas de coups de poing, puis tira sur les draps et les couvertures ; elle promena le chiffon çà et là ; elle poussa les pantoufles sous le lit, essuya rapidement le lavabo et enfin, ayant accompli ces gestes, elle se sentit libre de faire ce qui l'avait amenée là.

Il lui fallut quarante minutes. Il n'avait pas de malle et les tiroirs de sa commode étaient à peu près vides. Mais il y avait des lettres à lire, froids témoignages de ses infortunes, et des livrets de banque à consulter. Et dans la penderie il y avait ses vêtements, avec des poches à inventorier. Elle fouilla dans toutes, ainsi que dans deux valises fermées par des courroies et poussées dans le coin le plus sombre de la penderie. Elle visita encore une boîte en carton pleine de revues et de chaussures en vrac. Elle examina tout méthodiquement, forçant ses doigts impatients à remettre chaque objet exactement à sa place et se disant que même si elle ne trouvait rien, cela n'aurait pas véritablement d'importance, parce que ni Mrs. Weatherbleak ni les autres n'auraient à le savoir. Elle se répétait cette pensée rassurante et y puisait un froid réconfort.

Et c'est alors qu'elle trouva ce qu'elle cherchait — sous une séparation en cuir dans l'antique sac en crocodile contenant ses instruments et ses médicaments : une enveloppe jaune froissée renfermant deux lettres de femme, un cadre plat en argent avec une photographie de femme, un instantané de la même personne et d'un enfant faisant naviguer un bateau miniature dans un bassin de jardin. Elle s'assit sur la chaise du docteur. Devant elle, toutes les cloisons qu'il avait érigées autour de son monde s'abattirent et lui livrèrent le passage.

Elle y pénétra.

Elle apprit qui étaient ses morts et pourquoi ils n'étaient pas en repos et ce qu'il leur avait fait. Chaque intuition fugitive, chaque image formée au bord de la vision intérieure, la trame ondoyante de sa clairvoyance, tout se révélait exact.

Vingt minutes environ plus tard, elle ressortit, ferma la porte, redescendit l'escalier et s'avança en se pavanant comme une volaille affamée dont le jabot vient d'être miraculeusement garni, la tête secouée de haut en bas au rythme de coups de bec voraces, un éclat batailleur dans les yeux. Mais quand elle parvint à la véranda où Mrs. Weatherbleak l'attendait en battant le rappel avec ses doigts impatients sur les bras de son fauteuil à bascule, elle disciplina ces signes de victoire. Debout là, les yeux baissés sur le visage poudré si soudainement plissé en un masque avide, elle pensa : *Te voilà, assise devant moi comme une vieille truie pleine de graisse espérant que j'ai fait ton sale travail, ha! ha! tu n'as pas voulu m'écouter quand je te disais quelle sorte d'homme il était, et tu n'osais même pas aller dans sa chambre... « c'est ma situation, ma chère, » ha! ha! ha!*

Mrs. Weatherbleak ne cherchait plus à dissimuler maintenant. Sa voix était rude, forte et fervente.

— « Qu'avez-vous trouvé? »

Ce que j'ai trouvé! répéta ironiquement par la pensée Mrs. Molbert. *Tu voudrais bien le savoir, n'est-ce pas, vieille bique, tu brûles d'envie de le savoir...*

Les yeux de Mrs. Weatherbleak se plissèrent jusqu'à n'être plus que deux étroites fentes et elle se pencha subitement en avant comme si son fauteuil ne pouvait plus supporter son poids.

— « Dites-moi, ma chère, » fit-elle d'une voix moins forte et trahissant quelque nervosité. « Avez-vous découvert quelque chose sur lui? Qu'avez-vous découvert? »

Mrs. Molbert eut un sourire qui révéla toutes ses dents comme savent en faire les vedettes de cinéma. Elle laissa dédaigneusement glisser le balai et la pelle sur le plancher entre elles deux et s'assit sur une chaise.

— « Voyons, Mrs. Weatherbleak! » dit-elle sans cesser de sourire, « Vous ne pensez tout de même pas que j'irais fouiller dans les affaires d'autrui? »

Elles se regardèrent en silence et Mrs. Weatherbleak se laissa retomber dans son fauteuil. Ses lèvres bougèrent, aucun son n'en sortit. Au bout d'un moment détournant le regard pour mieux mentir, elle murmura qu'elle n'aurait jamais été imaginer chose semblable, surtout s'agissant de son amie la plus chère.

Et Mrs. Molbert, sachant que ni l'une ni l'autre n'était dupe, restait tranquillement assise, souriait et suçait avec une avidité de vampire la veine noire gonflée de haine qui battait là devant elle.

*
* *

Il est des êtres qui sont immunisés contre la tragédie. Ils sont impitoyables quand, pour la comprendre, il leur faudrait montrer de la pitié. Ils sont stupidement aveugles à la signification intime qu'elle comporte, même lorsqu'elle atteint la cruauté du combat dans l'arène et ne sont sensibles à la douleur d'autrui que comme à un narcotique de plus en plus dilué, de moins en moins propre à étancher leur soif de douleur.

Telle était Mrs. Emily Molbert. Maintenant qu'elle s'était introduite de force dans le monde du docteur, maintenant qu'elle pouvait marcher avec les morts qui le peuplaient elle ne voyait aucune tragédie dans la survivance de ce passé, ni même dans ces événements immuables qui condamnaient son monde à subsister aussi longtemps qu'il vivrait. Elle ne voyait pas de tragédie mais elle voyait le Bien et le Mal et ceux-ci étaient pour elle comme toujours, faciles à distinguer. De plus, ceux qui, comme elle, possédaient le don de seconde vue étaient différents. Ils étaient, comment dire... plus semblables à des *instruments*. Ce qui lui traçait son devoir. Celui-ci ne devait pas consister simplement à observer. Il était de donner une leçon. Aucun doute là-dessus.

Sa façon d'agir changea. Elle n'avait plus besoin de lancer ses questions dans une obscurité trouble comme un fond sous-marin. Maintenant chaque coup était certain, chaque dard était assuré de piquer. Maintenant, aussi, elle était placée devant un problème nouveau et fascinant : il fallait lui faire comprendre qu'elle possédait une perspicacité supérieure, sans qu'il pût soupçonner ce qui s'était réellement passé, dans le même temps que tous les autres hôtes de la maison devraient indirectement être informés de la réalité.

Sur ce dernier point, elle réussit pleinement. Le soir, au salon, quand elle se penchait pour lui murmurer quelques mots, leurs visages reflétaient la jalousie qu'ils éprouvaient à voir qu'elle savait, la rage qui les dévorait parce qu'elle ne les faisait pas bénéficier de son secret, et leur désir insatiable de trouver une compensation sous une forme ou sous une autre.

Elle appuyait sa conversation de maintes pauses pesantes, de maints regards en coulisse. Toujours, elle touchait son monde par la tangente, afin de frapper sans désigner implicitement l'objet visé. L'incorruptibilité personnifiée, elle lui trouvait des questions au sujet des obligations d'un médecin envers ses malades, sa famille et lui-même. Elle lui parlait du pouvoir de vie et de mort, de ces actes inconsidérés qui, une fois commis, ne peuvent plus être effacés ; de ce châtiment qui doit inévitablement, selon la Loi de Moïse, anéantir le transgresseur.

Ses principes religieux étaient obscurs ; en bloc, ils pouvaient être décrits au mieux comme une hérésie calviniste développée en cinérama. Quoi qu'il en soit, les flèches qu'elle choisissait de décocher atteignaient leur but. C'était l'évidence même. Le Dr. Flitter ne faisait plus celui qui ne la voyait pas. C'était comme si, ayant le sentiment obscur qu'elle avait fait irruption dans son monde, il eût jugé que la simple courtoisie lui interdisait de l'en chasser. Il l'écoutait gravement, apparemment aussi

sensible à ses paroles qu'il l'eut été à celles du théologien le plus inspiré. Il s'asseyait souvent auprès d'elle au salon, ou dehors sur la véranda. Il descendait l'escalier ou traversait le vestibule avec elle. Et quand elle lui parlait, il lui répondait sur un ton respectueux, comme pour s'acquitter tout naturellement d'une dette d'amitié.

A mesure que les jours passaient, Mrs. Weatherbleak et ses amis apprirent seulement que quelque chose avait assombri ce passé survivant avec lequel Mrs. Emily Molbert les narguait. Ils apprirent que c'était une sombre œuvre de mort qu'il avait commise et qui pesait sur sa conscience pour l'éternité. Ils observaient. Haïssant Mrs. Molbert, ils l'enviaient. Ils la regardaient le lacérer, le faire saigner invisiblement, l'user peu à peu. Ils écoutaient le docteur lui dire : « Mais, Mrs. Molbert, pourquoi êtes-vous sûre que Dieu n'est pas miséricordieux? J'avoue ne pas comprendre. » Et ils l'entendaient lui répondre : « Il est dit dans la Bible : *Œil pour œil, dent pour dent,* voilà tout. »

Et Mrs. Molbert n'attendant pas de crise immédiate parce qu'il venait encore de payer sa note en partie, déjouait leurs pièges, leurs suggestions et leurs questions. Elle s'installait pour jouir pleinement de sa récompense, se montrant polie quand il lui en prenait envie, et aussi hautaine qu'ils s'étaient montrés hautains pour elle, et réfléchissant à la façon dont elle les instruisait petit à petit s'il était finalement obligé de s'en aller.

Et puis, le onzième jour, un vendredi, dans le salon après le dîner, quelque chose se produisit qui devait changer tous ses plans. Ils regardaient un programme de télévision avec des interviews de personnalités à qui l'on posait des questions sur les causes du divorce, ou sur la criminalité juvénile, ou sur leur pronostic pour le match est-ouest de base-ball. Cela avait commencé par deux matelots de la marine de guerre qui avaient été prisonniers pendant des jours dans un sous-marin immergé, puis par une dame qui avait essayé de vendre un jeune chien boxer de race pure à Sir Winston Churchill et qui lisait la charmante lettre qu'elle avait reçue. Et alors le présentateur leur avait annoncé d'une voix excitée qu'il avait quelque chose de spécial pour eux. « Du Vermont, mes chers amis, » dit-il, « voici venir maintenant le *Dr. Lionel Apperson...* »

Il fit une pause. Chacun retint son souffle. Chaque tête se tourna lentement pour regarder Mrs. Molbert et le Dr. Flitter, assis à portée de bras l'un de l'autre.

« ... le Dr. Lionel Apperson qu'un jury n'a pu, *une fois encore,* convaincre du délit de *meurtre.* »

A moitié pour elle-même, à moitié pour l'auditoire, Mrs. Puny dit :

— « Oh ! mon Dieu, j'ai lu un article sur lui. Ce n'est pas rassurant du tout. J'aimerais mieux voir autre chose. »

— « Allons donc ! » répliqua Mrs. Molbert avec fermeté, « on ne peut pas tourner simplement le dos aux choses une fois qu'elles sont arrivées. » Elle regarda avec intensité le Dr. Flitter. Il avait les traits plus tirés que jamais et ses paupières inférieures, flasques, pendaient

légèrement, trop fatiguées pour soutenir ses yeux. Elle scruta son visage et sa langue pointa vivement entre ses lèvres une ou deux fois. Elle dit :

— « Il est toujours préférable de voir les choses en face. Vous êtes de cet avis, n'est-ce pas, Dr. Flitter? Vous avez découvert cela aussi. »

— « Oui, » répondit-il, « oui, c'est probable, » comme s'il venait seulement de s'en aviser en l'entendant le lui dire.

George Giele leva les sourcils mais personne ne dit rien. Cependant, la voix onctueuse, à la télévision, continuait de leur expliquer ce qu'ils savaient déjà, c'est-à-dire ce que le Dr. Lionel Apperson avait fait. Puis, finalement, « ... et maintenant, *en personne,* voici le Dr. Apperson ! »

Le visage du Dr. Apperson emplit l'écran, anguleux, avec une pomme d'Adam trop grosse, une peau blême et des yeux ronds qui clignaient perpétuellement. Il parla. Il avoua calmement avoir tué Thomas Warren, le vieillard aveugle, cloué au lit, souffrant un martyre continuel. Il l'avait tué avec une dose excessive de morphine. Mais il niait que ce fût là un meurtre. Il n'avait fait qu'accomplir un geste de pitié, prétendait-il. C'était son devoir en tant que médecin et en tant qu'homme. Il venait d'apprendre que l'Etat avait renoncé aux poursuites et qu'il ne serait plus jugé. Il pensait que cela prouvait sa sincérité.

Il parla et la voix onctueuse revint pour préparer les spectateurs au programme suivant patronné par une firme connue. Mrs. Molbert était assise le buste droit, les genoux joints, tenant la salle sous son autorité. Elle sourit à chacun.

— « Enfin, » déclara-t-elle, « du moins *croyait-il* faire son devoir. »

Elle vit un tremblement secouer les os du Dr. Flitter.

« Et en tout cas, c'était un vieil homme, un très vieil homme, » dit-elle. « De sorte que ce n'est pas si répréhensible. Est-ce que ce n'aurait pas été terrible s'il s'était agi d'un *enfant?* »

Mrs. Hiram Puny tordit ses petites mains et poussa un cri.

Et le regard de Mrs. Molbert pénétra dans le monde du docteur et elle y vit clairement, comme en trois dimensions, ceux qui l'habitaient, les morts vivants, faisant ce qu'ils avaient fait, toujours et toujours. Elle cessa de respirer ; les battements de son cœur s'accélèrent. Profitant de l'explosion de musique qui suivit le programme commercial, elle se pencha vers lui.

— « Du moins ce n'était pas quelqu'un de sa famille, » dit-elle d'une voix que lui seul pouvait entendre, et elle sourit. « Et il était sobre, aussi. Bref, il y a certaines choses dont sa conscience ne sera pas chargée. Je sais que je n'aimerais pas avoir une chose comme cela sur la mienne. Et *vous,* docteur? »

Le Dr. Flitter se leva. Il resta là, vacillant sur ses jambes, sa bouche faisant des efforts sans parvenir à émettre un son.

Mrs. Molbert se rendait compte avec satisfaction que tout le monde avait maintenant les yeux fixés sur eux. Elle s'humecta les lèvres.

« Si j'avais fait quelque chose comme cela » dit-elle « je *m'arracherais le cœur*. Voilà ce que je ferais. »

Elle avait dit ces mots d'une voix forte, claire, pour que chacun pût les entendre. Un instant, le Dr. Flitter resta immobile, la regardant fixement. Des larmes se formèrent dans les plis de ses paupières inférieures et coulèrent sur la peau tendue de ses joues. Puis la voix lui revint. « *Non!* » cria-t-il. « *Non! non! non!* »

Il quitta la pièce en chancelant, tous les yeux fixés sur lui.

Et au moment où il disparaissait, George Giele se tourna vers elle avec un air féroce.

— « Oh ! pour l'amour du ciel ! » cria-t-il. « Pourquoi ne laissez-vous pas ce pauvre type tranquille? »

Comme miss Luckmeyer lui tapotait le bras en lui faisant « Chhh ! », Mrs. Emily Molbert prit note mentalement qu'elle aurait à s'occuper de lui, le moment venu, et qu'il ne l'emporterait pas en paradis, ah ! pour ça non !

Il n'y avait pas si longtemps, Mrs. Molbert eût tremblé à la seule pensée qu'ils faisaient tout pour l'éviter ; maintenant elle en était ravie. Cela ne durerait pas ; elle le savait. Dans son lit ce soir-là, elle se dit qu'elle avait mis la crainte de Dieu en chacun d'eux et non pas seulement en son ennemi. La nuit était chaude, l'air léger et parfumé ; de temps à autre un oiseau nocturne dérangé sans doute par des amoureux rompant leur immobilité, s'agitait un instant, puis se rendormait dans un doux bruit de gorge. Mrs. Molbert dormit du sommeil que procure une conscience vertueuse, ouvrit les yeux sur une douce matinée invitant à la somnolence et savoura à demi assoupie un petit déjeuner qui lui parut délicieux. Elle remarqua avec désapprobation que le Dr. Flitter ainsi qu'il lui arrivait souvent n'était pas descendu, et elle découvrit, non sans quelque satisfaction, que les autres continuaient à la tenir un peu à l'écart. Après le petit déjeuner elle se dirigea vers la véranda et elle n'avait pas fait la moitié du chemin qu'elle fut réveillée pour de bon.

Qui ne serait réveillé par les cris d'une femme épouvantée? Or les cris de Marilene, qui avaient commencé au deuxième étage, augmentèrent de volume tandis qu'elle dégringolait l'escalier quatre à quatre. Et comme elle continuait de crier même après que Mrs. Weatherbleak, arrivée en soufflant de la cuisine, l'eut attrapée par le bras, il fallut que ce soit Janice, la grosse cuisinière de couleur, forte comme un cheval, qui la calme et lui tire enfin quelques paroles compréhensibles. Mais Mrs. Emily Molbert, elle, savait déjà que le Dr. Flitter, par quelque acte de désespoir, avait mis fin à ses tourments ; seuls les détails restaient à révéler.

Elle se retira avec tact près de la rampe d'escalier, observant et écoutant. Les Puny vinrent l'y rejoindre. Marilene racontait son histoire en sanglotant sur l'épaule de Janice. Miss Luckmeyer apparut, vêtue de son peignoir vert. Marilene, au bord extrême de la crise de nerfs, raconta comment elle l'avait cru dans la salle de bains parce qu'il n'avait pas

répondu quand elle avait frappé, et comment elle avait ouvert sa porte pour prendre ses draps sales, et l'avait trouvé là. Il s'était tué... et il était mort... et il y avait du sang sur tout... partout...

Janice l'apaisa encore et la persuada d'aller se reposer. Puis Mrs. Weatherbleak et Janice montèrent l'escalier et Mrs. Molbert les entendit respirer bruyamment, puis s'arrêter quand elles parvinrent à la porte du docteur. Elle les entendit encore faire demi-tour sans entrer ; enfin, elle entendit George Giele demander ce qui n'allait pas, et Mrs. Weatherbleak le lui dire et le prier d'appeler la police.

Et pendant tout ce temps, dehors, le soleil brillait, les oiseaux du printemps chantaient à plein gosier et une légère brise entrait par les fenêtres chargée de l'odeur marine. Ce à quoi Mrs. Molbert n'était pas insensible, car tout cela formait une toile de fond sur laquelle se détachait l'excitation qui l'avait saisie. Elle n'était pas touchée par la douloureuse émotion qui, telle une vague soudaine, avait submergé la maison.

Les policiers arrivèrent, les uns en civil, d'autres en uniforme, et deux journalistes les suivirent. Ils montèrent à la chambre et certains redescendirent, plus pâles qu'à leur arrivée. Ils furent rejoints par d'autres. Une ambulance s'arrêta devant la maison. Et quand on commença à poser des questions, Mrs. Weatherbleak implora ses pensionnaires de ne dire que ce que la police était réellement en droit de savoir, car, dit-elle, vu sa situation, la dernière chose qu'elle eût voulue était un scandale et toutes les *aimables* personnes qui logeaient chez elle l'assurèrent de leur discrétion ; les autres ne comptaient pas.

Pour les journalistes et pour la police, le Dr. Flitter devint un étranger ayant vécu parmi des étrangers. Nul ne savait rien de son passé ni de ses affaires. Oui, dirent-ils tous, il avait séjourné en Australie ou quelque part par là. Oui, quelquefois des lettres lui parvenaient de là-bas. Non, il n'avait jamais donné l'impression d'avoir des amis. Oui, déclara Mrs. Weatherbleak, il se pouvait qu'il ait eu des ennuis d'argent, parce qu'elle avait dû lui faire crédit pendant un temps assez long.

Ils n'en apprirent pas plus de Mrs. Molbert que des autres. Ce furent plutôt eux qui la renseignèrent. Elle apprit qu'ils avaient trouvé des cendres dans une cuvette dans sa chambre, comme s'il avait passé ces dernières longues heures avoisinant minuit à faire périr par le feu les images qui l'aidaient à tenir en vie un monde qui devait mourir avec lui. Elle apprit qu'ils avaient trouvé une enveloppe vide, un cadre vide. Elle apprit qu'elle, elle seule, tenait maintenant les restes de ce monde subsistant, pour en faire ce qu'elle voulait, le mettre en réserve, y faire allusion, le vendre à l'encan.

Elle erra avec les autres dans le long vestibule, glanant ça et là des bribes d'informations. Là-haut, le docteur était étendu, mort, sans personne pour le pleurer. A côté de lui, sur la table de chevet, sa sacoche en crocodile était ouverte, propre et bien rangée, ses instruments luisants étalés en bon ordre. Il était couché là, nu, une serviette de bain imbibée de sang sous sa blessure. Une seringue hypodermique à demi pleine d'un anesthésique local avait été remise en place ; un scalpel était tombé à

côté de sa main. Il était devenu subitement fou, déclara la police, et il avait essayé de pratiquer sur lui-même quelque stupide opération.

C'est à ce moment que Mrs. Emily Molbert se souvint des paroles qu'elle avait prononcées quelques heures auparavant, et qu'elle comprit ce qu'il avait essayé exactement de faire.

C'est alors qu'elle regarda autour d'elle, et qu'elle vit l'horreur et la crainte sur les visages de Mr. et de Mrs. Puny, de George Giele et de miss Luckmeyer, et sur celui de Mrs. Weatherbleak.

Debout dans le vestibule, comme une étrangère dans la foule regardant un accident survenu à un parfait étranger, elle regarda le panier dans lequel on le descendait. Elle attendit que le panier eût passé la porte et que, craquant comme un vieux fauteuil d'osier, il eût été chargé dans l'ambulance. Puis, sentant leurs yeux sur elle, elle s'envola presque dans l'escalier, entra en coup de vent dans sa chambre, saisit quelques bracelets et deux ou trois bagues de plus et les enfila. Elle prit son châle chinois et s'en drapa les épaules. Puis elle ressortit. D'un pas lent et digne, elle descendit les marches. Elle enroula le châle autour de ses hanches étroites, entra dans le salon et prit place sur le canapé rouge. Et là, souriant d'un sourire mince comme du papier de soie, entourée du passé et de ses morts, elle attendit qu'on vînt lui rendre hommage.

(Traduit par Roger Durand.)



Cache-cache

par ALBERT BILDER

En présentant dans notre numéro 35 la première nouvelle d'Albert Bilder, nous disions qu'il y avait en lui « mieux que des promesses : la marque d'une imagination qui est celle d'un véritable auteur de S. F. ». *Vous en trouverez une confirmation dans ce nouveau conte. C'est peut-être par une certaine* « flemme » *intellectuelle, ou par manque de temps, qu'Albert Bilder se contente d'exposer une idée d'histoire en quelques pages. Mais cela après tout, ne fait que rendre cette idée plus frappante. Il y a* tellement *d'auteurs qui tirent à la ligne !...*



JAILLISSANT des brumes de la nuit, l'astronef étincela un instant, silhouette brillante dans l'ombre ouatée. Accueilli par une étendue noirâtre et dénudée, il se posa sans heurts.

Xtla en descendit, dépliant ses jambes engourdies par un voyage exténuant de plusieurs milliers de trôoms à travers les espaces sidéraux, suivi de près par Pomta, son épouse fidèle.

Ils contemplèrent pendant quelques instants le paysage sans vie. Aussi loin que portait la vue, d'immenses pierres dressées pointaient vers le ciel noir, offrandes inertes aux dieux de l'espace.

Xtla sortit son zoom de la soute de l'astronef, vérifia les commandes puis grimpa dessus, suivi de son épouse. Le zoom démarra plein sud.

La plaine succédait à la plaine. Morne, noire, rase, avec de temps à autre un monolithe d'ébène pointé vers le ciel. D'étranges rayons blanchâtres semblaient jaillir des nues, irradiant ces surface irréelles.

La nuit s'atténua un peu, sans disparaître.

— « Etrange planète... la nuit perpétuelle ! »

— « Oui, un peu triste, » surenchérit Pomta, qui, sentant venir la faim, grignotait déjà l'oreille postérieure de son mari.

Xtla arrêta le zoom à l'ombre d'une pierre levée, sortit son tranchoir et sectionna un de ses bras antérieurs qu'il jeta en pâture à son épouse.

« Si elle n'a faim que ce soir, le bras aura repoussé, » se dit-il et, l'âme tranquille, conscient d'avoir accompli son devoir de parfait époux, il remonta sur le zoom.

Les rayons blanchâtres s'étaient maintenant totalement dissous, Xtla regagnait son appareil sans avoir rien trouvé. Pas d'habitants, pas d'animaux, pas de plantes, rien. Et pourtant, à un moment, il avait cru entrevoir une ombre flottant dans l'air à quelques mètres de ses yeux — mais, dès son approche, l'ombre s'était évanouie.

Non, décidément rien sur cette planète ne justifiait un séjour plus prolongé, strictement rien...

Et soudain le zoom stoppa net. L'accélérateur au ras du plancher, la supervitesse, rien n'y fit, il refusa de bouger.

Xtla descendit. Mais son épouse, réveillée par le choc et croyant à un nouvel « arrêt-buffet », attaquait l'oreille antérieure d'une dent vorace. Il la lui abandonna pour avoir la paix.

Un obstacle invisible se dressait devant eux. D'une main, il tâtonna devant lui et leva machinalement les yeux. Là-haut, tout là-haut, à cent trems, on distinguait comme un angle, brillant dans le vide.

Intrigué, il sauta sur son véhicule et le manœuvra pour suivre l'obstacle vers le haut. Mais arrivé à l'angle brillant, rien ne vint le renseigner, sinon la vue d'autres angles à distance, plus ou moins espacés les uns des autres.

— « C'est un monde des plus bizarres. »

— « Oui, » répondit Pomta, la bouche à moitié pleine.

Xtla se dirigea vers le nord et de nouveau un obstacle invisible surgit. Le zoom culbuta et tomba en chute libre. Pomta, effrayée, glapit de fureur, noyant son époux sous un flot de reproches. Mais comme tombait le zoom toujours, elle battit des ailes et retint son mari par une jambe. La nourriture d'abord, les moyens de transport ensuite ! Pour elle qui ne songeait qu'à manger et à féconder, l'existence du besoin de découvrir, de la curiosité scientifique, semblait absurde.

En bas, le véhicule s'écrasa dans un bruit de ferraille. En quelques secondes, Xtla fut près de lui et, pour la récompenser, donna un bras à son épouse.

Les réparations durèrent plusieurs heures. Et de nouveau ils repartirent. Mais, chose étrange, ils n'avaient pas encore fait cent trems qu'un choc brutal les arrêtait d'un bloc.

Enervé, Xtla sauta d'un bond sur le sol. Il n'y avait aucune raison qu'en rase campagne, avec le désert immense dans toutes les directions, un obstacle se trouvât encore devant lui !

Mais à peine sorti de son engin, il se sentit bousculé de tous côtés. Quelques instants plus tard, une chose invisible le toucha. Puis de nombreuses vibrations fusèrent autour de lui et, brutalement attrapé par la tête, il s'écroula par terre...

Pomta, restée dans le zoom, vit son mari agiter les bras, secouer la e comme en proie à un délire intense. L'appareil vibra. Affolée, elle saisit un paxzoutt et le pointa au-dessus de Xtla, pressa le déclencheur. Une gigantesque lueur violette se répandit autour de son mari, tandis que le calme et le silence retombaient sur eux.

Xtla se redressa, courut vers elle, trébucha sur un ou deux obstacles invisibles, reprit difficilement son équilibre. Essoufflé, il s'agrippa au zoom et, bientôt, d'un doigt encore tremblant, enfonça le bouton d'ascension. L'appareil frémit et, lentement, comme à regret, monta dans les cieux obscurs.

Ce n'est qu'à près de quatre mille trems que Xtla lâcha le bouton et reprit l'horizontale, droit vers son astronef.

Sans regrets, il quitta cette planète hostile.

— « Des hommes invisibles, quelle horreur... » Car il avait finalement compris qu'il y avait des habitants. Il avait senti leur contact sur lui, perçu les déplacements d'air de leurs présences.

En quelques instants, l'astronef ne fut plus qu'un point dans les profondeurs de l'espace.

. . . .

L'INVASION DES HOMMES INVISIBLES : 100 *MORTS,* 150 *BLESSES !*

« *Paris, le* 16 *août* 196...,

» *Hier, à* 4 *heures de l'après-midi, place de la Concorde, une série d'accidents se sont produits, dont la cause reste encore inexplicable. Quatre personnes, qui regardaient construire les nouveaux bâtiments de l'Ambassade Américaine du haut de leur fenêtre du gratte-ciel VII, ont été décapitées par une force inconnue. On n'a pas retrouvé leurs têtes.*

» *Quelques minutes plus tard, une automobile à turbine a littéralement été coupée en deux sans cause apparente. Tous les passagers ont été tués. Plusieurs automobiles voisines ont été accidentées et leurs passagers blessés.*

» *La foule, s'étant amassée, s'est heurtée à une masse invisible tout d'abord inerte, puis qui soudain s'est mise en mouvement. Quelques personnes ont réussi à saisir cette masse qui cherchait à s'enfuir, l'ont projetée au sol. A cet instant précis, une lueur verte éclatante est apparue on ne sait d'où et a pulvérisé ces malheureux. Rien n'a pu être retrouvé.*

» *La police appelée d'urgence n'a pu encore déceler la cause de cette hécatombe. On se perd en conjectures dans les milieux les plus informés. D'après une déclaration du Pr. Delatre, chef des Recherches Scientifiques du Territoire, il apparaît dès maintenant que l'on peut se trouver en présence d'un phénomène extra-terrestre, mais que jusqu'à nouvel ordre rien n'est encore venu confirmer cette hypothèse.* « *Il se pourrait* », *a-t-il ajouté,* « *qu'il s'agisse d'êtres d'un autre monde venus nous rendre visite. Comme rien ne prouve qu'ils nous ressemblent, ils ne sont pas censés posséder les mêmes sens que nous. Par conséquent ils peuvent nous paraître invisibles et insonores, de même que nous, à leurs yeux, s'ils possèdent. Ce qui expliquerait cette hécatombe humaine sans cause apparente. Si mon hypothèse se révèle juste, nous devrons retrouver, dans un proche avenir, quelque chose que nos appareils décéleront soit par les infrarouges, soit par les ultraviolets* ».



La Boîte à voir Tout

(Anything box)

par ZENNA HENDERSON

Zenna Henderson, dont nos lecteurs connaissent bien la remarquable série d'histoires sur « le Peuple » (1), est institutrice de son métier. Il doit lui arriver de découvrir périodiquement des enfants étranges. Ce qui ne veut évidemment pas dire que la nouvelle fantastique qui suit soit basée sur un incident réel. Elle n'en symbolise pas moins fort bien tout ce que l'enfance a de singulier et parfois de totalement inexplicable. On y retrouve cette sensibilité et cette émotion qui sont la marque de l'auteur et dont vous pourrez de nouveau juger dans l'avenir, à l'occasion d'un quatrième récit consacré au « Peuple ».



Je crois bien que c'est au cours de la deuxième semaine d'école que Sue-Lynn attira plus spécialement mon attention. Naturellement, je connaissais déjà son nom et je m'étais formé une première opinion sur son développement intellectuel, ses capacités et la qualité probable de son travail ainsi que le font automatiquement la plupart de mes collègues avec leurs élèves au cours des premières semaines de classe. Elle m'avait paru douée d'un esprit réfléchi et capable et — négligeant pour le moment la petite voix intérieure qui me disait : « trop calme » — je l'avais rangée mentalement parmi les enfants qui ne semblaient pas devoir me causer de soucis du point de vue de l'application au travail, sous réserve de reviser mon jugement une fois passée l'agitation des premiers jours.

Je me rappelle le jour où je la remarquai. Je m'étais laissée tomber dans mon fauteuil pour me reposer un instant après avoir guidé de petites mains moites trop malhabiles pour maintenir un pastel dans les limites d'un dessin à colorier et la classe était pleine du murmure gai et insouciant de mes enfants qui continuaient de frotter avec entrain du rose sur leur papier sans se douter qu'ils imprégnaient en même temps mes pensées de la même couleur. Je me demandais comment allait commencer à se dégager chaque personnalité parmi ces quelque trente-cinq élèves de la classe enfantine si hétérogène qui m'était confiée et c'est alors que je remarquai Sue-Lynn — que je la remarquai vraiment — pour la première fois.

(1) Voir « *Fiction* » n° 13 : « *Les rescapés* » ; n° 25 : « *Les isolés* » ; n° 31 : « *Les égarés* ». Rappelons également (n° 37) : « *La promenade de tante Morte* ».

Elle avait fini son devoir — longtemps avant tous les autres comme d'habitude — et restait sagement assise à sa table en face de moi. Ses mains étaient posées devant elle, ses pouces joints et ses doigts s'incurvant comme s'ils enserraient quelque chose, un objet assez volumineux pour empêcher leurs extrémités de se toucher et assez anguleux pour qu'ils en dessinent la forme carrée. C'était une chose agréable qu'elle tenait, agréable et précieuse. On pouvait le voir à la douceur avec laquelle elle semblait la protéger. Elle était légèrement penchée en avant, la poitrine pressée contre la table, et elle regardait entre ses mains, profondément absorbée. Son visage était détendu et heureux. Sa bouche dessinait un petit sourire très doux et, tandis que je l'observais, ses cils se levèrent et elle me jeta un regard chaleureux comme pour m'inviter à partager son plaisir. Puis elle cligna des paupières et un voile descendit sur ses yeux. Elle introduisit sa main dans sa case et l'en ressortit aussitôt, puis pressa ses pouces sur ses index et les frotta lentement. Enfin, elle posa ses mains l'une sur l'autre devant elle et les regarda avec l'air de parfaite innocence que les enfants savent prendre avec tant d'efficacité.

L'incident avait frappé mon imagination et je commençai à m'intéresser à Sue-Lynn. M'appliquant à l'observer, je remarquai que lorsqu'elle était inoccupée, elle passait la majeure partie de son temps à regarder la table entre ses mains, bien trop furtivement pour que mon attention occupée ailleurs, se portât sur elle. Elle se hâtait d'achever même les plus amusants des devoirs, puis se perdait dans la contemplation de ses mains. Quand Davie la fit tomber d'une poussée à la récréation et que du sang lui coula le long de la jambe, elle revint avec ses pansements et son visage maculé de larmes goûter le réconfort qu'elle avait — c'est le cas de le dire — à portée de la main, et quelques minutes plus tard elle avait une expression sereine et les yeux secs. Je crois que Davie l'avait poussée justement parce qu'elle « regardait ». C'est la veille en effet qu'il était venu à moi agité et les joues enflammées.

— « Madame, » dit-il. « Elle *regarde !* »

— « Qui regarde? » demandai-je d'un ton distrait tout en pointant une liste de mots d'usage courant que les enfants n'allaient pourtant pas manquer de trouver rébarbatifs.

— « Sue-Lynn. Elle n'arrête pas de regarder ! »

— « Est-ce toi qu'elle regarde? » demandai-je.

— « Euh... » Il se passa l'index sous le nez laissant une marque sale sur sa lèvre supérieure, accepta le morceau de papier de soie que je lui tendais pour s'essuyer et le mit dans sa poche. « Elle regarde sa table et elle dit des mensonges. Elle dit qu'elle peut voir... »

— « Qu'elle peut voir quoi ? » Ma curiosité était piquée au vif.

— « Tout, » dit Davie. « C'est sa *Boîte à voir Tout*. Elle peut voir ce qu'elle veut, n'importe quoi. »

— « Est-ce que cela te gêne qu'elle regarde dans cette boîte? »

— « Euh... » fit-il en se tortillant. Puis il éclata : « Elle dit qu'elle m'a vu en train d'être mordu par un chien parce que j'ai pris son

crayon... qu'elle dit. » Il amorça une retraite verbale en désordre. « Elle *croit* que je lui ai pris son crayon. Je l'ai seulement trouvé... » Il baissa les yeux. « Je le rendrai. »

— « Je l'espère bien, » dis-je en souriant. « Si tu ne veux pas qu'elle te regarde, ne fais pas de choses comme ça. »

— « Sales filles, » murmura-t-il, et il regagna son banc en faisant du bruit avec ses pieds.

Je crois donc qu'il la fit tomber le lendemain pour se venger de cette histoire de morsure par un chien.

Plusieurs fois après cela, j'allai au fond de la classe, m'approchant de Sue-Lynn négligemment, mais toujours elle me voyait ou me sentait venir et d'un brusque mouvement de sa main se débarrassait de ce qui m'intriguait. Une fois seulement, je crus entrevoir un reflet de quelque chose, mais son pouce et son index avaient traversé un rayon de soleil et ce n'était peut-être que cela.

*
* *

Les enfants ne s'isolent pas sans raison et, bien que Sue-Lynn n'eût pas coutume de s'isoler ostensiblement, je commençai à m'interroger sur son cas. Je l'observai dans la cour de récréation pour voir comment elle se comportait et je n'en fus que plus perplexe.

Elle opérait toujours de la même façon. Quand les enfants sortaient en récréation avec l'impétuosité d'une avalanche, elle se laissait emporter avec eux et rien de ce qui pouvait lui arriver au sein de cette masse déchaînée, bruyante et intrépide ne l'incitait à aller se mettre à l'écart. Mais au bout d'une dizaine de minutes, elle émergeait de la mêlée les cheveux en broussaille, les joues rouges, barbouillée de poussière, un lacet défait et, par quelque pouvoir magique que j'eusse souhaité posséder, elle apparaissait soudain peignée, propre et nette. Et je la voyais là, calme et souriante, assise sur l'étroit rebord à côté des quelques marches partant de la base de la colonne pseudo-corinthienne dont notre porte est ornée, et ses mains incurvées recevaient cette chose indéterminée et elle s'absorbait si profondément dans ce qu'elle voyait que la cloche la faisait sursauter chaque fois.

Et chaque fois, avant de se joindre aux autres dans leur élan vers la porte, elle portait la main à sa poche si elle en avait une, ou bien elle étendait le bras jusqu'à la partie saillante du mur entre la haie et le bâtiment. Apparemment, elle était toujours obligée de se séparer de sa Boîte à voir Tout, mais elle n'avait jamais besoin de retourner la chercher.

J'étais si intriguée de la voir déposer là cette chose quelle qu'elle fût que j'allai voir de près et passai la main sur la pierre en saillie toute sale. L'air confus, essuyant mes doigts pleins de poussière je pénétrai dans la salle à la suite de mes enfants et Sue-Lynn me regarda avec des yeux pleins de gaieté sans que sa bouche esquissât le moindre sourire. Ses mains formèrent malicieusement le carré devant elle et ses

pouces caressèrent quelque chose de consistant tandis que les enfants gagnaient leurs places.

Je souris aussi de la voir si heureuse de m'avoir joué un tour. Cela me semblait une façon si gaie de se replier sur soi-même que j'en pris mon parti. Mieux valait cette petite humiliation que bien d'autres déconvenues.

Un jour, peut-être, j'apprendrai à tenir ma langue. J'aurais souhaité m'être tue avant ce long après-midi où nous nous réunîmes entre institutrices des classes élémentaires pour travailler dans la fumée des cigarettes et l'odeur âcre de l'encre de Chine et où je laissai Alpha m'entreprendre sur le problème de la discipline. Elle était exaspérée de la conduite bruyante et batailleuse habituelle de ses garçons et du caquetage incessant de ses filles, et (que ma stupidité me soit pardonnée !) je lui citai Sue-Lynn comme exemple de sujet d'inquiétude autrement plus grave que les explosions de vitalité de nos autres élèves.

— « Vous dites qu'elle reste assise ainsi à regarder quelque chose d'inexistant? » Alpha avait pris sa voix grinçante pour poser la question.

— « Ma foi, je ne vois rien, moi, » avouai-je. « Mais elle, apparemment, si. »

— « Mais ce sont tout bonnement des hallucinations ! » Sa voix se haussa d'un ton. « J'ai lu un livre... »

— « Oui. ». Marlene se pencha par-dessus le bureau pour secouer la cendre de sa cigarette dans le cendrier. « Nous savons, nous savons, nous en avons les oreilles rebattues. »

— « Eh bien ! » fit Alpha avec dédain. « Cela vaut mieux que de ne *jamais* lire de livres. »

— « Nous attendons le jour où vous en aurez lu un second, » riposta Marlene en exhalant un filet de fumée par le nez. « Celui-là a dû être d'une longueur inaccoutumée. »

— « Oh ! que sais-je ? » Alpha fronça le front, ce qui était signe chez elle d'une grande concentration. « Il parlait seulement de... » Elle rougit et, l'air furieux, cessa de regarder Marlene pour nous faire face.

— « A propos de *notre* discussion... » dit-elle d'un ton pointu. « Pour moi cette petite souffre d'un trouble profond de la personnalité. Peut-être même d'une psycho... » Une faible lueur passa dans ses yeux comme elle retournait la pensée dans son esprit.

— « Oh ! que sais-je? » fis-je, surprise de faire écho à son exclamation dans mon soudain besoin de prendre la défense de Sue-Lynn. « Elle a quelque chose de curieux. Elle n'a pas cet air craintif, ces épaules affaissées, cette expression de chien battu, communs à tant d'enfants renfermés. » Et je pensais avec amertume à l'un de mes garçons de l'année précédente qu'Alpha avait maintenant dans sa classe et après qui elle criait tant que le pauvre enfant était retombé dans un mutisme obstiné, si bien que tous mes efforts avaient été dépensés en pure perte. « Elle semble avoir un caractère heureux et souple, avec seulement cette petite... particularité. »

— « Eh bien, je me tracasserais si elle était chez moi, » dit Alpha.

« Je suis heureuse d'avoir des enfants si normaux. » Elle poussa un petit soupir satisfait. « Je crois que je n'ai pas à me plaindre tout compte fait. Je n'ai pas d'enfants qui me posent de problèmes particuliers, sauf quelques-uns qui ne tiennent pas en place ou qui dissipent les autres, et qu'une bonne réprimande et une taloche suffisent à faire filer droit. »

Marlene me glissa un coup d'œil moqueur, englobant la classe d'Alpha et la mienne dans un même dédain, et je me détournai avec un soupir. Pour être si heureuse, je suppose que l'ignorance est un gros atout.

— « Vous feriez bien de faire quelque chose pour cette fille, » dit Alpha de sa voix criarde en quittant la pièce. « Elle deviendra probablement pire avec le temps. Cela dégénèrera, dit le livre, si je me souviens bien. »

Je connaissais Alpha depuis longtemps et je croyais savoir ce qu'il était bon de laisser de côté dans ses paroles, mais je commençais à m'inquiéter au sujet de Sue-Lynn. Peut-être était-ce cette fois un trouble plus fondamental que les petites anomalies courantes que j'avais rencontrées jusqu'alors. Peut-être une fillette pouvait-elle avoir un petit sourire doux et satisfait et être néanmoins la proie d'un commencement de folie attaquant son cerveau comme un ver destructeur.

A moins que, sapristi ! me dis-je avec brusquerie, elle possède *réellement* une Boîte à voir Tout. Peut-être regarde-t-elle *réellement* quelque chose de précieux. De quel droit nierais-je qu'il puisse exister quelque chose de la sorte?

Une Boîte à voir Tout! Que peut-on contempler dans une Boîte à voir Tout? Les désirs enfouis au plus profond de l'âme? Je ressentis un petit choc lorsque les mains de Sue-Lynn s'incurvèrent de nouveau. Je pris une profonde inspiration et étreignis les bras de mon fauteuil. Si la Boîte à voir Tout était son bien *personnel,* je ne pourrais pas y voir mes propres désirs. Ou le pourrais-je malgré tout? J'appuyai ma joue dans ma main et me mis à crayonner machinalement sur ma feuille d'emploi du temps. Comment diable fais-je, me demandai-je, non pour la première fois, pour laisser mes pensées vagabonder ainsi?

A ce moment, je sentis une présence toute proche et tournai la tête pour rencontrer les yeux grands ouverts de Sue-Lynn.

— « Madame? » Le mot avait été prononcé dans un souffle.

— « Oui? » Je sentais que, pour une raison ou une autre, Sue-Lynn m'aimait tendrement à ce moment. Peut-être était-ce parce que son groupe avait commencé à travailler avec de nouveaux livres ce matin. Ou peut-être parce que j'avais remarqué sa nouvelle robe, dont les dentelles et les fronces lui donnaient l'impression d'être un petit bout de femme adorable, ou peut-être simplement parce que le soleil de cette fin d'automne dorait sa table de ses doux rayons. Quoi qu'il en soit, elle débordait de tendresse à mon égard, et puisque, contrairement à la plupart des enfants, elle ne venait pas me passer les bras autour du cou ou m'humecter la joue de ses baisers pour un oui, pour un non, elle m'apportait enserré dans ses mains le témoignage de son amour.

— « Vous voulez voir ma boîte, madame ? C'est ma Boîte à voir Tout. »

— « Oh ! est-ce possible? » dis-je. « Veux-tu me la donner à tenir? »

Après tout, j'ai tenu dans mes mains — avec tendresse, crainte ou témérité — des moustaches de tigre magiques, des serpents à sonnettes vivants, des dents de dragons, de pauvres petits papillons morts et deux oreilles et un nez que Sojie avait perdus par une froide matinée, sans pouvoir les distinguer plus que je ne distinguais la Boîte à voir Tout. Mais je pris délicatement l'invisible cube qu'elle m'offrait avec une tendre gratitude qui s'exprimait dans mes doigts comme dans mon visage.

Et je reçus à la fois substance, poids et réalité !

De surprise, je faillis la laisser échapper, mais le cri d'appréhension prêt à jaillir des lèvres de Sue-Lynn m'aida à la retenir et j'entourai de mes doigts la précieuse chaleur et abaissai mon regard, de plus en plus bas, par-delà une vague lueur, jusqu'au fond de la Boîte à voir Tout.

Je courais pieds nus dans l'herbe bruissante. Le remous de ma jupe fit se courber les pâquerettes quand je tournai autour du pommier noueux au coin du verger. Le vent tiède me caressait les joues et riait à mes oreilles. Distançant mes jambes agiles, mon cœur se gonfla dans une bouffée de délicieuse chaleur lorsqu'il ouvrit les bras...

Je fermai les paupières et avalai ma salive avec difficulté, mes paumes serrées contre la Boîte à voir Tout.

— « Comme c'est beau ! » murmurai-je. « C'est magnifique, Sue-Lynn. Où l'as-tu eue? » ,

Ses mains me la reprirent précipitamment.

— « Elle est à moi, » dit-elle d'un ton de défi. « Elle est à moi. »

— « Bien sûr, » dis-je. « Prends-en bien soin. Ne la laisse pas tomber. »

Elle esquissa un faible sourire en portant sa main à sa poche.

— « Non. » Elle tapota sa poche en retournant s'asseoir et sa poche était plate.

Le lendemain elle n'osa pas me regarder tout d'abord, de crainte que je ne dise quelque chose ou prenne un air qui lui rappelle d'une manière quelconque ce qui devait lui sembler maintenant comme une trahison, mais quand je me fus contentée de sourire comme à mon habitude, sans laisser voir que je connaissais son secret, elle reprit confiance.

Un ou deux soirs plus tard, alors que je me penchais à ma fenêtre au clair de lune, laissant mes cheveux tomber comme un écran entre mon visage et cette effervescente splendeur, je me mis à songer à la Boîte à voir Tout. Pourrais-je en faire une moi-même ? Pourrais-je modeler cette attente douloureuse, cet élan de mon cœur, ce cri silencieux en moi, pour en faire une Boîte à voir Tout? Je réunis mes mains, pouce contre pouce, et formai avec mes autres doigts tendus un cadre où j'emprisonnai une partie de l'horizon obscur. Je regardai dans le carré vide jusqu'à ce que des larmes me piquent les yeux. Je soupirai, laissai fuser un léger rire et posai mon visage dans mes mains en me penchant

dans la nuit. Avoir à ma portée un pouvoir enchanté, le sentir me brûler presque le bout des doigts et être cependant si liée au sol que je ne pouvais pas le recevoir ! Je me retournai vers la pénombre de ma chambre, le dos à la magnificence du clair de lune.

Ce fut peu de temps après cela qu'Alpha réussit à réintroduire dans les pensées que je nourrissais à l'endroit de Sue-Lynn une inquiétude harcelante comme des piqûres d'aiguille. Nos classes avaient éducation physique ensemble et un matin, alors que nous frissonnions dans l'air frais en surveillant les enfants qui couraient jusqu'à en avoir les joues rouges, elle me susurra à l'oreille :

— « Laquelle est-ce? Celle qui est anormale. »

— « Je n'ai pas d'enfants anormaux, » dis-je, haussant la voix avant la fin de la phrase, car j'avais compris soudain à qui elle faisait allusion.

— « Moi, je prétends qu'il est anormal de regarder ce qui n'existe pas. » Son ton était corrosif. « Qui est-ce? »

— « Sue-Lynn, » dis-je à regret. « Elle est aux barres parallèles en ce moment. »

Alpha jeta un coup d'œil à Sue-Lynn qui se tenait renversée la tête en bas à l'une des barres, sa courte jupe découvrant ses jambes roses et lui retombant, bouffante comme une cloche, jusque sur les yeux. Alpha joignit ses mains ridées bleuies par le froid et souffla dessus.

— « Elle a l'air assez normale, » dit-elle.

— « Mais elle *est* normale ! » répliquai-je d'un ton cassant.

— « Ça que le diable m'emporte ! » s'écria Alpha. « C'est vous qui avez dit qu'elle ne l'était pas, pas moi. »

La cloche épargna à Alpha une défaite peu glorieuse. Je n'ai jamais connu personne d'aussi calmement imperméable aux choses essentielles et aussi sensible aux futilités.

Mais elle avait réussi à raviver mon inquiétude au sujet de Sue-Lynn et cette inquiétude se mua en détresse quelques jours plus tard.

Sue-Lynn arriva à l'école l'air abattu et les yeux encore pleins de sommeil. Elle ne finit aucun de ses devoirs et s'endormit pendant la pause. Je maudis la télévision et les cinémas en plein air tout en espérant qu'une nuit de sommeil la remettrait d'aplomb. Mais le lendemain Sue-Lynn fondit en larmes et donna à Davie une claque qui le fit tomber de sa chaise.

— « Eh bien, Sue-Lynn ! » Je relevai Davie qui n'en était pas encore revenu et pris la main de Sue-Lynn. Elle se dégagea d'une secousse et se jeta de nouveau sur Davie. Elle lui prit les cheveux à poignée et me l'arracha des bras avant que j'aie pu réagir. Elle projeta ses mains en avant et le poussa brutalement contre le mur, puis elle ferma les doigts et porta ses poings à ses yeux ruisselants de larmes. Enfin, dans le silence de la classe stupéfaite, elle alla toute seule se mettre au piquet et, s'asseyant sur la petite chaise, le dos tourné vers les autres, elle appuya sa tête dans l'encoignure et se mit à pleurer à gros sanglots.

— « Qu'est-ce qui se passe? » demandai-je à Davie qui s'était laissé

tomber à terre et tournait dans ses doigts, l'air abasourdi, une touffe de ses cheveux arrachée. « Que lui as-tu fait? »

— « J'ai simplement dit « fille de voleur », dit Davie. « C'était dans le journal. Maman m'a dit que son père était un voleur. On l'a mis en prison parce qu'il avait volé de l'argent dans un poste d'essence. » A son visage ahuri, on pouvait se demander s'il allait se décider ou non à fondre en larmes. Tout s'était déroulé si vite qu'il ne savait pas encore si elle lui avait fait mal.

— « Ce n'est pas gentil d'insulter ses camarades, dis-je doucement. « Rassieds-toi. Je m'occuperai de Sue-Lynn plus tard. »

Il se releva et reprit timidement place sur sa chaise, frottant ses cheveux ébouriffés et se demandant comment il pourrait bien faire pour exploiter davantage la situation. Il se contorsionna les traits pour voir s'il ne pourrait pas se tirer quelques larmes, mais il n'en avait pas.

— « Sales filles, » marmonna-t-il en essayant de dégager ses doigts d'une masse de cheveux emmêlés.

Pendant la demi-heure suivante, je ne quittai pas Sue-Lynn des yeux tout en faisant ma classe. Ses sanglots cessèrent bientôt et elle se tint avec moins de raideur. Elle avait mis ses mains sur ses genoux et je savais qu'elle trouvait un réconfort dans la contemplation de sa Boîte à voir Tout. Je la pris à part plus tard pour lui faire des recommandations, mais elle s'était si bien retranchée derrière sa détresse qu'il ne s'établit pas de communication entre nous. Elle restait assise et me regardait tandis que je parlais, ses mains tremblant sur ses genoux. Cela vous serre le cœur de voir les mains d'une fillette trembler à ce point.

Ce même après-midi, alors que je faisais lire quelques élèves, je levai brusquement la tête, surprise comme si j'avais entendu un cri, et rencontrai les yeux apeurés de Sue-Lynn. Elle regarda autour d'elle avec ahurissement, puis baissa de nouveau les yeux sur ses mains — sur ses mains qui étaient vides. Puis elle courut à la chaise du piquet, se baissa et étendit le bras en-dessous. Elle regagna alors sa place lentement, ses mains tenant un objet carré et pesant, mais invisible. Pour la première fois, de toute évidence, il lui avait fallu chercher sa Boîte à voir Tout. J'en éprouvai un vague sentiment de malaise pendant tout le reste de l'après-midi.

*
* *

Pendant les jours qui suivirent, alors que se déroulait le procès je m'aperçus que Sue-Lynn était présente physiquement mais non autrement. Elle s'absorbait à tout moment dans sa Boîte à voir Tout. Et toujours, si elle l'avait mise quelque part, elle était obligée de retourner la chercher. Elle sortait de plus en plus à regret de ces rêveries et le jour vint finalement où je dus la secouer pour la réveiller.

J'allai trouver sa mère, mais celle-ci ne put ou ne voulut me comprendre et elle me fit éprouver la sensation d'être une commère écervelée l'empêchant de fixer ses pensés sur son mari, bien que je n'aie même pas fait mention de celui-ci, ou peut-être justement à cause de cela.

— « Si elle est méchante, vous n'avez qu'à la fesser, » dit-elle enfin, faisant passer d'un air las le poids d'un bébé pleurnicheur d'une hanche sur l'autre en repoussant d'un revers de main une mèche de cheveux qui lui tombait sur le front. « Vous pouvez faire ce que vous voulez, ce n'est pas moi qui vous trouverai à redire. Je me suis fait trop de bile, il ne m'en reste plus pour les gosses maintenant. »

Quoi qu'il en soit, le père de Sue-Lynn fut reconnu coupable et incarcéré au pénitencier de l'Etat, et le lendemain, moins d'une heure après le début de la classe, Davie vint à moi marchant gauchement sur la pointe des pieds, bravant la colère que je manifestais quand on interrompait un groupe en train de lire, et me murmura d'une voix enrouée :

— « Sue-Lynn dort encore les yeux ouverts, madame. »

Nous allâmes à sa table et Davie se glissa sur sa chaise à côté d'une Sue-Lynn parfaitement inconsciente. Il lui pressa les côtes de son index tendu. « Je t'avais prévenue que je le dirais à la maîtresse. »

Et devant nos yeux horrifiés, elle dégringola de sa chaise, de biais, aussi rigide qu'une poupée. Le coup sourd de sa chute la fit se détendre et elle resta mollement allongée sur les carreaux verts, petite poupée de papier toute fluette dont la main étreignait encore quelque chose. Je lui fis ouvrir les doigts de force et faillis pleurer en sentant l'enchantement se dissoudre au contact brutal de ma main. Je la portai à l'infirmerie et nous lui appliquâmes des coups de serviette humide en faisant des vœux pour la voir revenir à elle et finalement elle ouvrit les yeux.

— « Madame, » murmura-t-elle faiblement.

— « Oui, Sue-Lynn ». Je pris ses petites mains froides dans les miennes.

— « Madame, j'étais presque entrée dans ma Boîte à voir Tout. »

— « Non, » répondis-je. « Ça ne se peut pas. Tu es trop grosse. »

— « Papa y est, » dit-elle. « Et la maison où nous habitions avant. »

Je regardai un long moment sa figure pâlotte. J'espère que c'est une sollicitude authentique qui me dicta les paroles que je prononçai alors. J'espère que ce ne fut pas la jalousie ni le souvenir de la voix acide d'Alpha qui me fit lui dire d'un ton ferme : « C'est un jouet. C'est pour rire, tout simplement. »

Ses mains se crispèrent dans les miennes en signe de protestation.

— « Ta Boîte à voir Tout est un jouet, pas autre chose. C'est comme le poney de Davie qu'il garde dans sa case, ou comme l'avion à réaction de Sojie, ou comme quand le gros ours vous court après à la récréation. C'est bon pour s'amuser, mais ce n'est pas réel. Il ne faut pas y penser comme à quelque chose qui existe réellement. C'est de la fantaisie. »

— « *Non! Non!* » s'écria-t-elle tout agitée et, se soulevant sur un coude dans le lit, les yeux gonflés par les larmes, elle fourragea sous l'oreiller et sous la couverture grossière.

— « Où est-elle? » cria-t-elle. « Où est-elle? Madame, redonnez-la moi! »

Elle se jeta contre moi et ouvrit de force les doigts serrés de mes deux mains.

— « Où l'avez-vous mise? Dites-moi où ! »

— « Il n'y a pas de Boîte à voir Tout, » dis-je tout net, essayant de la tenir contre moi et sentant mon cœur se briser avec le sien.

— « Vous l'avez prise ! » fit-elle en sanglotant. « Vous me l'avez volée ! » Et elle s'arracha à mes bras.

— « Est-ce que vous ne pourriez pas la lui rendre? » murmura l'infirmière. « Si ça lui fait tant de peine? Quoi que ce soit... »

— « Ce n'est que de l'imagination, » dis-je, d'un ton presque bourru. « Je ne peux pas lui rendre quelque chose qui n'existe pas. »

Trop jeune ! pensai-je amèrement. Trop jeune pour savoir que les désirs enfouis au fond du cœur ont la fragilité des jeux.

*
* *

Bien entendu, le médecin ne trouva rien. Sa mère ne se tourmenta pas pour si peu et parla d'étourdissement et Sue-Lynn reprit la classe le lendemain, pâle et distraite, regardant par la fenêtre d'un œil vide, ses mains posées à plat sur la table. En voyant la pâleur de ses joues creusées, je jurai de ne jamais, jamais plus enlever les illusions d'un enfant sans les remplacer par quelque chose de meilleur. Qu'avais-je donné à Sue-Lynn? Que possédait-elle de meilleur que ce que je lui avais pris? Que savais-je de sa Boîte à voir Tout, sinon que celle-ci se trouvait là, sous sa main, à point nommé pour lui permettre de supporter les ennuis de la vie? Et que faire maintenant, maintenant que je la lui avais enlevée?

Enfin, après un certain temps, elle se remit à travailler et, plus tard, à jouer. Le sourire revint sur ses lèvres, mais sans plus jamais se transformer en rire. Elle suivait tranquillement son petit bonhomme de chemin, donnant satisfaction dans son travail, mais elle n'était plus qu'une chandelle soufflée. La flamme était partie où s'en va se perdre la splendeur des illusions. Et elle n'avait plus de sourires à me faire partager, plus de tendresse débordante à me communiquer. Et d'un petit mouvement de l'épaule elle se dégageait doucement lorsque je la touchais.

Un jour, pourtant, je m'aperçus que Sue-Lynn fouillait notre salle de classe. Furtivement, tranquillement, elle fouillait jour après jour, passant au crible chaque centimètre de la pièce. Elle examinait chaque boîte à puzzles, chaque morceau d'argile, chaque étagère et chaque armoire, chaque sac d'écolier. Elle regardait avec méthode derrière toutes les rangées de livres et dans les cases de ses camarades, jusqu'à ce que, finalement, au bout d'une semaine environ, elle eût fait l'inventaire de tout sauf de mon bureau. Alors elle commença à se trouver soudain à côté de moi chaque fois que j'ouvrais un tiroir. Et son regard plongeait dedans avec rapidité et efficacité avant que je l'aie refermé. Mais si j'essayais de l'intercepter, ses yeux se dérobaient et, comme par hasard,

elle avait quelque prétexte légitime pour être venue près de mon bureau.

Elle y croit encore, pensai-je avec espoir. Elle ne veut pas accepter le fait que sa Boîte à voir Tout est partie. Elle veut la retrouver.

Mais elle est partie, pensai-je avec tristesse. Elle est partie pour de bon.

Ma tête était lourde de manque de sommeil et le chagrin versait du plomb dans mes membres. L'attente est parfois un fardeau trop pesant à supporter. Je regardais pensivement par la fenêtre tandis que mes enfants chantonnaient joyeusement en déchiffrant leurs lectures amusantes et soudain je me mis à rire de moi-même. C'était un rire mal assuré qui menaçait de se transformer en autre chose, aussi retournai-je en hâte à mon bureau.

Le moment en vaut un autre pour faire du rangement, pensai-je, et pour voir si je peux retrouver ces craies de couleur que j'ai mises de côté si soigneusement. Je plongeai la main dans le fouillis du tiroir inférieur de droite de mon bureau. Il était bourré d'une accumulation de tout ce qu'il était bon de cacher temporairement. Je m'agenouillai pour en tirer une série de photos de paysages d'hiver, une sarbacane cassée, un ruban rouge mâchonné, un rouleau de pistolet à amorces, une chaussette à rayures, six journaux illustrés, un poignard en caoutchouc, un exemplaire de l'Evangile selon Saint-Luc, une pelle à charbon miniature, des guirlandes multicolores et un pélican rose en matière plastique. Je retrouvai mon mouchoir en fil que je croyais perdu définitivement et le carnet de notes de Sojie qui, m'avait-il affirmé solennellement, s'était échappé de sa main pour se poser sur un avion à réaction et avait passé le mur du son avec un bang si fort qu'il s'était volatilisé. Sous cette accumulation d'objets hétéroclites, je sentis quelque chose de carré. « Oh ! chance, » pensais-je, « c'est là que j'avais mis la craie de couleur. » Je sortis mes mains du tiroir en provoquant une cascade de papiers des deux côtés et secouai la boîte.

Nous étions de nouveau réunis, lui et moi. Au dehors, le monde était une merveilleuse solitude blanche ; le vent gémissait doucement par les fenêtres, cognant des doigts blancs et humides contre la chaude clarté de la chambre. A l'intérieur, le souci et l'attente, l'éloignement et la solitude étaient oubliés, leur empreinte effacée par le réconfort d'une épaule et la chaleur de mains enlacées... et nulle part, nulle part n'existait plus la peur de la séparation, nulle part la nécessité de vivre seule. C'était l'heureux épilogue. C'était...

C'était la Boîte à voir Tout de Sue-Lynn !

Mon cœur reprit son rythme normal tandis que le rêve s'estompait, mais il se remit à battre follement lorsque j'eus compris. Je l'avais là ! Dans mon tiroir à rebuts ! Elle n'était pas sortie de là !

Je me levai, les jambes flageolantes, dissimulant l'invisible boîte dans les plis de mon ample jupe. Je m'assis et posai la boîte avec soin au milieu de mon bureau, en la recouvrant de mes paumes, de peur de tomber de nouveau en extase. Je regardai Sue-Lynn. Elle finissait son dessin amusant avec application, mais sans joie. Maintenant elle allait

rester patiemment assise, les mains immobiles, à attendre que je lui dise de faire autre chose.

Alpha approuverait. Et il se pourrait fort bien, pensai-je, que pour une fois dans sa vie sans expérience Alpha ait raison. Nous avons peut-être besoin d' « hallucinations » pour nous soutenir — nous tous sauf les Alpha — mais quand nous allons jusqu'à essayer de nous introduire matériellement de force dans le Pays inaccessible des désirs les plus secrets...

Je revis le corps mince et rigide de Sue-Lynn tombant de sa chaise comme une poupée. Un profond besoin lui avait fait trouver (ou créer ? Qui pourrait le dire?) quelque chose de trop dangereux pour un enfant. Il m'était si facile de faire renaître dans ses yeux ce bonheur débordant, mais à quel prix !

Non, j'avais le devoir de protéger Sue-Lynn. Seul un esprit mûr — un esprit façonné par le chagrin et la solitude que Sue-Lynn ne faisait que commencer à connaître — pouvait être admis à détenir une Boîte à voir Tout dont il saurait user avec prudence et sagesse.

Mon cœur se mit à battre plus fort comme je déplaçai mes mains, laissant glisser mes paumes pour former les côtés de la...

Je les avais replacées sur le dessus avant d'avoir vu vraiment, et j'ai presque appris à oublier maintenant cette vision de ce qu'est le désir caché au fond du cœur quand il est obtenu au prix du cœur de quelqu'un d'autre.

Je restai assise à mon bureau, tremblante et haletante, mes paumes humides, avec l'impression d'avoir fait un voyage qui m'eût emmenée loin de ma petite école. Peut-être en avais-je fait un. Peut-être avais-je eu une vision de tous les royaumes du monde en un instant.

— « Sue-Lynn, » appelai-je. « Veux-tu venir ici quand tu auras fini? »

Elle fit oui de la tête sans sourire et donna un dernier coup de ciseaux à la bordure de la robe en papier de Mrs Mary. Sans attarder son regard plus longtemps sur son travail, elle alla remettre les ciseaux dans la boîte, chiffonna les chutes de papier dans sa main et vint les porter dans la corbeille près de mon bureau.

— « J'ai quelque chose pour toi, Sue-Lynn, » dis-je, découvrant la boîte.

Ses yeux s'abaissèrent sur le dessus du bureau. Elle me regarda avec indifférence. « J'ai déjà fini mon dessin. »

— « Est-ce que cela t'a amusée? »

— « Oui. » C'était un mensonge évident.

— « C'est bon, » mentis-je à mon tour. « Mais regarde ici. » J'entourai des mes mains la Boîte à voir Tout.

Elle respira profondément et tout son petit corps se raidit.

— « Je l'ai trouvée, » dis-je rapidement, craignant sa colère, « dans le tiroir du bas. »

Elle mit ses mains contre mon bureau et y appuya fermement sa poitrine, ses yeux ne quittant pas la boîte, son visage pâle réflétant le

désir douloureux qu'on voit aux enfants pauvres pressant le leur contre les vitrines de Noël.

— « Puis-je l'avoir? » murmura-t-elle.

— « Elle t'appartient, » dis-je, la lui tendant.

Elle restait appuyée sur ses mains, ses yeux scrutant mon visage.

— « Puis-je l'avoir? » demanda-t-elle de nouveau.

— « Oui ! » Une telle passivité me décevait. « Mais... »

Elle cligna des yeux. Elle avait pressenti ma réserve avant moi. « Mais il ne faut plus jamais essayer d'y entrer. »

— « Oui, » dit-elle, le mot venant à la suite d'un long soupir. « Oui, madame. »

Elle prit la boîte et l'enfouit avec amour dans sa petite poche. Puis elle fit demi-tour et repartit vers sa table. Mes lèvres s'étirèrent en un léger sourire. Il me semblait que, en elle, tout, jusqu'à l'extrémité de ses cheveux raides châtain clair, venait de se tourner vers la lumière. La flamme subtile qui faisait qu'elle était Sue-Lynn rayonnait de nouveau. C'était à peine si elle touchait le sol en marchant.

Je poussai un profond soupir et, du bout de mon doigt, je traçai sur le dessus de mon bureau un carré de dimensions à peu près égales à la Boîte à voir Tout. Qu'est-ce que Sue-Lynn choisirait de voir en premier? Pour elle ce serait comme un verre d'eau après un long voyage dans le désert.

Je sursautai quand un petit corps se matérialisa à mes côtés. C'était Sue-Lynn, ses doigts formant soigneusement un carré devant elle.

— « Madame, » dit-elle doucement, d'une voix qui avait perdu sa monotonie et sa tristesse. « Quand vous voudrez ma Boîte à voir Tout, vous n'aurez qu'à me le dire. »

Je cherchai mes mots à travers mon étonnement et mon incrédulité. Il n'était pas possible qu'elle ait eu le temps de regarder déjà dans la Boîte.

— « Je te remercie, Sue-Lynn, » parvins-je à dire. « Merci beaucoup. Je serai certainement heureuse de te l'emprunter un de ces jours. »

— « La voudriez-vous maintenant? » me demanda-t-elle, me la tendant.

— « Non, merci, » dis-je, ravalant la boule qui m'obstruait la gorge. « J'ai déjà eu mon tour. A toi maintenant. »

— « Bien, » murmura-t-elle. Puis : « Madame? »

— « Oui? »

Timidement, elle se pencha contre moi, sa joue sur mon épaule. Elle leva sur moi ses yeux flamboyants, et soudain ses deux bras m'entourèrent le cou et me serrèrent dans une brève et maladroite étreinte.

— « Attention ! » murmurai-je, cachant mon rire dans le col de sa robe bleue. « Tu vas la perdre de nouveau ! »

— « Non, » répondit-elle en riant aussi et en tapotant la poche plate de sa robe. « Jamais, jamais plus ! »

(Traduit par Roger Durand.)

Ce que femme veut...

(*Bottle babe*)

par STUART PALMER

Les lecteurs de « Mystère-Magazine », *les amateurs de roman policier, connaissent bien Stuart Palmer, le père de l'ineffable Hildegarde Withers, héroïne également de plusieurs romans traduits en français.*

Miss Withers et l'inspecteur Piper ne rencontrent pas le surnaturel, mais leur créateur n'en est pas ennemi, comme ce charmant conte moderne des « Mille et une nuits » le prouve bien.



JUSQU'A cette belle journée de fin février, douce et printanière, la bouteille n'avait jamais joué un grand rôle dans la vie ordonnée d'Hubert Poole — du moins pas depuis qu'il n'était plus au biberon. Il n'avait jamais été ce qu'on peut honnêtement appeler un buveur, bien qu'il ne dédaignât pas un verre de xérès aux réunions entre collègues et qu'il prît plaisir maintenant à boire un whisky coupé de beaucoup d'eau après le dîner. Il menait, solitaire, une vie agréable quoique monotone, dans une petite maison rose qu'il avait achetée à La Jolla, cette banlieue roussie par le soleil qui s'étend au nord de San Diego, au bord même des eaux bleues du Pacifique. Il lisait beaucoup, ainsi qu'il était normal pour un professeur d'histoire retraité ; il pêchait à proximité de la côte ou du haut des rochers avec plus ou moins de succès et il s'efforçait de faire pousser des azalées et des camélias dans le maigre sol sablonneux de son jardinet.

Comme il convenait à un veuf approchant de la soixantaine, Hubert Poole avait loué les services d'une certaine Mrs. Lumpstrom qui venait chaque après-midi lui faire « des heures ». C'était une forte femme d'une respectabilité inattaquable et qui parlait beaucoup, principalement de sa sciatique. Hubert faisait de longues promenades sur le rivage, collectionnait les coquillages et les timbres-poste et faisait parfois une petite partie d'échecs avec des amis. Il n'était pas malheureux, mais on n'aurait pu le qualifier d'heureux non plus ; il souffrait vaguement de l'absence d'Emma, son épouse défunte, auprès de qui il avait vécu dix-huit années d'un bonheur simple et sans nuages ; il regrettait ses classes et ses élèves ; il n'était pas enchanté d'être mis prématurément au rancart, mais une coronarite légère lui avait donné un avertissement qu'il eût été imprudent de négliger. Quoiqu'il en soit, il avait parfois l'impression que la vie était passée à côté de lui.

Cela n'empêchait pas Hubert Poole de concevoir quelques espérances raisonnables. Son oncle George, la brebis galeuse de la famille du côté de sa mère, n'avait pas d'autres héritiers. L'oncle George avait passé à Paris la majeure partie de sa vie mouvementée. Il avait également roulé sa bosse dans les coins les plus pittoresques de l'ancien monde, collectionnant les peintures, les objets d'art et les curiosités, et sa moralité n'était probablement pas meilleure qu'on le soupçonnait. Finalement, le vieux débauché avait, comme on dit vulgairement, passé l'arme à gauche, ce dont Hubert avait été avisé par télégramme, encore que trop tard pour pouvoir l'accompagner à sa dernière demeure. Le règlement de la succession, en France, avait demandé un temps considérable. Mais le jour avait fini par arriver. Il y avait eu un chèque d'une somme agréablement rondelette en francs et il y avait eu aussi un colis d'affaires dépareillées laissées pour compte après la dispersion aux enchères des biens personnels de l'oncle George.

Hubert Poole ouvrit le colis quelques minutes après l'arrivée du facteur, mettant naturellement de côté les timbres français pour sa collection. Le contenu enveloppé avec soin était, dans l'ensemble, plutôt décevant. Il y avait une tablette d'argile, présumée datant de la première Babylone et couverte de traces en pattes de poule. Il y avait un scarabée égyptien, superbement et finement ciselé dans ce qui était de toute évidence un bloc d'or massif. Il y avait un vilain petit dieu africain grimaçant, en ébène ou en quelque autre bois noir dur comme le fer. Et il y avait aussi des estampes japonaises, très artistiques en vérité, mais décrivant de façon si vivante certains passe-temps d'alcôve qu'Hubert, le rouge au visage, se hâta de les serrer en lieu sûr. Mieux valait qu'elles ne tombent pas sous les yeux de Mrs. Lumpstrom.

Et finalement, il y avait la bouteille — si tant est qu'il s'agit vraiment d'une bouteille. Elle avait plutôt l'apparence d'une petite cruche en verre. Non, à y regarder de plus près, ce n'était pas vraiment du verre. Elle était faite de quelque pierre semi-précieuse, d'un gris verdâtre avec des reflets pourpres, et elle était fraîche au toucher, comme du jade. Sa surface était étrangement patinée, ainsi qu'Hubert le découvrit en se risquant à la frotter énergiquement avec son mouchoir. Elle avait une sorte d'éclat lumineux et insolite...

De plus, son orifice était obturé avec une espèce de cire que les siècles avaient transformée en obsidienne. Il y avait aussi un sceau, recouvert d'inscriptions en caractères secrets. Pouvait-il s'agir du légendaire Sceau de Salomon? Hubert se sourit à lui-même en se posant la question, mais on doit reconnaître qu'il était d'un naturel nettement romanesque. Il ne pouvait évidemment pas plus s'abstenir d'ouvrir cette bouteille qu'il n'aurait pu cesser de respirer. Aussi prit-il calmement son canif et se mit-il à attaquer le sceau et l'antique cire noire. Après avoir résisté, celle-ci s'écailla et finit par céder. Une volute de fumée bleuâtre s'échappa de la bouteille et la pièce fut aussitôt envahie par un parfum fort, presque écœurant.

— « Ça devait arriver, » se dit Hubert Poole. « J'ai perdu les

pédales ; je suis complètement cinglé. S'il faut en croire les livres, la fumée va remplir la chambre, puis se combiner en un horrible démon de quatre mètres de haut, noir et terrible. Je me demande si je ne devrais pas aller prendre un cachet d'aspirine. »

Mais il n'eut pas le temps de prendre d'aspirine et la chose ne semblait pas se comporter comme il était dit dans les livres. Il n'y eut pas de mauvais génie noir comme la nuit. La fumée bleue tournoya, s'enroula et se tordit pour se solidifier soudain en une très remarquable et très surprenante jeune femme. L'apparition était plus belle que tout ce que peut concevoir en rêve un collégien ou un poète. Et, au mépris de toutes conventions, elle ne portait strictement rien comme vêtement ; elle était nue, nue comme la Vérité sortant du puits. Hubert Poole se trouva incapable de prononcer une parole, même pas de placer une citation d'un de ses classiques qu'il connaissait si bien. Pour le moment, il éprouvait quelque peine à respirer. Elle ne pouvait pas être là, et pourtant elle y était ! Ses cheveux étaient longs et d'un noir bleuté comme une aile de corbeau ; son visage avait la forme d'un cœur et ses seins étaient ceux d'une fille nubile. C'était certes un beau brin de femme à avoir près de soi, et qui exhalait un bien doux parfum. Sa vue seule vous faisait l'effet d'une commotion électrique. Et elle souriait.

— « *N'go al waz aba kryt ?* » dit-elle doucement, d'une voix pareille à une musique.

Hubert Poole écarquilla les yeux et secoua la tête, mais quand il regarda de nouveau, elle était toujours là, vraiment bien là. Il est écrit quelque part qu'aucun homme ne peut rester longtemps stupéfait et que, en l'espace de quelques minutes, on doit, d'une façon ou d'une autre, s'accoutumer à quoi que ce soit, même à un fantôme. Or ceci n'était pas un fantôme. Cette apparition vivait et respirait manifestement, même si en surgissant soudain ici hors de la bouteille et de la fumée bleue elle violait toutes les règles, toutes les lois de la nature. Et il faut dire qu'Hubert Poole était un homme, et qui plus est un homme fort poli.

— « Je regrette, mais je ne parle pas l'arabe, » dit-il d'un ton d'excuse.

— « Vous me la baillez belle avec votre arabe ! La langue que je parlais était déjà oubliée quand l'arabe a été inventé. »

Hubert Poole se renversa dans son fauteuil. Il désirait de plus en plus ardemment ce cachet d'aspirine.

— « Vous... vous parlez anglais ? » dit-il avec effort, s'attendant à voir paraître d'un instant à l'autre les hommes en blouse blanche qui l'emmèneraient.

— « Bien sûr ! » dit la ravissante houri avec indignation. « Sachez que je fais partie des Djinns et que nous avons des pouvoirs spéciaux pour ce qui est des langues et d'autres choses. Mais si vous voulez bien me pardonner maintenant, il y a certaines formalités à accomplir. Le moment est venu de m'acquitter de ma mission. » Elle fit certains gestes rituels qu'il est inutile de décrire. « Je suis votre esclave, maître. A

partir de maintenant et pour toujours, vous pouvez me commander, me faire faire ce que vous voudrez ; je vous appartiens, je vous obéirai. Je baise vos pieds. »

Hubert se leva, ou plutôt se dressa à demi.

— « Lincoln a libéré les esclaves » dit-il fermement, « et je refuse catégoriquement qu'on me baise les pieds ! »

— « Aucune importance, » dit d'un ton raisonnable la ravissante houri. « Ce n'était qu'une façon de parler. Considérez qu'un baiser a été déposé sur vos pieds. Je préfèrerais d'ailleurs vous donner un tout autre baiser, car je suis d'un caractère affectueux. Mais le fait demeure que vous m'avez délivrée de la bouteille et que, par une contrainte qui m'a été imposée voilà bien longtemps, je suis véritablement et sincèrement votre esclave, à tout jamais. Et maintenant, pour votre premier ordre, je suggère que... »

— « Je suggère que vous mettiez quelque chose sur vous, jeune femme. Vous me troublez ! »

En moins d'un clin d'œil, elle apparut vêtue d'un volumineux pantalon rouge, d'une espèce de soutien-gorge et d'une paire de pantoufles d'or du plus curieux effet. En outre, elle exhiba simultanément un nombre considérable de bracelets et de bagues. Les vêtements étaient nettement du genre transparent et bien peu calculés pour dissiper le trouble d'Hubert Poole. A vrai dire, il constatait que les conjectures qu'il pouvait faire sur les parties de son corps prétendument dissimulées étaient plutôt plus troublantes que la contemplation platonique de la beauté dépouillée. Mais le geste symbolique d'obéissance avait eu pour effet de le mettre un peu plus à l'aise.

— « Maintenant, le palais, » dit-elle vivement. « Du marbre de Paros, avec quatre-vingts chambres et des salles de merveilles et de délices? Quelque chose dans la ligne générale du Taj Mahal, peut-être, avec un bassin et une douzaine de fontaines? »

C'était une agréable proposition, mais Hubert y réfléchit à deux fois.

— « Pas sur ce terrain de vingt mètres sur vingt, » répliqua-t-il vivement. « Les voisins se mettraient certainement à poser toutes sortes de questions et les inspecteurs de l'urbanisme viendraient examiner les installations sanitaires et électriques et les fondations. Et puis vous n'y pensez pas ! Une construction de dimensions pareilles... le problème des domestiques seul fait que c'est impossible. Mrs. Lumpstrom ne pourrait jamais s'en tirer ; elle a déjà assez de mal avec cette bicoque de quatre pièces. »

Elle haussa ses ravissantes épaules.

— « C'est bon, plus question de palais. Moi qui aurais tant voulu tâter de l'architecture pour me faire la main ! Eh bien alors, je vais vous apporter de l'or en abondance, de l'or rouge d'Ophir, doux et pur. Je vous apporterai des diamants, des rubis et des émeraudes aussi gros que des œufs de vanneau, à pleins paniers. D'accord, maître? »

—« Attendez, » ordonna Hubert Poole. « Vous n'avez pas une notion bien nette de la situation, ma petite. »

— « Appelez-moi, Lili. C'est le diminutif de Lilith. J'ai eu d'autres noms, mais c'est celui-là que je préfère. »

— « C'est entendu, Lili. On voit bien que vous avez perdu depuis des éternités le contact avec les choses. De nos jours, personne n'a le droit de posséder de l'or, hormis les dentistes. L'or, on l'extrait du sol et on l'emporte à Fort Knox pour l'y enterrer, ne me demandez pas pourquoi. Et quant aux fabuleux joyaux, il y aurait des droits de douane et des droits d'importation et toutes sortes de taxes et des explications à fournir, et que diable pourrais-je bien faire de ces paniers de diamants, d'émeraudes et de rubis? »

— « Je vois que vous allez être un Maître bien difficile. » dit lentement Lili. Son visage s'éclaira. « Mais considérez autre chose. Vous êtes encore dans la fleur de l'âge, je vous assure... et très bel homme aussi, avec ces cheveux gris bouclés pleins de distinction au-dessus de ce front basané. Je pourrais vous aimer, et si par hasard vous finissez par vous fatiguer de moi... »

— « Bonté divine ! » s'écria Hubert Poole.

— « Comme je le disais, si vous vous fatiguez de moi — le cas peut se présenter, bien que je ne parle pas par expérience personnelle puisque c'est ma toute première mission — je ferai se matérialiser pour votre enchantement toutes les beautés fabuleuses de l'histoire. Cléopâtre, Deirdre, Hélène de Troie. Sémiramis et Thaïs. En chair et en os, ou du moins en fac-similés d'une fidélité raisonnable. »

Il faut reconnaître que, à ce point de cette incroyable conversation, Hubert Poole fut véritablement tenté. C'était un homme vigoureux, normalement constitué à tous les égards, à qui la vie d'ermite pesait parfois. Et d'autre part, en tant qu'historien, il s'intéressait vivement au passé et à ses héroïnes légendaires. Mais tout réalisme n'était pas exempt de sa nature.

— « Je dois vous avouer, chère Lili, » dit-il lentement, « que c'est là une proposition tout à fait alléchante. « Le visage qui lança mille vaisseaux et brûla les tours gigantesques d'Illium. » Et Deirdre... « Aucun homme ne sera plus désormais l'ami de cette reine morte. » Et ainsi de suite. Mais, ma chère petite, j'ai cinquante-sept ans. Franchement, je ne pense pas que je pourrais tenir plus d'une semaine à ce régime intéressant, mais exténuant que vous me proposez. Si je ne m'abuse, Hélène n'était qu'une gamine de quinze ans. Deirdre, Reine des Douleurs, serait une triste compagne. L'histoire prétend que Cléopâtre avait un nez très proéminent et un caractère tyrannique et qu'elle était mariée à son propre frère, entre autres personnages. Et quant à Sémiramis, à Thaïs et à toutes les autres, grands dieux, non ! Je ne pourrais jamais trouver le bonheur dans les étreintes de ces charmants fantômes morts, qui ont eu leurs heures bien remplies et ont vécu leur vie jusqu'au bout, même si vous parveniez momentanément à évoquer leurs ombres avec vos pratiques de magie noire. Cela m'attriste de décliner, mais décliner il me faut. Et vous, charmante et désirable comme vous êtes assurément... »

— « Je ne vous suis pas indifférente, alors? » Elle s'approcha soudain de lui et son parfum le fit presque défaillir.

— « Vous êtes plus belle et plus désirable que tout ce que j'ai pu imaginer jusqu'ici ! » admit Hubert Poole avec enthousiasme. « Vous êtes aussi, si vous me permettez de m'exprimer franchement, beaucoup, beaucoup trop jeune et vive pour un homme de mon âge menant une petite vie bien réglée. J'étais heureux, ou raisonnablement satisfait, avec Emma, ma défunte femme. Bien que je doive admettre qu'elle ronflait. Et vous devez essayer de comprendre ceci : si vous deviez rester ici comme ma... enfin, à quelque titre que ce soit, je n'arriverais jamais à trouver un moyen pour expliquer votre présence à mes voisins. Ne serait-ce qu'à Mrs. Lumpstrom, ma femme de ménage. »

Lili fronça les sourcils et promena un regard dédaigneux sur le petit living-room.

— « Je ne lui fais pas mes compliments, à votre femme de ménage, » dit-elle. « Les carreaux ont besoin d'être nettoyés et les cendriers astiqués, et quant aux tapis... enfin, passons ! »

— « Mrs. Lumpstrom fait de son mieux, et elle me donne satisfaction dans l'ensemble. Bien qu'il me faille reconnaître honnêtement que sa cuisine laisse parfois à désirer ; elle fait tout frire ! »

— « Ça y est, j'y suis ! *A manger !* » s'écria Lili d'un ton joyeux. « Ecoutez, Maître ! Je vous apporterai les mets les plus rares de tous les coins du monde. Je vous apporterai des langues d'oiseaux-mouches et du blanc de pingouin et une oie farcie d'un chapon farci d'une alouette farcie d'une huître farcie d'une olive ! Du filet de mammouth sibérien ! De l'iguane sur canapé ! Des régals au-delà des rêves des gourmets aux goûts les plus extravagants... et, bien entendu, les vins les plus rares pour aller avec, des vins dignes de figurer sur la table d'un empereur : les champagnes les plus rénommés... »

— « Tout cela serait très agréable. Mais je dois vous avouer, ma chère enfant, que mes goûts sont beaucoup plus simples. Deux œufs pochés ou une omelette le matin, une boîte de haricots en conserve à midi et peut-être un petit steak ou une côtelette pour dîner. Et je n'ai jamais été grand amateur de vins ; mon whisky à l'eau le soir me suffit largement. »

Lili mordilla ses lèvres vermeilles en signe de dépit, puis elle se remit à sourire.

— « Je vois ! » s'écria-t-elle. « J'ai la solution idéale. Cela demandera quelque effort, mais je peux interpréter les charmes. Je vais vous redonner la jeunesse ! »

Cette fois, Hubert Poole marqua une nette hésitation.

— « *La jeunesse !* » murmura-t-il. « C'est terriblement tentant, diablement tentant. Mais même si vous avez le pouvoir de me redonner mes vingt ans, je ne suis pas sûr... non, je ne crois pas que je pourrais supporter de nouveau tout cela, cette vie fiévreuse, ces espoirs et ces luttes. Une heure est fixée pour chaque chose. Je ne souhaiterais pas avoir vingt ans et le poids de tous mes souvenirs. Et je ne tiendrais pas

à les effacer non plus. Je crois que je me trouve très bien comme je suis, je ne pense pas que je désire changer. Je suis suffisamment heureux avec ma pêche, mes fleurs, mes livres et mes échecs. Non, merci, ma chère petite Lili. »

L'adorable, la délectable houri se mit à arpenter la pièce. Elle commençait visiblement à perdre patience.

— « Mais il doit pourtant y avoir quelque chose, » s'écria-t-elle. « Ecoutez, je suis une Djinn. J'ai le pouvoir. Un pouvoir magique, je l'admets. Mais que diriez-vous du pouvoir réel? Ne vous plairait-il pas d'être roi, ou radjah, ou dictateur, ou quoi que ce soit que se dénomme celui qui détient la puissance maintenant? »

Il secoua la tête avec obstination.

— « Ma chère petite, il n'est personne possédant tout son bon sens qui désirerait être chef d'état en ces temps périlleux ; c'est la place la plus dure et la plus ingrate du monde. On s'y tue à la tâche ; on succombe sous le poids des responsabilités. C'est très tentant et tout et tout, mais je regrette, Lili, de ne pas avoir l'emploi de vos pouvoirs magiques. Je suis désolé, mais je crains qu'il ne vous faille tout simplement réintégrer votre bouteille. »

Son visage prit une expression lamentable.

— « Oh ! non, Maître ! Vous ne savez pas ce que c'est que de passer cinq mille ans ratatinée dans une misérable petite chose comme ça ! C'est un sort bien pis que la mort, vous pouvez m'en croire. Vous ne pourriez pas, vous ne voudriez pas me faire ça ! » Elle avait pris un ton implorant.

— « C'est pourtant une bien jolie petite bouteille, » dit-il avec nervosité. « Vous ne croyez pas que vous pourriez vous y faire?... »

— « Non, je ne pourrais pas ! »

Il réfléchit.

— « Ma foi, je ne suis pas très fort sur ces choses, mais je crois me rappeler que dans de telles circonstances il m'est théoriquement possible de vous dégager de votre servitude et de vous renvoyer d'où vous venez. »

— « Miséricorde ! » Une expression horrifiée se peignit sur le joli visage en forme de cœur. « Vous osez suggérer *cela,* quand vous savez d'où nous venons, nous les Djinns? »

— « Cela? »

— « Oui, *cela!* Le royaume d'Eblis, en comparaison duquel votre enfer méthodiste est une joyeuse partie de campagne, croyez-m'en. » Elle s'agenouilla à ses pieds. « Oh ! Maître, *de grâce!* »

— « Alors quoi? » fit Hubert Poole, mal à l'aise.

Lili se leva, ses délicates épaules ployées comme sous le poids d'un lourd fardeau.

— « Mais je ne veux pas m'en aller ! Je me trouve bien ici. Votre petite maison est tout à fait charmante, ou elle pourrait l'être avec un peu de soin. Je trouve que vous êtes un amour et l'océan et les collines sont un si beau spectacle ! Vous ne pouvez pas être insensible à ce

point ! Voyons, Maître. C'est mon premier voyage, mon essai initial, ma première chance. Je n'ai jamais été faite pour passer l'éternité dans une méchante petite bouteille. Et quant à retourner chez Eblis, c'est tout à fait hors de question ; repoussée et indésirabe, il faudrait que j'y rentre avec une croix blanche sur mon dossier. Et je serais la risée de toutes les goules, ces créatures infectes et ricanantes ! Pour ne pas parler des afrites, qui vous frappent et vous pincent... » Lili frissonna. Puis elle se pencha plus près d'Hubert Poole dont le pouls se mit à battre à grands coups, ce qui se comprenait. « Evidemment, » murmura-t-elle, « si vous je ne vous plais vraiment pas, je m'en irai tranquillement. »

— « Mais si, vous me plaisez ! » se hâta-t-il de protester. « Ne le prenez pas de cette façon, je vous en prie. Vous êtes sans conteste la créature la plus belle et la plus séduisante que j'aie jamais rencontrée ; c'est simplement que vous êtes trop belle et beaucoup trop jeune pour un homme vieillissant menant une petite vie tranquille. Je ne pourrais jamais vous donner ce que vous attendez de moi. »

Elle n'était pas facile à dissuader ; peu de femmes le sont.

— « Alors, Maître, est-ce que je ne pourrais pas rester ici avec vous pendant une semaine, ou seulement quelques jours? Ce monde est si beau ; dans la bouteille j'avais presque oublié combien il peut être beau. Ne puis-je simplement rester jusqu'à demain? Ne puis-je avoir une chance de contempler la lune et les étoiles? Vous ne pouvez pas imaginer ce que c'est que de ne pas avoir vu la lune et les étoiles pendant cinq mille ans. Je vous en prie ! Oh ! soyez gentil ! »

— « Rien à faire. » Il se cuirassa le cœur, avec bien du mal. Elle était toute proche et très ardente, et ses vêtements étaient très, très transparents. « J'aurais dû vous commmander de mettre une robe d'indienne, » dit-il. Il avala sa salive avec difficulté, mais il resta ferme ; il le fallait. « Non, chère Lili. Vous êtes venue trop tard. Vous ne pourriez absolument pas vous incorporer à ma vie tranquille. Comme je vous l'ai déjà dit, je ne pourrais expliquer votre présence à personne. Mrs. Lumpstrom va arriver dans un moment et il faudra que vous soyez partie et que j'ouvre toutes les portes et les fenêtres pour aérer la maison. Votre parfum oriental est assez pénétrant et Mrs Lumpstrom va penser... oh ! elle va penser toutes sortes de choses ; elle lit des magazines du cœur. Je regrette vivement, Lili. »

— « Je regrette aussi, » dit Lili. « Vous êtes le premier homme sur qui je tente la chance en cinq mille ans. Je suis peut-être une Djinn, mais je suis femme aussi, et une femme que l'on repousse... »

C'est ce moment assez inopportun que Mrs. Lumpstrom choisit pour arriver par l'allée en se dandinant comme un canard.

— « Disparaissez ! » ordonna Hubert Poole. S'il avait eu plus de temps, il aurait pu formuler son ordre d'une façon moins brusque. Lili se rendit invisible en un clin d'œil, mais elle ne partit pas. Le temps manquait pour faire disparaître son parfum d'une manière ou d'une autre et quand la femme de ménage fit une remarque à ce sujet, Hubert

Poole s'efforça vaillamment d'expliquer qu'il s'agissait de sa nouvelle lotion contre le feu du rasoir.

— « Un homme de votre âge ! » commenta Mrs. Lumpstrom. « Comme je l'ai toujours dit, il n'y a pas de pire fou qu'un vieux fou ! » Elle commença à s'affairer dans les pièces avec son balai, sa pelle et son plumeau, mais elle eut d'autres remarques plus acerbes après avoir eu les fesses pincées plusieurs fois au cours des quelques heures qui suivirent. Elle accusa naturellement Mr. Poole, bien qu'il se fût trouvé sans erreur possible à l'autre bout de la pièce aux instants critiques, faisant les plus grands efforts pour s'absorber dans la lecture de son journal.

— « Je n'ai pas pu m'en empêcher ; elle cachait la poussière sous la moquette ! » murmura doucement une voix à son oreille. Il sentit certaines tendres caresses venant de nulle part, car Lili, bien qu'invisible, était d'un naturel doux et familier.

— « Ça suffit ! » dit Hubert Poole, sans s'apercevoir qu'il parlait tout haut.

— « Ça suffit certainement pour moi, » dit Mrs. Lumpstrom. « Je ne sais pas ce qui se passe ici, mais je suis une femme respectable et j'en ai supporté suffisamment. Je vous rends mon tablier et vous pourrez vous chercher une autre femme de journée. » Elle prit le montant de ses « heures », qui s'élevait à cinq dollars et quelques cents et partit d'un air courroucé.

— « Bon débarras ! » déclara la voix invisibe. Mais à ce moment, les choses avaient été un peu trop vite pour Hubert Poole.

— « J'en ai assez maintenant, » dit-il fermement. « Retournez dans la bouteille, sorcière ! Je vous l'ordonne... ou dois-je vous tutoyer ? »

Lili poussa un gémissement, mais obéit. Il mit la bouteille sur sa table de chevet et toute la nuit il écouta les petits miaulements de chaton à l'intérieur de la maudite chose ; ils étaient très faibles, mais juste suffisants pour le tenir éveillé. C'était un homme qui avait besoin de sommeil ; à l'aube, il ouvrit sa fenêtre et jeta la bouteille de toute sa force en direction de la plage. Puis il dormit.

C'est-à-dire qu'il dormit jusqu'au moment où il fut réveillé par trois jeunes garçons venus frapper à sa porte pour lui montrer la jolie petite bouteille qu'ils avaient trouvée et la lui offrir pour vingt-cinq cents. Il leur donna la somme, enfila sa culotte de plage et descendit jusqu'au bord même des rochers, d'où il jeta la bouteille dans les eaux bleues profondes du Pacifique. Ce n'est que le lendemain que le fils d'un voisin âgé de dix-huit ans, adepte de la pêche sous-marine, apparut avec la bouteille. « Trouvée sur le fond au large en descendant chercher des oreilles de mer, » annonça le jeune homme au corps bronzé. « Comme je sais que vous collectionnez les choses, j'ai pensé... »

Hubert Poole donna avec résignation cinq dollars au jeune homme. Mais il prit une résolution énergique ; l'après-midi, il sortit sur un bateau de pêche et, parvenu à six kilomètres du rivage, il laissa tomber tranquillement la bouteille par trois cents brasses d'eau. Puis il fit semblant de pêcher un moment, revint avec son bateau, fit un morne dîner

avec des conserves et se mit au lit. Il dormit d'un sommeil agité jusque peu avant le lever du soleil, où il fut réveillé sans douceur par de l'eau froide lui coulant sur le visage et par le contact de lèvres froides sur sa bouche. Lili était de retour, complètement nue, charmante et grelottante.

— « Maintenant vous allez m'écouter, jeune fille... »

— « C'est à *vous* d'écouter, Maître ! » Ses dents claquaient. « Ne sous-estimez jamais les pouvoirs d'une Djinn. Je n'ai enfreint aucune des lois ; vous n'avez bouché cette damnée bouteille qu'avec du ruban adhésif qui s'est dissous dans l'eau salée. De plus, vous avez fait une ou deux légères erreurs dans la rédaction de la formule du sceau. Techniquement je suis libérée. Seulement... »

— « Seulement quoi ? Nous avons réglé cela, je vous l'ai dit. Je vous ordonne maintenant de ... »

— « Ecoutez d'abord, je vous prie, » demanda-t-elle. « Parce que j'ai tout arrangé. Après cette nuit, vous ne me reverrez plus. Personne ne me verra plus. Mais pour l'instant je gèle littéralement. Cet océan est froid comme la glace. »

— « Vous pourriez mettre quelques vêtements. »

— « Je pourrais nous emmener par la voie des airs jusqu'à la brûlante Arabie. Je pourrais demander à des lutins de nous apporter un brasier de charbons parfumés Je pourrais... mais je préfèrerais aller au lit, » dit Lili d'une voix qu'il ne lui avait pas encore entendue, et elle joignit le geste à la parole.

Ce qui est hors de question en tant qu'entreprise de longue haleine peut être possible et même impératif en une occasion isolée. Et comme elle avait dit qu'il ne la reverrait jamais...

— « C'est parfait, Maître-bébé, » dit-elle d'une voix rassurante. « Je connais la solution qu'il nous faut. Vous seriez étonné si vous saviez ce qu'une fille peut réfléchir dans une bouteille par trois cents brasses de fond. Et à partir de demain, il n'y aura plus de Lili pour compliquer votre petite vie toute simple. »

Et ils s'endormirent comme il était normal.

Ils se levèrent tard et Hubert Poole se prépara avec courage aux adieux.

— « Mais je n'ai jamais dit cela, » s'exclama Lili avec surprise. « J'ai dit que personne ne me verrait plus. Parce que je ne serai pas ici comme vous me voyez actuellement, mais... »

*
* *

Et c'est ainsi qu'Hubert Poole partit en voyage pour une semaine et en revint marié. Sa jeune femme a dépassé de peu la quarantaine, elle est bien faite, légèrement potelée, bonne ménagère. Elle a pris en main la petite maison rose, lavé les carreaux et astiqué les cendriers ; elle s'est liée d'amitié avec les voisins par-dessus la haie du jardin et pour

tout le reste elle s'est adaptée à la vie d'Hubert Poole comme si elle eût été depuis toujours faite à sa mesure.

La légère transformation de l'âge et de l'apparence de Lili furent le résultat d'une dernière mise en œuvre de ses pouvoirs magiques, sur la ferme insistance d'Hubert. On dit qu'elle s'est réservé le droit de redevenir ce qu'elle était avant une fois l'an, à l'occasion de l'Aïd-el-Séghir, car, bien qu'elle fût femme avant tout, elle avait encore quelque chose de commun aux Djinns. Qu'elle se soit adonnée encore à quelques pratiques magiques de moindre importance nous l'ignorons, mais ce qui est certain, c'est que la chance d'Hubert Poole aux échecs et à la pêche augmenta constamment depuis cette époque (il attrapa le plus gros bar de la saison) et que ses azalées et ses camélias remportèrent de nombreux prix aux expositions florales du pays.

(Traduit par Roger Durand.)



Les moutons et les loups

(*The man who cried « Sheep! »*)

par J. T. MacINTOSH

L'auteur de la trilogie « Une chance sur trois cents » *n'a pas besoin d'être présenté aux lecteurs de* « Fiction ». *Sa dernière nouvelle est un récit d'espionnage interstellaire. MacIntosh ne croit pas à la possibilité d'unir harmonieusement le roman policier et la science-fiction. Il croit par contre, comme il l'a déclaré récemment à un de nos confrères anglais, qu'une telle fusion est possible entre la science-fiction et le récit d'espionnage. C'est ce qui a été démontré en effet par Paul Kenny, dans son récent* « Etat d'alerte » *(Fleuve Noir). Et notre sympathique confrère Mark Starr prépare toute une série de romans sur les Agents Galactiques.*

La présente nouvelle, elle aussi, est une brillante réussite du genre, accompagnée de considérations sociologiques non dépourvues d'intérêt.



I

L'Apple Honey » décélérait pour se poser sur Renn, et tout le monde courait de-ci de-là sous le prétexte d'atterrir sans casser d'œufs. Les navires de l'espace n'ont jamais hérité de la régularité et de l'efficience de la marche des navires de mer. Faites un voyage en mer sur l'un des anciens mondes au rythme de vie plus lent, et vous trouverez cela doux comme du velours. Bondissez de planète en planète, ou pire encore, de système en système, et cela se passe comme une course dans une de ces anciennes automobiles rampantes, aux roues carrées et sans amortisseurs.

Je restais là et gênais tout le monde, rien que par ma présence. Lorsque les gens se précipitent et s'agitent, ce qu'ils souhaitent plus que tout est précisément l'ultime rien qui les achèvera ; quelqu'un se tenant auprès d'eux, froid et inoffensif, ne prenant nulle part à la précipitation et à l'agitation générales, y suffit à l'ordinaire.

— « Il y a un radiogramme pour vous, Mr. Lees, » haleta une stewardess avant de se précipiter dans trois directions différentes à la fois. J'attendis un instant avec l'idée optimiste que quelqu'un m'apporterait le radiogramme. Mais tout le monde essayait encore de faire une demi-douzaine de choses à la fois et, de toute évidence, m'apporter mon radiogramme était l'une de celles que quelques individus avaient estimé pouvoir attendre.

J'y allai moi-même et l'obtins, non sans quelque difficulté. Il était difficile de déterminer si les passagers avaient troublé l'équipage par leur agitation de la dernière minute ou si l'inverse s'était produit. En tout cas, je constatai avec quelque satisfaction que j'étais la seule personne sensée en vue. *Moi,* je ne bondissais pas follement dans toutes les directions.

Je lus le radiogramme, le déchiffrai selon les deux codes, et commençai alors à bondir follement dans toutes les directions, comme quiconque sur le navire...

*
* *

Essayez de vous représenter cela. Neuf semaines d'inaction, à lire des romans noirs, à dormir, à manger, à végéter, juste tuer le temps. Neuf semaines à avoir le moins de rapports possible avec mes compagnons de voyage, car moins ils se souviendraient de moi mieux ce serait. Neuf semaines d'animation suspendue, autant que puisse se faire sans l'aide de produits chimiques.

Et puis, juste avant de débarquer, bien trop tard, un ordre péremptoire de trouver une aiguille dans un tas de foin que j'avais même refusé de regarder pendant ces neuf semaines !

Le radiogramme me disait, en codes VL et DE, que selon certains renseignements j'avais presque certainement été identifié comme un agent Vernien, et accompagné de Verna à Renn par un agent Kolpérien. Cet agent devait me connaître et devait être en même temps au courant de ma mission ; si je pouvais le trouver sur le navire et le réduire au silence, j'aurais la possibilité de faire mon travail sans intervention Kolpérienne. Notez la façon typique qu'ont tous les gouvernements de donner des instructions démoniaques à leurs agents secrets. On me donnait un avertissement et on m'en rendait moi-même responsable. Je n'avais pas d'insctructions pour faire quelque chose qui puisse bien ou mal tourner et je n'avais qu'à me débrouiller avec. Si je pouvais trouver et réduire au silence un agent Kolpérien, qui pouvait être ou ne pas être sur le navire... Ce qui impliquait au moins qu'il fallait que je le trouve et le réduise au silence ; c'était déjà quelque chose. Je n'étais pas complètement dépourvu d'instructions.

On me donnait l'ordre de commettre un meurtre.

Le fait que ma victime me connaissait et que j'ignorais qui elle était ne semblait pas tracasser mes supérieurs.

Il fallait que je trouve l'espion. Mais comment trouver un espion, qui sait que vous en êtes un vous-même, et avait dû se réjouir du fait que vous ignoriez qui il était?

La même stewardess blonde et essouflée s'arrêta près de moi et dit d'un ton où l'on pouvait discerner une fêlure : « Il y a un radiogramme pour vous, Mr. Lees, » et elle s'élança le long d'un autre corridor pour procéder à quelque affaire urgente.

« Merci, » dis-je à l'endroit où elle se trouvait l'instant précédent, « je l'ai. »

*
* *

Je pense que, arrivé à ce point du récit, je dois donner une explication Ce n'est pas parce que je suis un espion que j'aurais tendance à marcher les yeux durs, et les lèvres serrées. Ce serait la dernière chose à faire pour n'importe quel espion, j'agis autant que possible comme un jeune homme sensé ordinaire, doué du sens de l'humour. Et c'est ainsi que je me considère. Je suis aussi psychostatisticien et c'est exact. Je ne suis pas un espion faisant semblant d'être psychostatisticien, mais un psychostatisticien faisant semblant d'être un espion.

Assez souvent, comme dans le cas actuel, le travail que je fais peut influencer l'avenir de milliards de gens. Ce qui n'est pas non plus une raison de se promener le visage farouche, l'œil dur et les lèvres serrées. Les gens qui sont les plus capables de faire face aux responsabilités ne sont pas ceux qui en sont les plus conscients.

Mais c'est quelquefois une raison, pour un quelconque jeune homme sensé, doué comme moi du sens de l'humour, de faire des choses inattendues et en dehors des habitudes.

Disons que c'est une excuse, si vous voulez. Les gens ne devraient pas avoir conscience que leur travail est terriblement important. C'est ainsi que naissent les fanatiques, hommes et femmes, qui tuent et torturent pour la « Cause ». Mais supposons que vous « savez » que votre travail est extraordinairement important?

Je me précipitai dans ma cabine et verrouillai la porte derrière moi. Mes malles n'avaient pas encore été enlevées. J'enlevai la serrure de l'une d'elles, sans qu'elle s'ouvrit pour cela. La chose que j'avais dans la main était un petit émetteur de radio camouflé en serrure.

Il n'y avait virtuellement aucun risque que des agents de la Douane le découvrent, à moins qu'ils n'aient connu le truc d'avance. Redéverrouillant la porte de la cabine à nouveau, je partis à la recherche d'un endroit où je puisse jouir de plus de solitude, et aussi de quelque chose qui puisse me servir d'antenne.

La blonde, essoufflée, me retrouva et me dit, plus qu'acrimonieusement cette fois, qu'il y avait un radiogramme pour moi.

A présent la confusion générale devenait utile. Tout le monde était trop occupé pour remarquer ce que je faisais ou pour y prêter attention au cas où ils le remarqueraient.

Je me dirigeai vers les salles à manger, sachant qu'elles seraient officiellement fermées mais non verrouillées.

Je passai par la salle à manger principale et jetai un coup d'œil dans les cuisines. Quelqu'un était dans la première où je regardai, s'assurant que tout était en sécurité. La seconde cuisine était vide. Je sortis la serrure-radio de ma poche et regardai autour de moi, indécis. Apercevant une petite porte de l'autre côté de la cuisine derrière les tables d'acier fixées au sol, j'allai y regarder de près.

Je décidai de ne pas m'en servir et, à la place, me dirigeai vers les chambres de réserve. Il était certain que personne ne remplirait le navire de provisions fraîches avant des heures et peut-être même des jours. Dans ces pièces de réserve je serais tout à fait à l'abri des dérangements. Je me plaçai de façon à ne pas être vu, de façon que, si quelqu'un jetait un coup d'œil, il ne vît rien d'autre que ce qu'il s'attendait à voir.

M'accroupissant, je pressai une ventouse placée derrière le petit poste, contre le pont d'acier. Le navire lui-même servirait d'antenne. Je branchai et commençai à transmettre un signal d'appel de la main gauche.

Sans m'arrêter je tirai à travers ma poche et la caisse d'emballage vide placée à côté de moi. Un homme culbuta derrière, mais il y avait un revolver dans sa main, et même lorsqu'il tomba il avait l'intention de s'en servir et était sur le point de le faire. Je vis le revolver braqué sur moi, je tirai de nouveau. C'était un coup provoqué par une terreur panique. La peur ne me faisait pas tirer n'importe comment, mais me faisait tirer dans le but de tuer.

L'homme s'effondra, un petit trou à la tempe.

Je restai debout, tremblant. Je n'avais pas eu l'intention de tuer le Kolpérien, cependant, je désirais encore moins être tué par lui. J'avais vu un revolver et savais que si je ne pouvais pas tirer le premier, je serais mort.

Je n'étais pas un héros, j'étais raide de peur. Mes genoux fléchissaient et je dus m'agripper à une caisse pour m'empêcher de tomber sur l'homme mort.

Je regrettais infiniment d'avoir tué un homme. Mais je préférais l'avoir fait plutôt que de l'avoir laissé me tuer, moi.

Quant à l'avoir trouvé c'était vraiment très simple, remarqua modestement mon esprit supérieur.

Si un agent Kolpérien m'observait, il aurait certainement été en état d'alerte pendant les deux dernières heures qui précédaient le débarquement.

Il aurait entendu parler de radiogramme ; la stewardess blonde semblait faire de son mieux afin que nul, sur le navire, n'ignorât son existence.

Mais il ne pouvait savoir ce qu'il signifiait, car même aurait-il réussi à le voir, il était rédigé en code. Naturellement, lorsque je commençai à m'élancer de tous côtés, il devait chercher à savoir pour quelle raison je le faisais. Qu'il y eût ou non des risques, il devait me suivre où que j'aille et découvrir ce qui se passait. Il ne pouvait s'offrir le luxe d'être intelligent et de décider que ce que je faisais était uniquement pour le dérouter.

Il devait se découvrir.

Je ne l'avais pas vu lorsque j'étais dans la salle à manger ou dans les cuisines ; je n'étais même pas complètement sûr en tirant le premier coup, bien qu'il me semblât avoir entendu et vu quelques petites choses significatives.

Tout ce que je savais était que si quelqu'un était à mes trousses, c'était derrière cette caisse que je l'avais entraîné.

En tout cas, maintenant qu'il gisait sur le parquet d'acier de la réserve, la première chose à faire était de découvrir si ça avait servi à quelque chose de le tuer.

Je fouillai dans ses poches, puis poussai mes investigations plus loin. Il portait dans la doublure d'une poche intérieure une carte d'identité. Il y a longtemps que la plupart des services secrets ont renoncé à toutes sortes de cartes d'identité, les considérant comme trop dangereuses. Plus intéressante était une dépêche en code qui suggérait toutes sortes de choses, quoique je n'en puisse déchiffrer un mot.

Les codes ont, au moins, deux défauts énormes, même s'ils sont pratiquement indéchiffrables, comme je suppose que celui-ci l'était. Le premier est que quoi que ce soit, en code, est d'ordinaire manifestement en code et manifestement important. L'autre est que les codes doivent être élaborés avec complexité, ce qui veut dire qu'au lieu d'entrer dans n'importe quel bureau de poste et d'écrire son texte d'un coup, celui qui utilise un code doit avoir son message tout préparé à l'avance, prêt à saisir l'occasion de l'expédier.

Je mis dans ma poche le morceau de papier sur lequel était écrit le message. Je laissai le Kolpérien (son nom était Fenner) couché où il était. Au moment de débarquer, lorsqu'il ne sortirait pas du navire par lui-même, on le chercherait jusqu'à ce qu'on le trouve.

Il n'y avait pas de raison de différer. En tout cas je serais sorti du navire et du port de Jerris, principale ville de Renn, bien avant qu'ils ne le trouvent. De retour à l'endroit le plus agité du navire, plus agité que *jamais*, maintenant, j'essayai d'avoir l'air le plus insouciant possible, tel que je l'étais en fait avant ces événements.

Mais, tout d'abord, je brûlai le message en code, et en fis disparaître les cendres dans les toilettes. Il ne pouvait me servir à rien, et il était beaucoup trop dangereux de le transporter sur moi. Des codes simples, dans lesquels chaque chose a une signification, peuvent presque toujours être déchiffrés, mais je pouvais rendre assez justice au service secret Kolpérien, pour supposer que ce petit échantillon ne pourrait me servir à déchiffrer leur code.

Je me montrai à nouveau en public et, presque tout de suite, la blonde stewardess vint à moi par-derrière :

— « Mr. Lees, si vous ne *voulez* pas de votre radiogramme... »

Je lui expliquai patiemment que je l'avais déjà.

— « Pas celui-ci, » dit-elle, « l'autre. »

J'allai chercher le second radiogramme. J'eus un moment de véritable terreur irraisonnée, qu'il me dise de ne pas tenir compte du premier message, qu'il n'y avait pas d'agent Kolpérien, que j'avais tué un homme pour rien. Mais je me souvins du revolver de Fenner dans sa main et de la carte d'identité dans sa poche.

Le radiogramme, une fois déchiffré, disait :

Alliance avec Renn presque essentielle à l'heure actuelle. Négociations

continuent avec Nova Simla, mais ne semblent pas se conclure favorablement maintenant. Ne vous occupez pas des Kolpériens, et continuez votre enquête sans vous cacher. Prière de faire très vite. Si votre conclusion au sujet des Renniens est favorable, nous vous donnons le pouvoir de négocier une alliance sur des bases raisonnables. Si nécessaire, vous serez officiellement nommé ambassadeur, avec pleins pouvoirs pour négocier le traité.

Ignorer les Kolpériens, mon Dieu !

Si, par chance extraordinaire, Fenner avait été seul à me repérer et que par ailleurs les Kolpériens m'ignorent, ç'aurait pu être possible. Quoi qu'il en soit, celui qui avait envoyé le message ne savait pas que je venais de liquider Fenner.

II

Je n'étais jamais venu sur Renn. J'arpentai les rues de Jerris, regardant avec intérêt de part et d'autre, essayant de ne pas avoir l'air d'un étranger. Lorsque je rentrerais à mon hôtel, le « Sumway », il y aurait probablement un agent de police qui m'y attendrait pour me demander si je savais quelque chose au sujet d'un homme mort dans une chambre de réserves du navire que je venais de quitter. Mais j'essayai d'oublier ça.

J'avais un tas de choses à oublier, ou du moins à me sortir de l'esprit pour le moment. Comme la plupart des gens, étant seulement un être humain, je passai dessus très vite avant de les oublier. Le fait que Fenner ait eu une dépêche en code dans sa poche signifiait qu'il n'avait pas encore été en communication avec ses supérieurs à mon sujet. S'il l'avait envoyée, il n'en aurait sûrement jamais gardé la copie. Et la seule chose importante qu'il devait être désireux de communiquer était qu'il avait identifié un agent Vernien se rendant à Renn pour une mission importante, et qu'il le suivait pour découvrir en quoi elle consistait. Ainsi, il y avait grande chance pour qu'en supprimant Fenner, j'aie supprimé tout intérêt Kolpérien à mon sujet. Tout était donc pour le mieux.

Au départ, ma tâche consistait simplement à enquêter sur Renn et les Renniens et à faire mon rapport sur eux au Ministère Rennien des Affaires Galactiques. En se basant sur ce rapport l'alliance avec Renn deviendrait ou bien une affaire urgente ou bien un projet abandonné.

Maintenant, je n'avais pratiquement plus qu'à négocier l'alliance moi-même avant que Kolper ne découvre que Nova Simla nous avait fait défaut.

J'étais toujours chargé de découvrir tout d'abord, sur les bases de ce que je pourrais apprendre au sujet de Renn et des Renniens, si l'alliance était ou non souhaitable. Mais le fait que Nova Simla était hors du jeu, et le ton général du dernier radiogramme, montraient clairement que l'alliance était tout à fait souhaitable.

*
* *

Fondamentalement, voici comment se présentait la situation. Les principales puissances du quatrième secteur étaient Verna et Kolper. Verna et Kolper n'étaient pas en guerre et ne le seraient probablement jamais. Mais de par leur situation et les précédents historiques, cependant, elles seraient toujours rivales. Peut-être un jour, pour quelques années, les circonstances les forceraient-elles à faire une alliance incommode, pendant laquelle elles feraient montre d'un bruyant patriotisme vis-à-vis du quatrième secteur. Mais, la plupart du temps, elles manœuvraient pour avoir la suprématie l'une sur l'autre, qu'elles ne pourraient jamais conserver longtemps.

En ce moment Verna et les planètes jumelles, d'un soleil tout proche, Lobak et Bluemist, formaient un groupe, et l'autre était composé de Kolper, Florestan et Torris.

La distribution pouvait changer, mais Verna et Kolper en resteraient vraisemblablement les principaux acteurs.

Dans le quatrième secteur, il y avait aussi Renn, Erith et Nova Simla qui étaient raisonnablement développées.

Or, on savait très bien que, dans la campagne secrète pour forger des alliances, Verna faisait un réel effort vis-à-vis de Nova Simla, et que Kolper (par le truchement de Florestan) aspirait à s'allier à Erith. Mais comme beaucoup de choses qu'on croit bien connaître, celle-ci pouvait s'avérer fausse. Cependant, il n'y avait pas de raisons particulières pour qu'il en soit ainsi. Kolper (par Torris) ne manifestait apparemment qu'un intérêt très mince pour Nova Simla et Verna (par Lobak) n'en présentait guère plus vis-à-vis d'Erith.

L'information que je venais de recevoir signifiait que, dans la lutte des forces mises en jeu, Verna devrait changer ses batteries au milieu de la course.

Nova Simla était hors du jeu. Renn ou Erith devraient servir de doublures.

Erith n'était pas mon affaire, mais Renn l'était, et d'une façon très importante.

***

Je chassai tout cela de mon esprit, ainsi que tout ce que j'avais jamais pu apprendre sur Renn.

Vous ne pouvez faire de la psychostatistique que si vous avez la faculté de rejeter toutes les idées préconçues et de repartir à zéro.

Je n'étais plus un agent Vernien, mais un psychostatisticien faisant un rapport, comme en fonction d'une enquête sur les marchés, pour une alliance commerciale Verno-Lobak. (Une alliance commerciale de cette sorte existait déjà et allait se servir de mon rapport.)

Je me rendis à la police, comme d'habitude, et cette visite se déroula selon l'habitude, sauf à la fin. Je n'eus pas de difficultés à arriver jusqu'au commissaire en personne et à lui expliquer mon affaire. On ne parla pas du « Apple Honey », tout d'abord, bien que je lui aie dit de propos délibéré que je venais d'arriver de Verna.

Le commissaire, me regardant mi-sérieux, mi-souriant, dit :

— « A parler franchement, Mr. Lees, les choses seraient simplifiées de beaucoup pour nous, si la psychostatistique était interdite par une loi internationale. »

Je pris la chose à la plaisanterie.

— « Vous venez, en effet, nous dire, » supplia le commissaire, « que vous allez fomenter un tas de troubles, bouleverser des vingtaines de personnes, violer à tort et à travers les lois et les règlements, mais puisque cela fait partie de votre travail, que c'est au nom de la science, et que vous venez nous en avertir, nous ne pouvons exercer aucun recours contre vous. »

Je continuai à traiter la chose légèrement ; c'est tout ce qu'un pyschostatisticien peut faire en de telles circonstances. Si la police le désirait, elle pouvait nous rendre toute activité presque impossible.

Les façons d'agir vis-à-vis de la police diffèrent. Je sais que quelques psychostatisticiens adoptent une ligne de conduite énergique, comme ils disent. Mais cela n'a qu'un temps. Après, ils se trouvent nez à nez avec un service de la police qui leur dit brutalement qu'au premier coup ils iront en prison.

Et ensuite, ils feront aussi bien de faire leurs bagages et de rentrer chez eux. J'ai toujours trouvé que la meilleure chose à faire est d'admettre que je suis nuisible, de laisser la police dire ce qu'elle veut, d'obtenir la permission de procéder à mon travail, même si on me la donne à contrecœur et alors de faire les choses les plus désagréables pour eux, le plus vite possible. Si la police fait de nouvelles objections à la suite de plaintes d'une ou deux personnes, je peux toujours leur dire qu'il n'y aura plus d'incidents de cette sorte, et presque toujours ils me laissent achever ma tâche.

Les enquêtes statistiques sont devenues essentielles pour nous. La perturbation apportée par un psychostatisticien est généralement considérée comme un mal nécessaire. Et chacun d'entre eux prend soin de s'assurer d'un appui officiel, international si possible, avant d'accepter une mission difficile.

C'est ainsi qu'il en était advenu ici. Le commissaire soupira de nouveau.

— « Bon, je pense que si je vous laisse faire, je ferais mieux d'agir avec la meilleure grâce possible. A chaque fois que vous soulèverez une émeute, si vous pouviez nous le faire savoir? Maintenant, un moment je vous prie, vous êtes arrivé ce matin, sur le « Apple Honey », n'est-ce pas? »

Comme il venait de me donner son approbation mitigée, il ne semblait pas que je sois soupçonné — déjà — dans ce qui allait maintenant venir, sans aucun doute, sur le tapis : la mort de Fenner.

Je fis un signe de tête d'une façon quelque peu interrogative.

Le commissaire pressa un bouton placé sur son bureau. Une femme entra.

— « Vous désiriez parler à Mr. Anthony Lees, n'est-ce pas, lieutenant? » dit-il, « Mr. Lees, voici le lieutenant Belling. »

Je ne savais pas exactement comment il fallait agir avec le lieutenant Belling, mais mon impulsion première fut certainement de l'emporter avec moi, si j'avais pu. Elle portait un uniforme bleu clair, tunique et pantalons, et bien qu'elle eût cet air froid, dur et efficace qu'ont souvent les femmes tout à fait capables d'agir par elles-mêmes sans l'aide de personne, elle n'en était pas moins attractive. Elle savait exactement qui j'étais et alla droit au fait.

— « Avez-vous rencontré Charles Fenner à bord du navire, Mr. Lees, » demanda-t-elle. Je hochai la tête. Elle me montra une photo de l'homme que j'avais tué.

— « Vous le reconnaissez? »

Je hochai la tête à nouveau.

— « Il est possible que je l'aie vu sur le navire, » dis-je, « mais je ne pourrais l'affirmer. »

— « Il était Vernien et venait comme vous de Roqual, sur Verna. »

— « A peu près les deux tiers des passagers du navire en venaient. Pourquoi? Qu'a-t-il fait? »

— « Il a été trouvé mort sur le navire. »

Il y avait un certain défi, dans la façon dont elle dit ça, comme si elle n'ignorait pas que je savais que Fenner était mort — et comme si elle avait connaissance de quelque chose que j'ignorais qu'elle sût.

Elle ne prenait pas la peine de cacher le fait qu'elle m'avait recherché, moi particulièrement, et qu'elle avait déjà une douzaine de pièges dans lesquels j'aurais dû tomber, mais je lui simplifierai la tâche.

— « Dans sa cabine? » demandai-je à brûle-pourpoint. « Suicide? »

— « Rien de tout cela, Mr. Lees, vous devriez pouvoir nous aider en cette affaire, » dit-elle d'une façon coupante. « Vous êtes bien psychostatisticien, n'est-ce pas? »

— « Il vient justement de m'en avertir, » dit sèchement le commissaire.

— « Il est certain, » poursuivit sévèrement le lieutenant Belling, « que vous avez dû remarquer quelque chose que vous pourriez nous dire... Etre aveugle, sourd et muet ne sont pas les qualités requises pour un psychostatisticien? »

Je la regardai sans plus. Cela n'eut aucun effet.

— « Quand pensez-vous que l'homme ait été tué? » demandai-je.

— « Juste avant de débarquer, il y a une heure environ. » C'était le premier renseignement complet et exact qu'elle m'ait donné.

Je secouai la tête :

— « Je vois ce que vous voulez dire, mais deux raisons m'empêchent de vous aider : la première est que pendant tout le voyage, j'ai fait exprès en temps que psychostatisticien de ne pas remarquer quoi que ce soit. La seconde est que les deux dernières heures qui ont précédé le débarquement ont été le désordre complet... il m'aurait été difficile

de remarquer quoi que ce soit de significatif, même si j'avais été aux aguets. »

Cela ne plût pas beaucoup au lieutenant Belling.

— « Est-çe qu'un psychostatisticien, » dit-elle (insinuant que, bien que ce ne soit pas grand-chose, je n'étais pas même ça), « n'est pas tenu de remarquer les choses importantes, même au milieu du plus grand désordre? »

— « Non, au contraire, un psychostatisticien enquêtant sur n'importe quoi, aurait tendance à être perdu lorsque la situation sort de la normale. Il attendrait, si possible, que tout rentre dans l'ordre. Nous n'étudions que ce qui est normal, nous prenons grand soin d'éviter les exceptions, tout ce qui est anormal. »

— « Je vois, » dit-elle avec une incrédulité découragée et dédaigneuse, comme si elle avait toujours soupçonné quelque chose dans ce genre, mais n'avait quand même jamais pu se persuader que les psychostatisticiens fûssent aussi peu capables que ça. « Bon, merci beaucoup, Mr. Lees. »

— « Pas de quoi. Je regrette de n'avoir pu vous être plus utile. Si vous avez besoin de moi, vous me trouverez au Sunway. »

Nous nous en tînmes là.

Pourtant, au moment où je sortais, le lieutenant Belling eut une faiblesse qui dura le temps d'un éclair.

Toute femme qui n'est pas névrosée aime à être admirée, et même le lieutenant se mit à me sourire seulement pour me montrer qu'elle en était capable et ce que c'était quand elle le faisait.

Je ne voulais lui faire aucun compliment, mais ne pus m'empêcher de remarquer :

— « Si vous appartenez à cette section de la Brigade Criminelle, lieutenant, je vais aller commettre immédiatement un meurtre pour vous avoir à mes trousses. »

— « Ne vous inquiétez pas, » rétorqua-t-elle, « j'y suis déjà. »

*
* *

L'escarmouche avait été beaucoup plus féroce qu'elle n'avait semblé.

J'aurais aimé pouvoir vous montrer le lieutenant Belling pour ne pas avoir à vous la décrire. Vous connaissez ces héroïnes de romans et de films, dures et indépendantes, qui se fraient un chemin l'arme à la main à travers une douzaine d'expériences à vous faire dresser les cheveux sur la tête, mais s'effondrent enfin en pleurs dans les bras du héros pour prouver qu'après tout elles sont féminines quand même. Belling pouvait ne pas être si dure au commencement que ces êtres infernaux au pistolet facile et juchés sur de hauts talons, mais je pouvais déjà affirmer qu'elle le serait beaucoup plus à la fin. Ce n'était pas elle qui s'effondrerait en pleurs dans mes bras, ni dans ceux de n'importe quel autre.

Elle était extrêmement bien, cette femme. Les mots ne peuvent décrire le timbre de sa voix, quelquefois aigu, mais toujours piquant.

Elle vous donnait toujours envie de lui répondre vertement pour la faire redescendre d'un degré ou deux, ou de lui démontrer qu'elle ne savait pas tout. C'était nettement et intelligemment calculé.

Elle était aussi très forte pour dire des choses presque exactes, mais pas tout à fait, de façon que si vous saviez mieux qu'elle de quoi il s'agissait, vous pouviez difficilement vous empêcher de faire une petite correction, et c'était tout ce qu'elle désirait. Le prénom de Fenner était Clark et non Charles, et il était Kolpérien et non Vernien. Et la façon dont elle insinuait que même si j'étais un psychostatisticien, je ne pouvais en être un très bon, en tout cas, ne me faisait grâce de rien, et cette manière de dire enfin qu'elle était sur ma piste pour le meurtre de Fenner, aurait fait riposter la plupart des gens. Bien entendu, je n'étais pas comme la plupart des gens.

Et le lieutenant Belling n'était pas n'importe quel agent de police féminin.

***

Je retournai dans les rues de Jerris et me mis imméditament au travail. D'une certaine façon, mes méthodes n'étaient pas différentes de celles de Belling ; peut-être qu'à son égard je faisais mousser ma propre personnalité.

Je parlais à chaque quinzième personne que j'apercevais. Tout d'abord je parlai comme un étranger sur Renn, mais lorsque je m'aperçus que les gens ne s'apercevaient pas que j'étais un étranger en me voyant ou en me parlant, je cessai de me comporter comme tel.

Les petites bribes de conversation étaient fondées sur un tas de choses différentes. J'étais quelquefois grossier, impoli, insistant : quelquefois les gens parlaient facilement et ouvertement. Il m'arrivait d'articuler à peine quelques mots sans demander de réponse. Ou alors j'imitai le « Wedding Guest » du poème de Coleridge.

— « *Pourquoi êtes-vous si pressé ?* »
— « *Je ne savais pas que j'étais pressé, je veux dire...* »
— « *Vous vous êtes précipité comme une pompe à incendie.* »
— « *Oh ! mais je... je...* »
— « *Peut-être vous demandez-vous en quoi cela me regarde.* »
— « *Oh ! non je... je...* »

Je ne notais aucune réponse et n'essayais même pas de me souvenir d'aucun détail. La psychostatistique n'entre généralement pas dans les détails. Il faut éviter de se cacher la forêt entière derrière les arbres.

— « *Voulez-vous acheter un cuirassé ?* »
— « *Hein ? Qu'est-ce que c'est ?* »
— « *Voulez-vous acheter un cuirassé ?* »
— « *Parfait, monsieur, vous avez gagné. Quelle est la réponse ?* »

On a dit avec dédain que la psychostatistique est la science de fabriquer les préjugés.

Mais la différence entre les préjugés ordinaires et les impressions psychostatistiques est que les préjugés caractérisent seulement l'individu

qui les a, tandis que les impressions des psychostatisticiens sont étudiées de façon à vouloir dire quelque chose à propos du sujet, de l'expérience ou des personnes sur lesquelles porte l'enquête.

— « *Combien de vêtements portez-vous, mademoiselle ?* »

— « *Que dites-vous, est-ce à moi que vous vous adressez ?* »

— « *Je fais une étude sur les textiles. Je me demande si vous voudriez bien me faire la liste des pièces d'habillement que vous portez en ce moment ?* »

— « *Mais je..., vous ne voulez certainement pas dire... Oh! bien! Que voulez-vous que je vous dise exactement ?* »

Mes victimes étaient de tous les genres. Je m'en assurai en quelque sorte, en me refusant d'aller à l'encontre de la règle de chaque quinzième personne quoique apparemment nul autre que le Dieu des Mathématiques ne puisse s'y opposer ou même le savoir.

— « *Voulez-vous acheter un cuirassé ?* »

— « *Certainement. Laissez-le à la porte de service!* »

Tout est bon grain apporté au moulin du psychostatisticien, mais certains témoignages sont positifs et d'autres seulement négatifs. L'ennui c'est que, pour obtenir la valeur entière de votre témoignage positif, vous devez poursuivre l'inintéressant témoignage négatif.

Charles Darwin avait l'habitude de noter tout particulièrement les faits contraires à ses propres théories et croyances, car il se savait susceptible de les oublier si cela lui était possible.

Les psychostatisticiens ont non seulement à prendre bonne note des faits désagréables, mais ils doivent aller à leur recherche ne négligeant rien, jusqu'à ce qu'ils les trouvent.

— « *Sors la clef de cette voiture pour moi, mon garçon.* »

— « *Dites, monsieur.* »

— « *Fais ce qu'on te dit. Je ne plaisante pas.* »

— « *Mais je ne peux pas.* »

— « *Bien sûr que si ; ça ne te prendra pas plus de quinze secondes.*

— « *Mais c'est que... c'est votre voiture, monsieur ?* »

— « *Naturellement. Tu ne penses pas que je te demanderais de voler la clef, n'est-ce pas ? C'est tout simplement que je suis trop paresseux pour traverser la rue et la prendre moi-même. Vas-y, prends-la!* »

Et il le faisait. Un vieil homme me laissa lire tout ce qu'il avait dans son portefeuille, ne jugeant pas convenable de refuser.

Une grosse blonde, mal soignée répondit en rougissant violemment à toutes les questions que je trouvai à lui poser au sujet de sa vie amoureuse, visiblement désireuse de s'enfuir, mais ayant peur que je la poursuive en criant ces questions embarrassantes.

Naturellement, il y eut des refus. Il fallait que j'en aie pour continuer à essayer des choses de plus en plus outrageantes jusqu'à ce que l'on refuse de me répondre.

— « *Venez prendre un verre quelque part, ma belle.* »

— « *C'est à moi que vous parlez ?* »

— « *A qui d'autre ?* »

— « *Alors, ne le faites pas, je vous prie.* »

— « *Je ne ris pas, petite. Si vous voulez agir dans votre intérêt, vous devriez...* »

— « *Oh! allez au diable.* »

Et la fois où je demandai à un homme mûr d'aller porter quelque chose pour moi à quelques kilomètres de son chemin.

— « *Je regrette, je n'ai vraiment pas le temps.* »

— « *Je vous dis qu'il faut que vous trouviez le temps. Je ne peux le porter moi-même.* »

— « *Alors, demandez à un service de livraisons.* »

— « *Je ne vous le redemanderai plus!* »

— « *C'est bien. Je vous ai dit que je regrettais. Je l'aurais fait si cela m'avait été possible, mais...* »

Les refus étaient rares. Les Renniens étaient prêts à se laisser exploiter dans presque toutes les circonstances. Ce n'était pas par simple politesse. Ils faisaient quelquefois une chose contre leur volonté uniquement parce qu'ils avaient peur de moi. Je commençai à avoir des idées bien arrêtées au sujet des Renniens. J'aurais eu du mal à faire autrement.

Les Renniens étaient des moutons.

N'importe quel tyranneau, c'est-à-dire n'importe quel être légèrement plus fort qu'eux pouvait forcer n'importe lequel d'entre eux à faire ce qu'il désirait.

Ils étaient polis, aimables et obligeants et, si vous profitiez de leur politesse, ils vous laisseraient faire. Ils n'étaient pas assez polis pour prétendre qu'ils « voulaient » se plier à vos demandes les plus exagérées, mais ils en arrivaient presque toujours là.

Oui, les Renniens étaient si timides qu'il était étonnant qu'on n'ait pas pris plus d'avantages sur eux, jusqu'ici. Et maintenant que je l'avais compris par moi-même j'étais tout à fait à même de comparer ce qu'on m'avait dit au sujet des Renniens avant que je vienne à Jerris, avec ce que j'avais réellement constaté.

Les Renniens étaient exactement ce que j'attendais qu'ils soient.

III

L'état d'urgence était une chose entendue, mais pour un seul jour, c'était suffisant. Je retournai à mon hôtel, me demandant si on me laisserait en paix ou non. On ne m'y laissa pas. Le hall du Sumway était un endroit amical et confortable, peuplé du trop-plein des salons et des bars. Si les tapis avaient été plus épais, vous auriez eu le sentiment en marchant dessus qu'ils avaient besoin d'être tondus. Un bon trait psychologique que les tapis épais. Ils vous font marcher lentement, ce qui vous donne une impression de détente. Les lumières étaient tamisées, ce qui était favorable au teint des femmes, tout particulièrement à celui d'une blonde au visage lissé qui attirait deux fois plus les regards qu'aucune autre femme de la place. Elle portait un pyjama du soir en épais

satin dont la couleur oscillait gracieusement entre le bleu, le turquoise et le vert. Bien qu'on pût apercevoir son corps et un galbe magnifique, elle était toujours le lieutenant Belling et continuait à le prouver.

— « Vous n'auriez pas, par hasard, » dit-elle avec enjouement, « de nouvelles idées au sujet de quelque chose dont nous avons déjà parlé aujourd'hui, Mr. Lees? »

J'ignorai la question.

— « Alors, vint une grosse araignée qui s'assit auprès d'elle, » dis-je en le faisant.

— « Mais avec très peu de chances de faire partir miss Mufflet en lui faisant peur, » dit-elle.

— « Puis-je y compter quoique je fasse? » Elle mit sa main sur mon poignet en serrant fort, très fort.

— « C'est peut-être amusant pour vous, » dit-elle d'un air farouche, « mais ça ne l'est pas pour moi. C'est une affaire criminelle. Comprenez-vous cela? »

— « Comment puis-je la considérer autrement que comme quelque chose d'amusant? » demandai-je en parlant quand même assez sérieusement. « Ecoutez, rien que pour le plaisir de discuter, partons du point de vue que je n'ai pas tué ce Fenner, et que je ne sais rien au sujet de sa mort. »

— « Bien, partons de ce point de vue, rien que pour le plaisir de discuter et ensuite? »

— « Alors, vous commencez à me poser des questions auxquelles je ne puis répondre. Et je suis ici, aux frais énormes de mes patrons, pour faire un travail que je ne puis mener à bien que si vous m'en laissez la possibilité. Je dois traiter cette affaire criminelle à la légère. Si je rampe à vos pieds, vous devrez forcément serrer un peu la vis, pour que... »

— « C'est un aspect de la question, » admit-elle, « j'en suis navrée pour vous. »

— « Je suis heureux de l'apprendre, » dis-je d'un ton radouci.

— « Avant que je n'éclate en sanglots, peut-être me direz-vous de quoi il était question dans les deux messages en code que vous avez reçus juste avant que l' « Apple Honey » ne débarque. »

— « Puisque cette question est liée à un meurtre, » dis-je, « lieutenant, je vais peut-être vous le dire. L'un me disait qu'une maison de chaussures s'est alliée à l'association commerciale pour laquelle je travaille. Cela ne changera probablement rien à mon rapport, mais j'aime savoir pour qui je travaille. L'autre... »

— « Vous vous attendez à ce que je croie qu'un tel message vous aurait été envoyé à bord, en code, au prix d'à peu près 8 000 dollars internationaux, lorsque les mêmes instructions auraient pu vous arriver douze heures plus tard au prix de 200 dollars? »

Je la regardai de travers.

— « Dites-moi, si vous devez me passer au crible de cette façon, voudriez-vous monter dans ma chambre et m'y interroger? »

Elle se leva.

— « Certainement. Pourquoi? »

Je fus surpris qu'elle n'élève aucune objection. J'avais proposé cela uniquement pour gagner un peu de temps.

— « J'aime toujours défendre mon honneur dans l'intimité, » dis-je doucement, « pas vous? »

*
* *

— « Un verre, » avais-je demandé. « Un peu de vermouth, » avait-elle dit.

Encore une fois à ma surprise, elle m'avait donné tout le temps de réfléchir. Elle n'avait pas parlé en montant, sauf pour demander (et très doucement pour elle) si la direction ne ferait pas d'objections à ce que je reçoive des femmes dans ma chambre.

— « Le cas échéant, » avais-je dit, « nous pourrons toujours leur raconter une histoire ou une autre, peut-être même que vous êtes un agent de police m'interrogeant sur une affaire criminelle. »

Maintenant elle était confortablement appuyée sur le canapé et en lui donnant son vermouth je lui dis raisonnablement :

— « Voyons, lieutenant, je ne peux tout de même pas continuer à vous appeler, lieutenant Belling? »

Elle sourit :

— « Vous pouvez m'appeler Vicky, » dit-elle.

Tout cela était parfait, mais ne m'aveuglait pas. Si elle me laissait le temps de trouver une explication à ces messages en code, elle devait être plutôt certaine que je n'en avais pas vraiment besoin. Si elle venait dans ma chambre et acceptait un verre, elle devait s'attendre à tirer plus de moi qu'elle n'aurait pu le faire dans le hall. Et si elle me permettait de l'appeler Vicky, c'est qu'elle désirait que je ne sois pas sur mes gardes, de façon qu'elle puisse m'enfoncer un couteau entre les côtes.

Vous voyez le genre d'opinion que j'avais de... Vicky. Accessoirement, et je regrettai beaucoup que ce ne fût qu'accessoirement, elle formait une image saisissante, convenablement relaxée, en train de déguster son verre. Mais ce qui n'était pas moins frappant, était que sa poche, fortement tendue, contenait, fort visiblement, un petit automatique. Ou bien elle l'avait oublié ou bien elle n'en avait cure.

— « Bien, maintenant au sujet de ces messages, » dit-elle, « pourquoi étaient-ils en code, et pourquoi 8 000 dollars au lieu de 200? »

Je pris un morceau de papier et commençai à écrire quelque chose dessus.

— « Avant que nous y arrivions il vaudrait peut-être mieux que je vous prépare à admettre la réponse. Je suppose que vous avez vu le message? »

— « Si je l'admettais, » observa-t-elle froidement, « vous auriez fondement à une plainte en violation de correspondance privée que vous ne gagneriez pas, mais qui nous réduirait à l'impuissance au moins pour toute la semaine prochaine. »

C'était exact. Malheureusement, les messages que l'on m'adressait à Verna devaient être simplement envoyés par la radio civile sub-ether qui était plus ou moins publique. Il ne pouvait y avoir de communication privée interplanétaire et encore moins de système à système. Il n'y avait qu'un seul moyen de communication entre Verna et l' « Apple Honey », dans l'espace ou à Renn, la radio internationale sub-ether. C'est pourquoi s'il y avait quelque secret dans les messages, les codes à employer devaient être très étudiés ; la différence de frais dont Vicky avait parlé était la différence entre la classe A et la classe D, de radiogrammes.

Le mien avait été envoyé directement au navire, remise garantie, avec une clause privée qui devait, en principe, empêcher qui que ce soit de voir son contenu. Envoyé en message D, il aurait été expédié sur Renn avec des milliers d'autres messages, déchiffré sans grande hâte, et aurait attendu à la poste de Jerris que je vienne le chercher.

— « Bien, » dis-je. « Laissons tomber. Voici approximativement le message qui m'a été envoyé. Nous allons supposer que vous ne l'avez jamais vu avant. » Je lui montrai un code qui donnait précisément le message que je lui avais indiqué. Elle hocha la tête sans la moindre surprise.

— « Quant à connaître la raison pour laquelle mes patrons étaient disposés à dépenser 8 000 dollars là-dessus, » continuai-je, « je peux vous répondre de la même façon que si vous me demandiez pourquoi ils sont disposés à dépenser 150 000 dollars pour cette enquête. Je pense qu'ils auraient pu charger quelqu'un à Jerris de faire un rapport quelconque pour une centaine de dollars. Mais ils n'auraient pas été prêts à en investir 20 000 000, dans un marché rien que sur ce témoignage. Tandis que sur le mien... »

— « Je vois, » dit Vicky. « Ils croient que plus ils paient cher pour une chose meilleure elle est. Oui, je pense que c'est raisonnable. Ceci établi, pourquoi avez-vous tué Fenner? »

— « Je ne l'ai pas fait, » dis-je patiemment. Elle soupira et se leva. Sa poche revolver semblait ample à nouveau, ce qui en fait n'empêchait pas de voir l'automatique.

— « Vous pouvez continuer pour le moment, » et elle sortit sans même dire « au revoir », me laissant à mes réflexions.

La psychostatistique est une science très utile qui parvient quelquefois à de remarquables résultats. Mais voici où est sa faiblesse : un psychostatisticien est appelé à découvrir quelque chose, c'est-à-dire qu'on ne connaît pas tout à propos de cette chose ; donc certaines des suppositions qu'il doit faire peuvent s'avérer fausses. Les gaffes spectaculaires de la psychostatistique viennent presque toujours d'une seule fausse présomption au départ.

Ainsi, l'hypothèse que quelqu'un avait faite une fois, que les conditions de vie étant beaucoup plus agréables sur Mégor V que sur Mégor VII, les gens vivraient plus longtemps sur Mégor V. Ou l'idée que, puisque tous les organismes qui respiraient de l'oxygène sur la terre avaient besoin d'oxygène pour vivre, tous les organismes de Porus respi-

rant de l'oxygène ne pouvaient pas s'en passer non plus. Ou l'assertion que des êtres jeunes s'adapteraient toujours mieux à de nouvelles conditions de vie que les vieux. Tout ceci avait amené une fois ou l'autre, à des conclusions ridiculement fausses. Les psychostatisticiens étaient toujours à l'affût de semblables pièges. Dans ce cas, le piège possible était que Verna voulait avoir un plan de réactions de Renn, et la seule chose que je pouvais faire était une enquête sur les Renniens. Un groupe, une nation, un monde peuvent ne pas réagir de la même façon que les simples particuliers qui les composent.

*
* *

Le jour suivant, comme rien de nouveau ne venait de Vicky ou de la police de Jerris, en général, je continuai mon enquête. J'essayai de me faufiler dans quelques queues à Jerris, rien que pour voir ce qui arriverait. Je me rendis compte de ce qui arriva... rien du tout ! Vous savez aussi bien que moi ce qui arriverait si quelqu'un se faufilait dans une queue quelconque, dans votre ville. Je le sais aussi.

A Jerris, les gens ne faisaient que regarder. Il arrivait quelquefois que quelqu'un s'avance d'un pas vif comme s'il voulait faire et dire quelque chose, mais alors il ou elle décidait de n'en rien faire et retournait en arrière en haussant les épaules. A part cela quelques-uns marmonnaient des réflexions acides et c'était tout.

Voici apparemment comment les Renniens voyaient la chose. Les premières personnes de la queue ne voyaient pas pourquoi en faire un drame, car un de plus ne faisait pas grande différence. Et, plus loin, les gens n'étaient pas catastrophés non plus, car il y en avait déjà tant devant eux qu'un de plus n'y changerait rien.

En fait, ils agissaient en groupes de la même façon qu'individuellement. Je fis une demi-douzaine d'autres tests, y compris celui de faire une histoire dans un restaurant qui confirma cela. Alors, j'essayai de créer une panique de l'incendie dans un cinéma que je n'espérais pas pouvoir mener à bien. Il nous est peut-être impossible de combattre les accidents d'automobiles et d'aviation, mais à mesure que le matériel de protection et d'extinction devient plus efficace, les incendies sont réduits en nombre et deviennent moins dangereux. Le feu est moins à craindre qu'auparavant. On a de moins en moins peur des incendies. Quoi qu'il en soit, je réussis au début, lorsque j'essayai de créer une panique. Les gens se précipitaient vers les sorties, des femmes hurlaient, des hommes criaient, quelqu'un alluma des lampes pour ajouter à la confusion, et les hurlements et les cris venant de l'écran ne firent qu'augmenter la panique soudaine, terrible et terre à terre. Tout cela fut si rapide qu'un moment avant j'essayais encore de provoquer la frayeur et, immédiatement après, effrayé, je tentais désespérément de l'arrêter.

J'y arrivai d'ailleurs aussi. Les gens qui venaient de se précipiter sauvagement dans toutes les directions ralentirent, s'arrêtèrent et revinrent à leurs places aussi docilement que des moutons.

« Comme des moutons, » c'était exactement cela. Ils avaient été pris de panique comme des moutons. Avant, je les avais vu agir ainsi individuellement. Mais je ne veux pas impliquer une idée de stupidité dans ma description, car les Renniens n'étaient pas stupides, mais ils étaient des moutons.

La psychologie prouve que toutes les races sont de capacités et d'intelligence similaires. Mais en même temps qu'elle démontre que tous les habitants de la galaxie ont beaucoup de points communs, des enquêtes et statistiques montrent, au contraire, combien ils diffèrent de ville à ville, à plus forte raison de planète à planète. Si vous faites un bruit inutile à Jason (Verna), vous vous faites très rapidement détester ; si vous êtes paresseux à Corranches (Kolper), cela se saura et vous aurez bien du mal à trouver du travail ; à Shane (Vermont) les gens soupçonnent quiconque ne boit ni ne fume, s'attendant à le voir sortir de ses habitudes et dépecer quelqu'un avec un couteau à pain. Tout ceci parce que les gens sont endormis à Jason, travaillent dur à Corranches, et sont gais, démonstratifs et insouciants à Shane.

Ce ne sont peut-être que des généralités, mais elles sont exactes quand même. Et en Renn, si on juge d'après Jerris en tous les cas, les gens étaient des moutons.

Tout marchait très bien, faisait un ensemble harmonieux, sauf en ce qui concernait Vicky Belling, peut-être le commissaire et un certain nombre, statistiquement insignifiant, d'autres personnes que j'avais rencontrées très brièvement.

Les exceptions ne confirment jamais la règle. Je désirais vivement savoir pourquoi Vicky était différente, et combien il y avait de Renniens des deux sexes qui lui ressemblaient.

J'avais eu, en fait, un jour de grâce pendant lequel je pus travailler sans interruption, un jour sans message en code, sans penser à la rivalité de Verna et de Kolper et sans entendre quoi que ce soit au sujet de Fenner.

Ce fut un jour de vacances agréable, mais cela ne dura pas. Le jour suivant, je rencontrai Vicky à nouveau.

Cela semblait être dû au hasard, en tout cas, cela était supposé en être un, et ça pouvait bien l'être, car lorsque je la rencontrai dans le parc, elle fut visiblement désemparée pendant une fraction de seconde avant de se rendre compte de ce que son visage exprimait et de l'empêcher d'exprimer quoi que ce soit.

C'était un choc pour moi aussi de voir Vicky habillée de façon à faire de l'effet... un certain genre d'effet. Elle portait un short blanc qui faisait ressortir de longues jambes potelées et une taille bien tournée, et une blouse rouge fraîchement repassée, aux manches très larges, très ajustée à la poitrine et des petites chaussures lacées. Diisons qu'elle était mignonne... et n'en disons pas plus.

— « Vicky ! » m'exclamai-je en la voyant, presque scandalisé. C'était comme si on lisait un reportage de base-ball en première page d'un journal financier.

— « Bonjour, Tony, » dit-elle, et elle continua très vite : « Je prends seulement un peu de soleil. Puis elle se ressaisit et dit sans préambules : « Fenner était Kolpérien. » Nous étions tout près de l'endroit le plus affairé de Jerris, mais il n'était pas trop encombré.

Deux rues principales se déroulaient parallèlement sur quatre cents mètres sur les deux côtés d'un parc. Il y avait un chemin de fer électrique d'un côté ; des jardins et les bâtiments de granit rouge de l'administration lui faisaient face de l'autre côté.

Des milliers de personnes traversaient le parc à toute heure, sur ses larges avenues. Mais il y avait d'autres chemins ombragés, abrités et étroits, où l'on ne voyait jamais de gens pressés. Ils étaient faits pour les amoureux, les enfants, les filles rieuses et les vieilles personnes. Ce n'étaient pas de longues routes droites mais des sentiers sinueux, détournés, dérobés au regard, mais non enfermés par des arbres et des buissons. C'est dans un de ceux-ci que Vicky flânait seule, mais pas si seule que ça. Malgré son apparence, on pouvait voir au premier coup d'œil qu'elle n'était pas une de ces jolies filles faciles, car elle semblait indépendante, avertie et loin d'être sotte.

Lorsqu'elle commença brusquement à parler de Fenner, je protestai :

— « Vous ne vous donnez jamais un jour de congé, Vicky? »

— « Je vous cherchais en tous les cas. Je ne m'attendais pas à vous rencontrer ici, mais cela n'a aucune importance. Si vous le vouliez, vous pourriez m'aider, Mr. Lees... Tony, j'ai dit que Fenner était Kolpérien. »

— « J'ai bien entendu. Vous disiez qu'il était Vernien. Maintenant il serait Kolpérien. Naturellement, vous vous intéresseriez plus à lui s'il était Rennien? »

— « Une des raisons qui me font m'intéresser à vous, » murmura-t-elle, « est la façon que vous avez de mettre en travers du chemin des choses sans le moindre rapport avec le sujet. »

— « Que voulez-vous dire? »

Elle ignora ma question.

— « Que connaissez-vous en politique? » demanda-t-elle au lieu de répondre. « Je devrais plutôt dire : Que prétendez-vous y connaître? »

— « Beaucoup de choses, » ai-je admis. « Que désirez-vous savoir? »

— « Bon, vous êtes Vernien. Fenner était Kolpérien. »

— « Et vous êtes Rennienne. »

— « Encore une chose sans aucun rapport. Ou bien en a-t-elle un? Nous semblons beaucoup intéresser Kolper et Verna en ce moment. Naturellement, vous ne savez rien à ce sujet? »

Maintenant nous nous promenions ensemble, mais pas très près l'un de l'autre. Elle ne semblait pas désireuse de lire quelque chose sur mon visage, car elle se tenait un peu en avant de moi, regardant ses jambes avec quelque complaisance.

— « Pourquoi ne saurais-je rien, » demandai-je. « Non, Kolper et Verna s'intéressent beaucoup à vous, en ce moment, c'est ce que vous prétendez, n'est-ce pas? »

Je réfléchissais très vite. La franchise est parfois désarmante ; il arrive quelquefois que la vérité, rien que la vérité puisse passer pour toute la vérité.

— « La question qui se pose est la suivante : méritez-vous cet intérêt? »

Elle s'arrêta et se retourna, les yeux interrogateurs :

— « Oh ! pas vous personnellement Vicky, » dis-je, « vous méritez l'intérêt de n'importe qui. Il n'y a aucun doute à ce sujet. En fait, je... » Elle secoua la tête impatiemment. « Non, ne secouez pas la tête, » dis-je chaleureusement, « vous ne devez pas penser que vous êtes une ratée uniquement parce que vous êtes une fonctionnaire de la police au lieu d'être une épouse et mère de trois enfants. Il n'est pas trop tard pour... »

— « Une chose à la fois, Tony, » dit-elle en riant. « Nous continuerons une autre fois ce genre de discussion. En attendant... »

— « C'est une promesse? »

— « Oui, mais je choisirai le moment propice. En attendant vous disiez que la question était de savoir si Renn était digne de l'intérêt de Kolper et de Verna. »

— « En fait, » dis-je sans appuyer, « mon rapport sur Renn ne sera pas seulement fait à l'usage du traité commercial dont je vous ai parlé, mais aussi à celui du ministère Vernien aux affaires galactiques — bien entendu, pas officiellement — et en se basant là-dessus... »

Elle était suspendue à mes lèvres. Aussi je m'arrêtai et dis modestement :

— « Je ne voudrais pas que vous pensiez que je me vante, uniquement parce que je suis avec une jolie fille. »

Elle était sur le point de dire quelque chose d'assez mal considéré.

Mais alors quelque chose siffla entre nous, incroyablement et horriblement et creusa un sillon dans le chemin, puis ricocha à notre gauche dans les buissons.

C'était comme si quelqu'un essayait de nous tuer ou du moins de tuer l'un d'entre nous.

Vicky se baissa un peu pour s'asseoir sur ses talons, mettant sa tête au-dessous du niveau des buissons qui étaient derrière nous. Mais, même en faisant cela, elle me regarda pour guetter mes réactions.

— « Encore des choses sans aucun rapport, Tony? » demanda-t-elle froidement.

IV

Je ne demandai pas ce qu'elle entendait par là. Lorsqu'on vient de tirer sur vous, il est tout à fait possible qu'on recommence, et il est plus sage de sortir du champ de la trajectoire du prochain coup, au cas où il y en aurait un.

C'est justement ce que nous fîmes. Vicky ne voulait pas que ses genoux sans défaut touchent le gravier, mais elle resta quand même

fermement accroupie. Quant à moi, moins soucieux de mes genoux que de l'ensemble de ma peau, je me retirai vivement du chemin sans craindre de m'appuyer sur eux.

Le coup n'avait pu venir du parc, à moins que quelqu'un ne se soit placé sur un arbre. Accroupie sur ses talons, Vicky localisa rapidement l'endroit d'où il avait été tiré : d'une fenêtre située en haut du bâtiment de l'administration, et à travers une brèche du feuillage au-dessus de nous.

— « Cela signifie que ce n'est pas moi, mais vous qui étiez visée, » grognai-je.

— « Comment voyez-vous les choses. »

— « Parce que l'on ne pouvait m'identifier dans l'ombre à cette distance et à travers les arbres, même avec un télescope, mais pour vous c'était possible. »

Et, d'un signe de tête, je montrai son ébouissant short blanc et sa blouse rouge vif.

— « Vous auriez presque pu vous transformer en cible. »

Elle renifla impatiemment.

— « Cela ne prouve rien, » rétorqua-t-elle, « venez. »

Elle partit dans une course rampante, sans s'occuper de savoir si j'étais là ou non. Je suivais, mais pas avec une telle hâte. Avant de tirer comme ils l'avaient fait, les gens ont soin d'assurer leur fuite à l'avance.

Vicky courut bien et elle était droite et insouciante lorsque nous arrivâmes dans le parc. En la voyant courir hors de l'ombre avec moi sur ses talons, les gens ricanèrent et ne firent rien, ne tirant qu'une fausse conclusion de toute l'affaire. Naturellement, le coup de feu avait été silencieux. Alors, à ma grande surprise, un homme en costume bleu apparut à la porte principale du bâtiment de l'administration vers lequel Vicky se dirigeait. Lorsqu'il nous vit il prit ses jambes à son cou, Vicky s'élança à sa poursuite. Je fis de mon mieux, mais j'étais à bout de forces.

Dans les quelques minutes qui suivirent nous eûmes une autre magnifique démonstration du caractère des Renniens. Nous poursuivîmes « costume bleu » dans le parc, le long des trois rues, dans un immeuble et dans un escalier de pierre.

Et personne ne s'en occupa. Bien sûr, les gens nous regardaient et tout particulièrement Vicky. Jerris n'était pas une des rares villes de la galaxie, dans laquelle on s'habillait communément ainsi dans la rue. Mais, à part le fait de regarder, personne ne faisait rien. J'essayai de crier « Arrêtez le voleur », mais c'était gaspiller ma respiration, et j'en avais besoin. J'avais besoin de bien plus que cela en fait.

Les centaines, peut-être les milliers de personnes qui virent la poursuite, décidèrent que ce n'était pas leur affaire et qu'il ne fallait pas s'en mêler. Pour la part que qui que ce soit d'autre que nous trois prenait à la poursuite, nous aurions aussi bien pu nous trouver dans une ville déserte, Vicky, l'homme au costume bleu, et moi.

Nous finîmes par perdre le « costume bleu » et nous nous arrêtâmes haletants pour discuter la question. Nous étions dans une impasse qui n'était pas seulement désertée pour le moment, mais qui semblait l'avoir toujours été depuis le commencement des temps.

Vicky n'avait jamais été plus jolie. Son essoufflement, son sein qui se soulevait, son teint coloré et ses cheveux défaits y contribuaient d'ailleurs. Mais ce qui compta plus que tout est qu'elle se tourna impulsivement vers moi pour voir si je pouvais l'aider en quelque chose. La plupart des filles sont belles, lorsqu'elles s'adressent à vous pour vous demander votre aide, à condition, bien entendu, qu'elles n'en fassent pas une habitude.

Je l'embrassai.

Je sais que je n'aurais pas dû le faire alors qu'elle s'adressait ainsi à moi, en toute confiance, mais somme toute... Elle fit un bond en arrière, les yeux étincelants.

— « Je pense que vous vous sentez satisfait de vous-même ! » s'exclama-t-elle furieusement.

— « De vous aussi, » l'assurai-je, « c'était très agréable. »

Nous nous regardâmes pendant de longues secondes, Vicky en colère et moi satisfait.

Mais tacitement nous décidâmes bientôt, quoi qu'il en fût, que le fait qu'on nous eût tiré dessus était plus important que ce résultat accessoire.

— « J'aurais dû faire autre chose que de suivre cette procession, » observai-je pensivement, « cet individu pouvait nous semer à n'importe quel moment. Il nous éloignait de quelqu'un d'autre. J'aurais dû vous laisser le poursuivre et m'occuper de l'autre. »

— « C'est possible, » admit Vicky encore mal remise, « et peut-être avais-je raison la première fois en demandant si ce n'était pas encore un de vos tours. »

— « Où voulez-vous en venir ? »

— « Si le coup avait été tiré dans le but de nous atteindre l'un ou l'autre, c'était fait en dépit de tout bon sens. Je pense que c'était pour faire exactement ce que nous avons fait. »

— « C'est possible, » ai-je admis.

— « Donc, le responsable savait qui vous étiez et qui j'étais, et le coup devait me démontrer... »

Elle s'arrêta.

— « Qu'y a-t-il, » demandai-je. « Vous êtes en panne ? »

— « Non, mais peut-être devrais-je garder ce que je pense, pour moi seule. »

J'hésitai. Il me semblait que je gagnerais plus à rester en dehors de la question qu'à continuer la discussion.

— « C'est loyal, » dis-je. « Que faut-il en conclure ? Suis-je en état d'arrestation pour avoir fait tirer quelqu'un sur vous et moi, ou bien dois-je vous demander la permission de vous ramener chez vous ou bien quoi ? »

— « Je suis ! » Elle était sur le point de dire, « Je suis capable de rentrer toute seule », mais elle se rendit compte à temps combien elle aurait l'air sotte. « Bon, » dit-elle se pliant aux circonstances, « vous pourriez vous rendre utile si vous saviez vous conduire. »

— « Ne le sais-je pas d'habitude? »

— « Lorsque je suis arrivée en voiture dans le parc, je ne m'attendais guère à tout ça, » dit-elle ignorant ma remarque. « Je sais bien que je me suis précipitée dans les rues à la poursuite de l'homme en bleu, mais c'était nécessaire... Pouvez-vous aller me chercher ma voiture et venir me prendre ici? »

Elle me demandait un service, mais elle voulait qu'il fût bien clair, qu'elle était prête à se quereller à nouveau dans moins de cinq minutes si c'était nécessaire.

— « Parfait, Vicky, » dis-je aimablement, « mais je pense que vous comprenez que ce costume bleu est peut-être resté dans les parages et pourrait vouloir vous tuer? Quelqu'un devrait rester avec vous pendant que je vais chercher votre voiture. »

— « Et qui devrait le faire à votre avis? » demanda-t-elle acidement.

— « Moi, » dis-je doucement.

Elle me regarda avec fureur et je la quittai.

En allant chercher la voiture de Vicky, je réfléchis. Elle était plutôt dans le vrai. Celui qui nous avait manqué aurait pu aussi bien nous tuer, s'il l'avait voulu. Il n'y avait pas à tergiverser. Il était certain que si cet incident avait le moindre sens, il avait été mené exactement comme ceux qui l'avaient provoqué désiraient qu'il le soit. Très bien, quelqu'un savait que j'étais un agent Vernien. Il était difficile de croire que le coup avait été tiré dans le seul but de m'effrayer, et il était invraisemblable que son but principal ait été de me faire savoir que les Kolpériens savaient tout à mon sujet. Non l'incident avait été créé pour attirer l'attention de Vicky sur moi. Dans quel dessein je n'en savais rien, à moins qu'on n'ait imaginé quelque chose d'autre qui ne manquerait pas d'arriver vraisemblablement bientôt.

Quelqu'un en savait beaucoup plus que moi, sur toute cette affaire. Voyons maintenant, me dis-je : voyons les choses clairement et simplement. Il y avait un meurtre. Vicky enquêtait à ce sujet et quelque chose lui avait donné de fortes raisons de penser que j'y étais mêlé. Ce quelque chose pouvait bien être Kolpérien à l'origine.

Le fait d'avoir mis un agent hors d'état de me nuire ne signifiait pas que j'aie détruit toute l'organisation d'espionnage Kolpérienne.

Le plan de campagne possible, assez simple et probablement efficace, que la branche Rennienne de l'union des espions Kolpériens avait pu imaginer, était le suivant : sachant ou devinant que j'avais tué Fenner, ils avaient fabriqué quelque pièce à conviction que je n'avais certainement pas laissée et s'étaient arrangés de façon que la police Rennienne la trouve. Ils étaient probablement en train de m'épier et ils avaient profité de ma rencontre avec Vicky pour attirer son attention sur moi en nous tirant dessus.

Il n'y avait plus qu'à attendre le troisième acte.

Ce serait quelque chose qui, étroitement lié aux deux autres incidents, ferait tourner très efficacement les événements contre moi. J'envisageais quelques petits trucs qu'ils pourraient employer. Dans chaque éventualité, je serais arrêté, enfermé ou même exécuté par les Renniens, sans que quiconque puisse intervenir.

C'était du beau travail. L'espionnage n'est plus une affaire de cape et d'épée mais de manœuvre, de telle sorte que l'effet désiré ressorte de lui-même. Si les Kolpériens me tuaient ils ne sauraient pas grand-chose sur moi et rien du tout de mon successeur, et la police Rennienne n'aurait qu'à s'occuper du fait qu'un agent secret Vernien avait tué un Kolpérien et qu'il avait été tué à son tour par des agents Kolpériens. Si mes conclusions étaient exactes et si le plan Kolpérien était mené à bien, la police Rennienne aurait à classer dans ses archives une affaire terminée, et jamais l'idée ne lui viendrait de s'en occuper plus avant.

Ce serait une victoire Kolpérienne qui me laisserait vaincu, discrédité et peut-être même mort.

J'arrivai une fois de plus à la conclusion que j'aurais mieux fait de ne jamais venir au monde.

Je descendis le chemin par lequel nous étions arrivés si précipitamment. Vicky m'avait donné la clef de sa voiture en me disant où elle était. Il me vint à l'idée que je n'avais pas de permis de conduire local ; mais puisqu'un officier de police m'avait pratiquement enjoint de conduire sa voiture, je ne risquais probablement pas de contravention.

Je continuais à réfléchir.

Il y avait naturellement plusieurs façons d'en sortir, même si je ne connaissais pas mes ennemis et n'avais guère d'espoir de les trouver aussi facilement à Jerris, que j'avais trouvé Fenner, sur le « Apple Honey ». Une des choses que je pouvais faire était de considérer que le travail était terminé et de rentrer chez moi.

C'était vraiment le parti le plus simple et le plus correct ; il tombait sous le sens. La seule chose contre était que c'était à la fois trop simple et trop correct.

Renn ne serait pas une alliée précieuse. En faisant cette alliance, Verna devait s'assurer que son nouvel associé serait une aide et non une charge.

C'était la raison pour laquelle j'avais été envoyé sur Renn. Je devais pouvoir me prononcer d'une façon déterminante sur le genre d'alliée que Renn serait et, soit promettre la moitié de la galaxie pour inciter Renn à se joindre à nous, soit la laisser cruellement seule ou encore faire mon possible pour la pousser dans les bras de Kolper, si elle devait vraiment représenter une charge. Louvoyer, c'est ce qui est toujours et partout votre souci dans la politique galactique.

Les trois choses qui importent lorsque vous avez des centaines de civilisations humaines sur des vingtaines de mondes différents, sont la distance, la puissance et la richesse. Elles dépendent les unes des autres.

DISTANCE : Distance d'attaque, distance commerciale, distance de communications, distance pour les touristes, distance de sécurité.

PUISSANCE : Grandeur, force, population, stabilité, caractère, niveau de culture, de technologie, d'idéologie, genre de monde, niveau de ressources, versatilité, adaptation.

RICHESSE : Argent, minéraux, productivité, indice d'expansion, actif en capitaux, politique économique.

Maintenant, il pouvait arriver que si Renn s'alliait à Kolper (Renn avec sa position dans l'espace, Renn avec sa richesse et sa pauvreté, Renn avec la force et la faiblesse dont elle était capable en ce moment et continuerait à l'être), Verna et ses mondes sœurs soient lentement graduellement, inexorablement cernés, retranchés, gelés, réduits à la famine, sapés, effondrés et détruits.

D'autre part, il était possible que de tels désastres ne surviennent pas, à moins que Verna fut assez peu avisée pour prendre Renn sous sa protection.

C'était à moi qu'il appartenait de juger froidement.

Rien de nouveau là-dedans. Si vous investissez mille dollars dans une usine d'automobiles, en retirerez-vous cinq millions, vingt ans plus tard? Ou si vous placez vos économies dans les moteurs atomiques pour navires de l'espace, et que vous perdiez jusqu'au dernier sou, parce qu'un raccourci hyperspatial fait en sorte que les voyages atomiques dans l'espace soient démodés?

Cela paraît si facile par la suite lorsque les facteurs qui semblaient significatifs se sont avérés l'être. Mais pour le moment, que faire?

*
* *

Au moment où j'atteignis le parking de l'autre côté des jardins, je me rendis compte de ce à quoi j'aurais dû effectivement penser, à la place de toutes ces digressions, et je me mis à courir, trempé d'une sueur froide. J'avais dit en plaisantant, qu'il pouvait être dangereux de laisser Vicky seule. A ce moment, je pensais que bien qu'il y eût un faible danger à la laisser, elle était tout à fait capable de s'en tirer. J'imaginais qu'elle devait avoir son petit automatique dans sa poche comme d'habitude. Mais il ne m'était pas venu à l'idée à ce moment-là que le parfait troisième acte de l'hypothétique plan Kolpérien serait *le meurtre de Vicky,* avec tous les indices suffisants pour me désigner comme l'assassin, juste après que des centaines de personnes m'aient vu la poursuivre.

Cela mettrait un point final à l'affaire Fenner, et expliquerait tout. Cela serait ma fin, si le crime était assez bien arrangé.

Par la même occasion ce serait aussi la fin de Vicky, innocente spectatrice de toute l'affaire. Je me hâtai à travers le parking à la recherche d'une voiture que je n'avais jamais vue. Il semblait qu'il n'y eût que des décapotables grises et que presque tous les numéros commençâssent par AS 17 VL.

Le parking était vaste, et Vicky n'avait pas été très précise, en m'in-

diquant l'emplacement de sa voiture. En définitive, après avoir perdu cinq minutes, je réfléchis que les employés devaient connaître le lieutenant Belling de la police de Jerris, et me rendis au bureau.

Un homme grand et mince en uniforme vert bouteille connaissait le lieutenant Belling ainsi que sa voiture, mais ne me connaissait pas moi, et ne voyait pas pourquoi il me laisserait prendre sa voiture. Je commençai à discuter, lorsque soudainement j'eus la terrible vision de Vicky gisant dans l'allée où je l'avais laissée, son short blanc taché de rouge.

Je savais, maintenant, quelle était la voiture de Vicky « Je reviendrai discuter plus tard », dis-je, et je courus à la voiture sans m'inquiéter des protestations et des cris.

La voiture démarra et sortit sans encombre du parking, mais presque tout de suite je me rendis compte de mon ignorance de l'orientation de Jerris. Je ne pouvais retourner en arrière par le parc, d'où j'étais venu, et je n'étais certain d'aucun autre chemin.

Je perdis dix minutes pour atteindre l'autre face du parc, me trouvant par deux fois dans des voies sans issues. Arrivé de l'autre côté du parc, je ne me fiai plus au hasard, et suivis la route que je connaissais au lieu d'essayer de prendre des raccourcis.

J'entrai dans l'allée obscure avec la voiture. Je pouvais y voir d'un bout à l'autre. Une fois de plus elle était déserte, comme si elle l'avait toujours été.

Je sortis de la voiture, regardai attentivement autour de moi et ne perçus aucun signe de présence humaine. Personne ne pouvait être aux aguets, il y avait une tache de sang.

Il n'y en avait pas beaucoup, mais c'était du sang et encore visqueux. C'était cela apparemment. J'aurais pu être affolé en pensant à ce qui était probablement arrivé à Vicky, si je n'avais pas été encore plus préoccupé par ce qui allait m'arriver à moi.

A part la tache de sang sur le trottoir, il n'y avait pas de traces. On avait pu l'emmener n'importe où. Je me maudis de ne pas avoir vu ce qui était évident.

S'il entre dans votre plan de commettre un meurtre il est très facile de faire peser les soupçons sur n'importe qui...

Je n'étais pas défaitiste à tort. Je faisais confiance à mes adversaires, ils savaient ce qu'ils faisaient. Je fermai à clef la voiture de Vicky et la laissai où elle était. Je courus au Sumway. C'était dangereux d'y aller, mais tout était risqué maintenant. A tout moment, n'importe où, je pouvais être arrêté soit pour le meurtre, soit pour l'enlèvement du lieutenant Belling, ou sur n'importe quelle accusation formulée contre moi. A la réception, on me donna deux radiogrammes de Verna. Je les lus immédiatement. Le premier en double code était un message au sujet d'une demande d'enquête d'une firme de pâte dentifrice, réclamant une étude spéciale sur les marques préférées sur Renn, et les raisons de ces préférences. Déchiffré le vrai message disait ceci :

« Alliance avec Nova Simla conclue. Continuez votre enquête sur

Renn. Mais alliance Vernienne — Renienne est peu probable maintenant. »

L'autre en triple code faisait mieux encore que le premier. Le vrai message disait :

« Pacte Florestan-Erith signé. »

Je restai dans le hall où j'avais rencontré Vicky, et réfléchis sombrement.

L'un de ces messages était faux. Ils pouvaient aussi l'être tous les deux, ou bien l'un pouvait être faux et l'autre vrai, et ceux qui l'avaient envoyé le faux pouvaient avoir pris connaissance du vrai. Le premier me rendait la liberté. Dans ces circonstances cela me permettait de sauter dans le prochain bateau et de quitter Renn si possible. Bien qu'il me dise de continuer l'enquête il était clair que celle-ci n'avait plus d'importance.

Le second message impliquait la nécessité absolue de contracter une alliance quelles que fussent les conditions que je pusse obtenir. Le pacte Florestan-Erith signé, Verna devait avoir Renn à tout prix. Naturellement, nous essayerions d'obtenir les meilleures clauses possibles, mais Renn pourrait demander ce qu'elle voulait et l'obtenir. C'était malheureusement le premier qui était faux. Je le savais par le fait que certaines choses étaient fausses lorsqu'elles auraient dû être vraies, et vraies alors qu'elles devraient être fausses, et aussi par le nombre de lettres du premier mot, et le nombre de voyelles dans le traité commercial en code.

Mais le second message pouvait être vrai. Je ne l'aurais jamais imaginé un seul instant, si ce n'avait été l'autre...

Le deuxième message pouvait être lu en double code VL et DE comme l'autre. VL donnait des instructions d'étude de marchés ; DE donnait « Il est urgent de faire vite », et le vrai message était en FAV par-dessous. FAV n'était connu en principe que de sept personnes. Une idée intéressante au sujet du premier message me vint à l'esprit. Supposons qu'il ait voulu dire « faux ». Je ne bougeai pas jusqu'à ce que je pensai pouvoir comprendre la situation. Alors admirant la perfidie humaine, je montai à ma chambre.

V

De ma chambre, j'appelai l'appartement de Vicky dont j'avais trouvé le numéro dans l'annuaire au cas où elle serait arrivée là-bas. Il n'y eut pas de réponse.

Je n'appelai pas la police. Il n'y a jamais eu de cas de démence dans ma famille.

Je m'assis et admirai. Tout d'abord le petit complot bien arrangé, pour m'amener exactement là où mes adversaires inconnus le désiraient et ensuite le paradoxe qu'offraient les Renniens.

Moins d'une demi-heure s'écoula avant qu'un coup impérieux ne fût frappé à ma porte. Lorsque j'ouvris, je me trouvai en face de trois hommes en uniforme de la police de Jerris.

— «Anthony Lees, je vous arrête sous l'inculpation d'avoir assassiné

le lieutenant Belling, de la police de Jerris, » dit dans les formes d'usage, celui du milieu. Et trois minutes plus tard on m'emmenait en voiture au quartier général de la police.

Le commissaire me regarda, partagé entre le regret et la satisfaction.

— « Eh bien, Mr. Lees ! » dit-il aimablement, « je dois avouer que c'est une surprise. Je savais que vous deviez commettre toute une série de crimes sans importance, mais je ne pensais pas que nous aurions le plaisir de vous juger pour une accusation de meurtre. »

— « Était-ce aussi un plaisir de se débarrasser du lieutenant Belling, » demandai-je aussi aimablement.

— « Non, » dit le commissaire, et maintenant le regret l'emportait sur tout. « Elle était un officier qui promettait. J'espère que vous serez pendu pour l'avoir assassinée, Mr. Lees. »

— « Comment et où a-t-elle été assassinée, » demandai-je légèrement.

— « Je déduis donc que votre système de défense, sera de plaider non coupable au procès? Vous refuserez d'admettre au départ que vous savez quoi que ce soit au sujet du meurtre. »

— « Pas du tout, » dis-je. « Je sais tout en ce qui le concerne. A qui dois-je parler, commissaire? »

Il fronça les sourcils :

— « Que voulez-vous dire? »

— « Je pense que je dois réclamer l'immunité diplomatique maintenant, » observai-je, « et essayer de prouver que je n'aurais pas tué Vicky dans la situation où j'étais, et que des agents Kolpériens voulaient faire tomber les soupçons sur moi...

» Vous continuerez à dire : « Que voulez-vous dire Mr. Lees, » et « Vous ne voulez tout de même pas que je croie cela, Mr. Lees, » jusqu'à ce que l'ambassadeur Vernien vienne, et vous engage à me prendre au sérieux.

» Alors tout redeviendra froidement correct, et vous tergiverserez un peu avant de vous décider à me considérer comme un représentant de Verna et à parler d'affaires, sous réserves.

» Ma position sera si mauvaise, avec les représentants Kolpériens agissant secrètement et sans relâche, me rendant tout si difficile, et une accusation de meurtre pas encore oubliée, que... »

Je l'arrêtai alors qu'il était sur le point de m'interrompre.

— « Non, commissaire, » le priai-je, « ne continuons pas à jouer la comédie, c'est un bluff qui n'a pas réussi. »

C'est ce qu'il allait faire malgré tout, ce qui me convainquit qu'il n'était pas un des membres importants du complot Rennien, bien qu'il sût à quoi je faisais allusion. Nous échangeâmes encore quelques observations du même genre, qui ne nous menèrent à rien.

C'est alors que Vicky entra et mit fin à la comédie. Elle devait avoir tout entendu d'une pièce à côté.

— « Vous pouvez me parler, Tony, » dit-elle, « le projet émanait de moi et c'est probablement ma faute si vous l'avez percé à jour. A quel moment n'ai-je pas été à la hauteur? »

Ils n'auraient pas dû se rendre si vite. Jusqu'à cet instant précis, je ne savais pas si j'avais deviné juste. Les Renniens avaient su tout le temps qui j'étais.

Avaient-ils eu des renseignements à l'avance, ou avaient-ils deviné. Non ! ils devaient savoir que j'étais habilité à conclure l'affaire Vernienne-Rennienne, d'après les radiogrammes que j'avais reçus sur le navire. Ces codes qu'on pensait être indéchiffrables, et qui l'étaient probablement, ailleurs et d'une autre façon, les Renniens avaient trouvé le moyen de les voler. Ils devaient avoir une singulière organisation d'espionnage !

Ils savaient que je pouvais négocier avec eux, et ils étaient prêts à faire affaire avec moi. Mais comme ils étaient rusés, avides et sans scrupules, ils avaient imaginé tout un plan, pour m'extorquer les conditions les plus avantageuses.

Ces Kolpériens ! Je savais qu'ils pouvaient être rivaux à cause de Renn mais pourquoi ne pas m'en convaincre absolument.

De petites insinuations convaincantes à propos du meurtre de Fenner, qui ne pouvaient être que de faux témoignages fournis par les Kolpériens. Le coup de feu dans le parc, encore les Kolpériens. Pour me convaincre tout à fait, un télégramme falsifié me disant ce que les Kolpériens voulaient que je pense. Qu'ils voulaient s'allier à Renn, et désiraient que je reste en dehors. Qui, en dehors de Kolper, aurait voulu que je pense que Verna avait conclu une alliance avec Nova-Simla, et que l'alliance Verna-Kolper était rompue? Ce n'était certainement pas Renn, si cette idée avait jamais pu me venir à l'esprit.

Cependant il fallait que je sache aussi si ce message était un faux.

— « Principalement lorsque vous avez fait toutes ces fautes dans le faux message de Verna, » dis-je à Vicky. « Ce code ne pouvait être déchiffré. Celui qui aurait eu le secret des codes, aurait eu aussi celui des contrôles, ou tout du moins de quelques-uns d'entre eux. Je ne pense pas que vous auriez pu me faire prendre un faux message pour un vrai, même si vous aviez essayé ! Mais il y avait vraiment trop de fautes dans celui-là. »

Vicky soupira :

— « Nous vous avons sous-estimé, » admit-elle. (En effet, mais rien qu'un tout petit peu. Presque jusqu'à la fin, j'étais prêt à croire au succès du complot Kolpérien, tendant à me réduire à l'impuissance en faisant peser les soupçons sur moi, et me serais laissé manœuvrer jusqu'à me trouver dans la pire des conditions pour négocier. J'ignorais ce que les Renniens allaient faire maintenant, mais j'imagine aisément combien ils auraient tiré avantage de ma position délicate, et comment ils auraient parlé d'une offre Kolpérienne hypothétique pour m'arracher les plus dures conditions.)

— « Je pourrais en dire autant, » dis-je en ricanant.

Elle revenait en tunique et pantalons, ayant l'air femme d'affaires au plus haut degré. Mais je gardais un tel souvenir d'elle lorsque je l'avais embrassée, que le pacte Verna-Renn mis à part, j'avais l'intention d'y ajouter d'autres souvenirs similaires ; et rien ne m'arrêterait.

Après tout, avec mon expérience de psychostatistique et d'espionnage, ce que j'avais appris au sujet de cette louve, ne pouvait qu'accroître mon admiration pour elle.

*
* *

Le traité Vernien-Rennien fut signé moins de six heures plus tard. L'Ambassadeur et moi-même du côté de Verna, et le Président du Conseil et deux autres personnes pour Renn. Mais ces six heures furent dures à passer.

Tout d'abord, j'avais eu la naïve impression qu'ayant surpris Renn et ses fonctionnaires faisant une double transaction, fraudant, intimidant, violant des secrets et une douzaine d'autres méfaits civils et internationaux, ma position était avantageuse, et que je pourrais plus ou moins dicter les clauses du traité.

En fait, c'est dans cet état d'esprit, que j'entraînai immédiatement la discussion.

Mais je ne mis pas longtemps à comprendre que les quatre Renniens (Vicky était du nombre) ne pensaient pas du tout comme moi. C'était moi, et non eux, qui désirais l'alliance. C'était moi qui étais pressé de conclure. Ils auraient préféré attendre ce que dirait Kolper. Sans aucun doute, si on lui en laissait la possibilité, Kolper ferait une offre quelconque.

Mais après ce qui était arrivé, il était certain que je ne le voulais absolument pas. Il y avait aussi la question du meurtre de Fenner, qui pesait sur moi.

Et je me trouvais contraint de me rendre sur tous les points. Je n'ai jamais connu de gens aussi capables de marchander que ces Renniens. Ils étaient des loups voraces, sautant sur chaque bribe que je laissais tomber et me forçant à reculer de plus en plus.

Bien qu'on n'eût pas prononcé un mot à ce sujet, une chose fut bien établie à l'issue de cette conférence : les Renniens étaient certainement dignes d'être des alliés.

L'intérêt de Verna était d'avoir cette bande de coupeurs de gorge avec elle, plutôt que contre elle. En fait, je ne m'en tirai quand même pas trop mal. En tenant compte de l'opposition à laquelle j'avais eu à faire face, je fis aussi bien qu'on pouvait le désirer, bien que par la suite lorsque mon rapport sur la conférence fut examiné, mon chef après l'avoir lu, me dit :

— « Grand Dieu, Tony, pourquoi ne pas les avoir laissés aussi danser sur votre visage? »

— « La position dans laquelle j'étais, monsieur ! » commençai-je.

— « Je vois que vous n'avez pas promis Bluemist et Lobak comme Verna. Qu'est-ce qui n'allait pas? Est-ce que vous ne pensez pas que Renn en voudrait? »

— « Si vous devenez sarcastique, monsieur !... »

— « Bien sûr que je le suis Tony. Ici nous étions en train de rire joyeusement en nous-mêmes, en nous disant que Verna retombe toujours sur ses pieds. Et maintenant, nous nous apercevons que nous sommes

retombés si durement, qu'il nous faudra vingt ans pour nous en sortir... Tony, les Renniens ne vous ont peut-être pas vendu le pont de Brooklyn, mais ils en ont certainement reçu le premier versement. »

Mais ce n'était que mon chef qui parlait, ce n'étaient pas tous les Renniens, et après vingt minutes de conversation sérieuse, j'arrivai à lui faire admettre que je n'avais quand même pas mal réussi, puisque Renn nous était nécessaire, et que ça aurait pu être mille fois pire...

***

Après la conférence, le pacte signé scellé et ses clauses envoyées à Verna par la radio sub-éther, Vicky et moi nous rattrapâmes les repas perdus. Pendant la conférence nous nous étions contentés de sandwiches et de bouteilles de bière. Maintenant que nous étions alliés, nous allâmes dîner magnifiquement dans un des meilleurs restaurants de Jerris.

Les Renniens, Vicky y comprise, étaient d'assez honnêtes coquins et je n'avais pas de ressentiment à leur égard. La manière dont ils avaient arraché de force les clauses du traité était un gage du fait qu'ils avaient l'intention de s'y tenir ; et après tout, c'était ce qui importait. Pendant que Vicky s'habillait pour dîner, dans son appartement, je lui avais ramené sa voiture.

J'avais insinué, comme il s'agissait d'une occasion exceptionnelle, qu'elle pouvait pour une fois abandonner ses pantalons. L'avait-elle oublié, ou bien n'existait-il pas dans sa garde-robe quelque chose qui ressemblât à une jupe, toujours est-il qu'elle revint portant encore un de ses pyjamas. Cependant personne n'aurait refusé de sortir une fille telle que Vicky, même dans cette tenue.

— « Vous ne ressemblez pas à une louve, » remarquai-je, alors que nous mangions négligemment les hors-d'œuvre.

Elle rit, essayant mais sans succès de cacher son triomphe. Son pantalon noir faisait merveille sur ses longues jambes, ses hanches faites au moule et sa taille mince. Un bustier blanc, brillant et pailleté n'était pas pour en altérer l'effet. Ses cheveux, ses dents étincelantes et sa peau satinée en faisaient un morceau de choix pour un connaisseur, et j'en étais un.

— « Dites-moi, » dis-je, « comment est-il possible, que les Renniens que j'ai décrits, dans mon rapport, comme des moutons, soient arrivés à produire des êtres tels que vous, le commissaire et les trois autres, qui viennent de me sucer le sang? »

— « Votre enquête était exacte, » dit-elle toujours souriante, « nous sommes vraiment une race de moutons. Je n'en connais pas plus la raison que vous. Mais il peut se faire, si vous séparez un être de la race de ses parents, qu'il se développe en lui une personnalité propre. Avez-vous jamais entendu parler de Bertrand de Jouvenel? »

La brusque question me surprit.

— « Non, » dis-je, « qui était-ce? »

— « Un habitant de la terre, il y a bien longtemps, avant même le

premier navire de l'espace ; il a écrit quelque chose qui donne la clé de l'énigme de notre situation, bien qu'il n'ait jamais rêvé d'un endroit comme Renn. Je l'ai lu il y a des années, et j'ai pensé que c'était très exact : « *Une civilisation de moutons doit, à un moment donné, engendrer un gouvernement de loups.* »

Je ris jaune.

— « Dommage que je n'aie pas eu connaissance de ça avant de venir ici. Je le mettrai à l'avenir, dans ma liste de maximes-psychostatistiques. »

Son sourire fut plein de sympathie. Elle avait l'impression de pouvoir se le permettre.

— « Tout cela a été comme un balancier : Tout d'abord nous avions le dessus, car vous ne saviez pas ce qui se passait. Ensuite ce fut votre tour, car vous nous aviez percé à jour. Enfin la conférence eut lieu, et là nous étions à nouveau les plus forts. »

— « Et maintenant c'est signé, » dis-je aimablement, « et c'est moi qui gagne. »

— « A quoi voulez-vous en venir? » demanda-t-elle.

Je ne le lui dis pas à ce moment-là. Ni à un autre moment d'ailleurs. Ce fut bien plus tard alors que nous étions dans sa voiture, dans un endroit sombre.

En fait, d'après le code Rennien, une certaine dose de consolation était accordée aux perdants. Et Vicky était une louve, à plus d'un point de vue...

Elle venait de m'embrasser, et le fait que je me souvienne du moment où les dernières nouvelles furent annoncées par la radio de sa voiture, prouve que je ne manque pas de présence d'esprit.

Vicky fut surprise au début mais cela ne dura pas.

Les deux sujets les plus importants de l'actualité étaient le pacte Vernien-Rennien, et l'autre alliance, l'accord Florestan-Erith, qu'on venait d'annoncer.

Elle écoutait, de plus en plus tendue. Tout à coup, elle s'appuya brutalement sur le côté de la voiture, les yeux braqués férocement sur moi, ainsi qu'elle l'avait déjà fait auparavant.

— « Vous avez toujours été au courant, et ne nous en avez jamais rien dit? » demanda-t-elle furieuse.

Je ne pus m'empêcher de rire.

Pour être juste, elle non plus. Et elle ne recula pas, lorsqu'à nouveau, je la pris dans mes bras.

(*Traduit par François Pagery.*)



En marge du Festival de Bordeaux

L'ART FANTASTIQUE

par ***MARCEL BRION***

(Suite et fin).

Vous avez trouvé dans notre précédent numéro la première partie de cette étude de Marcel Brion, dont nous publions ici la fin. Pour clore ce tour d'horizon à propos des manifestations artistiques de Bordeaux, nous y avons joint un important extrait d'un article du Dr. Robert Volmat, chargé du département d'art psychopathologique de la clinique des maladies mentales, article consacré aux peintures d'aliénés.

A côté de ce fantastique qui transpose ou invertit les formes du monde connu, il en existe un autre, dont les ressources sont infiniment vastes, et pratiquement illimitées, puisqu'il s'agit d'invention pure : celui qui, ne se contentant plus de réorganiser un royaume diabolique avec les débris de la création divine, crée de toutes pièces des êtres qui n'ont aucune référence au monde visible. Il se produit ici, dans le fantastique, une opération semblable à celle qui favorise la naissance de l'art dit abstrait, ou non figuratif, qui, lui aussi, n'utilise pas le répertoire des réalités préalables.

« Le monde dans sa forme actuelle n'est pas le seul monde possible », écrivait Klee. L'artiste a donc la faculté, peut-être même le devoir, de se faire l'interprète des « mondes possibles » qui attendent de lui d'être prospectés et explicités. Il ne s'agit pas de surnaturel, puisque ces *mondes possibles* ne se trouvent pas dans les mêmes dimensions que la nature connue de nous. Ils sont virtuels, plus encore que possibles, en ce sens que l'artiste les invente ou les réinvente en partant d'une source inconnue qui est celle du fantastique le plus pur. C'est le cas pour Klee, pour Miró, pour Tanguy, qui ont intensément marqué de leur personnalité que l'on ne peut confondre avec aucune autre ces mondes possibles dont ils ont fait des mondes réels. S'ils sont visionnaires, ces mondes, ils le sont d'une autre manière que celui de Bosch, qui, malgré toutes les libertés qu'il prend avec la nature, se sert d'elle pour façonner son surnaturel.

En ce qui concerne Klee, c'est surtout une détermination de l'espace et du temps différente de celle communément admise qui élabore les lois physiques de son univers, visionnaire et onirique en partie, mais fondée surtout sur un rajustement des rapports entre les éléments originels. Le surnaturel de Klee est fait des au-delà de la nature, contemplée par un regard devant lequel toutes les opacités deviennent transparences, et qui pénètre sans effort jusqu'au cœur secret des choses. Klee est comparable au magicien qui lit en clair dans le chiffre des choses, et connaît la nature véritable des éléments dont nous ne discernons que les apparences ou la substance la plus superficielle. L'intime sentiment de communion qui conduit Klee à cette exploration de l'invisible est très différent de celui qui inspire Miró, chez lequel la part du jeu, la concession à l'hiéroglyphe graphique, les limites opposées à l'irruption du surnaturel, font que son monde à lui, un monde devenu possible par l'opération de son imagination, est plus essentiellement fantastique parce qu'il est création autonome.

Miró a donné naissance à tout un petit peuple de ludions fantasques et drolatiques, qui n'appartient pas, à proprement parler, à l' « autre monde », parce qu'ils restent un monde de pures formes, et souvent suggèrent d'ingénieux caprices de l'esprit et de la main. Ils n'ont pas d'épaisseur, ni de profondeur, et n'existent qu'en fonction de la toile ou de la feuille de papier sur laquelle ils se sont posés comme de singuliers insectes non recensés par les savants. En un certain sens, ils pourraient être dits gratuits, car nous supposons souvent qu'ils pourraient être autrement

sans cesser d'être. Chez Tanguy, au contraire, l'essence et l'existence — pour reprendre le vocabulaire philosophique — sont amalgamées l'une à l'autre. Comme dans certaines sculptures d'Arp, ce sont des formes élémentaires tirées des rêves aveugles de la matière qui ébauche, dans son sommeil, la substance dans laquelle la nature modèlera ses formes. Le monde de Tanguy est celui qui précède immédiatement la Création, qui n'est plus le chaos, à ce moment où la substance originelle commence à se diviser, à se différencier.

Germes informes, organes en cours d'élaboration, larves qui peuvent être les échecs de créations inabouties ou les premiers *états* d'êtres à venir, constituent le bestiaire fréquent des Surréalistes d'aujourd'hui : Dali, Tanguy, Max Ernst, pour lesquels le fantastique est un retour à l'innomé, à l'indéterminé, à l'indéfini, parce que leur inquiétude est en même temps intellectuelle et organique. La science provoque aujourd'hui, même parmi les hommes qui ne s'y intéressent pas directement et expressément, un état d'incertitude quant à la constitution de la matière, et la curiosité qui se porte vers l'habitabilité des autres planètes a suscité aussi de nouvelles formes de fantastique, qui ne doivent pas être ignorées, dans l'invention des êtres prodigieux qui pourraient vivre sur Jupiter, Mars, la Lune ou Saturne. Le fantastique scientifique, ou, pour mieux dire, pseudo-scientifique, est un domaine dont il ne faut pas négliger l'intérêt, quoiqu'il soit exclusivement intellectuel, et que lui fasse défaut le facteur instinctif, si énergiquement agissant dans les formes majeures du fantastique, ce facteur instinctif atteignant son maximum d'effet lorsqu'il crée le fantastique indéfinissable, l'horreur sans figure et sans nom, la peur qui ignore son objet, parce que celui-ci est hors de portée de ses sens et de son intelligence, en même temps qu'il ne peut être que pressenti et non aperçu.

Il faudrait parler, alors, d'un *fantastique d'atmosphère*, le plus difficile à exprimer par des moyens plastiques justement parce qu'il ne réside pas dans les formes sensibles. Pourquoi une maison en apparence banale et innocente, est-elle, en réalité, une maison hantée, où la présence des fantômes exsude à travers les murs ? Nous songeons à telles maisons de Bresdin, de Kubin, de Magritte, dont aucun signe ne révèle qu'elles sont maléfiques et maléficiées, et nous sommes amenés ainsi à penser que les formes fantastiques, si diaboliquement ingénieuses qu'elles soient, possèdent moins d'efficacité que l'invisible, et, dans le cas d'Odilon Redon, par exemple, une plus forte horreur monstrueuse s'épanouit dans ses gravures et ses dessins où rien n'est dit, où le « noir » en lui-même est générateur d'angoisse, d'épouvante, de détresse, de désespoir, d'insurmontable horreur même, que dans les feuilles comme *l'Araignée*, si analytiquement horrible.

Infinis sont les domaines dans lesquels le fantastique naît, infinies les formes qu'il emprunte pour se matérialiser et se communiquer. Le recensement du monde fantastique et de ses habitants doit tenir compte de cette multiplicité et de cette diversité. La forêt dans laquelle l'homme est perdu, fondu dans l'immensité d'un élément majestueux et redoutable, celle du *Saint Georges* d'Altdorfer, à la poursuite du Dragon tapi dans l'humus millénaire des sapins croulants, celle de Caspar David Friedrich, où un soldat français égaré, piétinant dans la neige, évoque l'envahisseur étranger vaincu par la forêt germanique, l'homme méridional dévoré par l'élément nordique par excellence, peut, par une simple transformation d'éclairage et un changement de personnage, substituer le bien-être à l'oppression, le bonheur tranquille à l'épouvante. Car ce n'est pas seulement dans la forme que réside le fantastique, mais aussi dans la lumière; les encrages des eaux-fortes de Meryon sont, plus que les objets représentés, suggestifs de l'insolite qui peut aller jusqu'au surnaturel, et il suffit de quelques taches de lavis pour que Victor Hugo fasse deviner, à travers l'informulé, le passage du monstrueux, en quoi il est très près de Piranesi, pour lequel parfois une modification de l'éclairage fait d'un palais un *carcere*. Et parce que la lumière est substance spirituelle en même temps que matérielle, le fantastique luministe est aussi de nature spirituelle. De la nuit obscure où rôdent les épouvantes indéfinissables

jusqu'au grand jour où les monstres sont encore plus redoutables peut-être de venir combattre l'homme et sa raison en plein soleil, il existe une gamme prodigieusement nuancée de clair-obscur, et l'on comprend alors pourquoi la gravure, plus encore que la peinture, est le moyen d'expression le plus favorable au fantastique.

Ainsi s'est développée, depuis le Moyen Age, cette extraordinaire lignée de dessinateurs et de graveurs visionnaires, auxquels le *blanc et noir* fournit un répertoire fantastique beaucoup plus direct, plus riche et plus expressif que la couleur : même chez un Altdorfer et un Baldung Grien, à plus forte raison chez un William Blake et un Samuel Palmer. Le Romantisme français n'est véritablement romantique que dans les gravures de Boulanger, de Doré, de Grandville, et Delacroix lui-même est trop prisonnier de la sensualité de la couleur et de la matière pour y rencontrer les cauchemars qu'il commentera dans le *Faust*. Le travail de la plaque, les ruses de l'encrage, préparent cette irruption du fantastique que, d'autre part, la marche presque automatique du crayon, dans l'état visionnaire, suit avec la fidélité du sismographe, et avec un trait aussi fin, aussi vibrant.

Les lavis de Victor Hugo, ressac du bitume des rêves, les dessins de Füssli, les hallucinations de Chifflard et de John Martyn, les forêts vierges de Bresdin et les paysages hantés de Meryon, ne sont tels que parce qu'ils ne sont pas épaissis dans la pâte picturale et qu'ils gardent cette brûlante authenticité de l'immédiat que pourraient avoir des dessins composés par la « planchette » des spirites si les esprits dessinaient aussi facilement qu'ils parlent. Il y a ainsi tout un domaine du surnaturel qu'une préalable connivence avec le « noir », comme chez Redon, écarte de la peinture proprement dite, et réserve au dessinateur, au graveur. Cette brûlure que nous sentons dans les chevaux démoniaques de Baldun Grien, où les lignes sont comparables à celles que ferait la marque d'un fer rouge, même les noirs crémeux et inquiétants de ses tableaux ne pourraient nous la communiquer. Le cheval, animal naturel, devient ici le messager prodigieux d'on ne sait quel monde surnaturel.

⁂

La nature elle-même, et jusque dans ses paysages en apparence les plus innocents, dispose des pièges où le fantastique se cache et guette l'homme, afin de lui montrer ce qu'il redoute le plus de voir impliqué dans les « associations incongrues » : sa propre image. Ce peuvent être les caprices de la nature créés par les éléments, les racines en forme de mandragores et d'homuncules, les montagnes sculptées par la pluie et le vent à l'imitation des figures illustres, et les collectionneurs chinois aiment les plaques de marbre ou le hasard des taches et des veines évoque les anachorètes et les dieux. Aussi l'artiste a-t-il quelquefois souligné et accentué ces ressemblances, renforcé l'analogie d'un ensemble de collines avec la masse d'un Titan foudroyé, et, lorsque la nature ne lui fournissait pas d'elle-même les ressemblances, créé de toutes pièces ces paysages anthropomorphes, auxquels se sont complu quelque temps les peintres des Pays-Bas, et que Josse de Momper a haussé jusqu'au chef-d'œuvre dans les hallucinantes *Saisons* de la Collection Lebel.

Avec Momper, il n'est plus question d'insister sur des similitudes fortuites, ni de les solliciter grâce à quelques additions ou déplacements complices. Ses *Saisons* sont constituées par des têtes tragiques où les rochers, les cascades, les forêts, les grottes et les falaises remplacent l'ordinaire agencement d'os et de chair. Ce pourrait être un « caprice », mais la transmutation magique est si admirablement accomplie que l'âme de la terre prend un corps et un visage, et ainsi qu'il est dit dans les antiques mythologies, les éléments deviennent des êtres vivants, dont la nature n'est pas très différente de celle des hommes. Ce n'est pas seulement une personnalité extraordinaire qui anime tel paysage, dramatiquement humanisé; ce géant, dont la chair est faite de champs et de bois recouvrant un squelette de rocs, vit et respire, souffre et s'inquiète, rêve et tremble. Par cette voie secrète de l'allusion aux passions de la terre, se glisse en nous, au-delà de l'étonnement et de l'admiration qu'exige la virtuosité visionnaire de l'artiste, une secrète horreur, causée par cette cer-

titude qu'entre cette terre anthropomorphe et nous-mêmes aucune communication n'est possible, justement parce que les éléments prétendent parler un langage humain. C'est un scandale majeur, et que jugerait sacrilège celui qui croirait à la prééminence de l'homme, que cette prétention qu'affiche le paysage de singer l'homme. Cette horreur est du même ordre que celle que nous inspirent les hybrides d'êtres vivants et d'objets qui envahissent le monde de Jérôme Bosch, et la peur habite toujours le domaine suspect et mensonger des objets anthropomorphes. Comme s'il ne pouvait y avoir que perfidie, hostilité et péril dans ce mimétisme extravagant, nous soupçonnons que cette fureur qu'ont les éléments de caricaturer les hommes vient de ce que la matière est habitée à ce moment-là par un esprit démoniaque.

C'est un démon, en effet, qui, anthropomorphisant tout à coup une souche de saule, au bord du chemin sur lequel marche triomphalement, son étendard au poing, le lansquenet d'Urs Graf, promet au guerrier une mort prochaine, et lorsque, dans les miniatures iraniennes, nous voyons le héros aux prises avec un dragon ou un djinn, les rochers d'alentour avouent, en laissant voir les visages monstrueux gravés dans leurs roches, leur diabolique nature et leur connivence avec l'ennemi.

L'association incongrue provoque, dans ces bizarres compositions, un malaise et une angoisse qui dépassent l'étonnement suscité par le spectacle de l'inhabituel. Le renversement des lois de la nature, comme dans les hybrides de Bosch, prend le caractère d'une subversion, d'une inversion, d'une révolte contre l'ordre voulu par Dieu et inscrit dans les catégories de la création. Le fantastique de la substitution, le scandale de la métamorphose sacrilège, affleurant dans la représentation d'arbres et de rochers anthropomorphes, deviennent beaucoup plus graves lorsque l'atteinte est portée volontairement à ce miroir de l'être de Dieu qu'est, selon la volonté expresse du Créateur, le visage de l'homme. On surprend alors une intention blasphématoire dans cette sournoise caricature du visage que nous montrent les *têtes composées* d'Arcimboldo.

Qu'il s'agisse d'Arcimboldo, de Momper ou de Bosch, la notion de fantaisie et de caprice, que l'on croit naïvement avoir inspiré ces « bizarreries », doit être révisée et le procès porté devant le tribunal qui juge l'hérésie et le blasphème. Le diabolique orgueil du « Singe de Dieu » est aussi actif dans les « têtes composées » de l'Italien, les « Saisons » du Flamand et les hybrides d'humains et d'objets du maître de Bois-le-Duc. Contrairement à l'opinion courante, le fantastique n'est jamais gratuit; il n'est jamais, quoique les deux mots aient la même racine, l'équivalent ou le parent de la fantaisie. La fantaisie garde une innocence que le fantastique a perdue au moment où il a pactisé avec la mort, avec le diable, avec les fantômes, avec cette subtile et insinuante incarnation du mal qu'est l'incongruité. Le jeu dans lequel il nous engage et nous implique est un jeu à la vie à la mort. Nous y gageons notre existence terrestre et notre salut éternel. Par son caractère d'antinature, de hors-nature, ou de contre-nature, il nous entraîne dans le débat où il faut miser pour ou contre le diable, et celui qui soupe avec le diable, comme dit le proverbe anglais, doit avoir une longue cuiller.

Le goût que les Surréalistes ont montré pour l'antireligion et le blasphème, et qui s'est manifesté dans des compositions célèbres comme la Sainte Vierge donnant la fessée à l'Enfant Jésus, est un signe évident de cette collusion entre le fantastique et le diabolique. Qu'il le veuille ou non, l'artiste qui se voue au fantastique ressemble, toutes proportions gardées, au magicien qui évoque les fantômes et les démons. Le véritable fantastique, celui qui n'est pas un amusement de la main ou de l'esprit, met toujours en cause le surnaturel, par cette manière qu'il a, d'abord, de travestir la nature. La drôlerie d'un Grandville, elle-même, n'est pas innocente dès qu'elle nous entraîne dans le royaume des cauchemars, dès qu'elle compose de troublantes métamorphoses d'hommes et d'animaux. Aussi Grandville a-t-il eu raison d'appeler « autre monde » ce monde du renversement des idées et des formes; il n'est pas moins l'*autre monde*, que celui où le

langage populaire localise les demeures des anges et des démons, à cette différence près que, lorsque les anges entrent dans le domaine du fantastique, comme chez le Mathias Grünewald du rétable d'Isenheim, ils empruntent suspectement la vêture diabolique des hybrides.

Si l'aile de l'ange est, dans l'iconographie chrétienne, une concession faite au fantastique, cette aile demeure, d'ordinaire, sur le plan de l'imitation plus ou moins fidèle des oiseaux. Avec le « Concert angélique » du rétable d'Isenheim, au contraire, une capricieuse et foisonnante ornithologie enferme dans la cage gothique de la chapelle le plus extraordinaire assemblage qu'on puisse imaginer de volatiles vraisemblables ou non. Il ne suffit donc pas, pour innocenter une créature fantastique, qu'elle soit affectée du signe du bien, selon les distinctions éthiques. A moins que la grâce divine l'ait voulu autrement, l'homme qui aborde l' « autre monde », même celui de Grandville, y rencontre le démon, et par conséquent la particularité essentielle du démon : le mal.

Faut-il donc conclure à une inévitable alliance entre le fantastique et le mal? On le pourrait si l'on se trouvait dans un autre champ que celui de l'esthétique, où les distinctions morales n'ont rien à voir. Il apparaît cependant que la volonté de s'aller promener au-delà des frontières de la nature créée par Dieu, entraîne inévitablement à s'aventurer sur les terres de l'Ennemi de la Création, dans les forêts où le « Singe de Dieu » élabore ses inventions rivales, et, incapable d'imiter l'harmonie de la nature, refusant d'imiter, puisque l'imitation est un acte de vassalité, d'obédience, de subordination... travaille avec les déchets de la création, et, des rebuts de l'harmonie, de tout ce que l'harmonie a rejeté, fabrique ses monstres.

Ainsi existe-t-il une métaphysique du fantastique, qui contient les facteurs de responsabilité et de gravité liés à la création des formes fantastiques. D'autant plus que si l'on admet qu'il s'est fait un lien entre les prototypes existant dans la nature et les formes que l'art crée à leur imitation, il est permis de supposer également qu'un lien analogue s'établisse dans la direction opposée et que la figure peinte ou sculptée puisse devenir vivante, ou devenir, sur un plan de dimensions inconnues, le modèle, le germe, de monstres à venir. Pour cette raison, la représentation des monstres a effrayé l'homme autant, au moins, qu'elle l'a attiré, comme s'il redoutait de devenir un jour la victime, ou le captif de ses créatures. Le comique, souvent associé au fantastique, chez Bosch, chez Goya et chez Grandville, pourrait être alors une sorte d'antidote, ou même d'exorcisme, intervertissant le domaine du tragique et celui de la drôlerie, et le mot *bizarre* désigne justement ces moments d'intersection où l'esprit d'amusement et la vertu d'ironie arrivent à neutraliser les horreurs mêmes qu'elles ont créées. La drôlerie est une réaction de défense contre la croyance; douter de la réalité et de la vitalité des monstres que l'imagination a inventés ou « découverts » les prive de leur menaçante virulence. Le voyageur égaré qui rencontre un fantôme et qui siffle pour se donner confiance use d'une même réaction d'ironie; il essaie de se convaincre qu'il ne croit pas à l'existence du fantôme, car on ne siffle pas en présence d'un fantôme.

Ainsi, le comique, la drôlerie, peuvent-ils être un point de départ du fantastique et, en même temps, une barrière opposée au fantastique lui-même; et mieux encore, une manière de fermer le cercle, d'arrêter les mouvements de l'imagination, après qu'ils ont parcouru toute la courbe, à ce qui avait été leur point de départ. Innombrables sont les sources du fantastique, et la mémoire inconsciente, la mémoire visionnaire, la mémoire collective, sont peut-être les plus actives, en même temps que les plus obscures. La raison est désarmée, en face de lui, puisqu'il évolue dans des dimensions qui ne sont .pas les siennes. L'Age des Lumières avait prétendu le reléguer dans les vieux accessoires démodés du mélodrame provincial, mais le Romantisme lui a découvert des valeurs nouvelles, et l'art de notre époque s'y est rafraîchi en se baignant dans le lac des mystères. Continuité des thèmes, survivance des formes, réveil des mythes qui s'enrichissent de plus vastes significations; nous vivons l'époque de l'angoisse, et, de tradition, l'image fantastique appar-

tient à l'affabulation de l'anxiété, et c'est pour cela aussi qu'elle est si actuelle, même sous ses aspects paradoxaux dont les racines plongent jusque dans les étonnements et les peurs d'avant la raison.

Celle-ci n'a pas tué le fantastique; elle lui a même donné des catégories nouvelles. C'est dans le sommeil que s'accomplissent les plus fécondes gestations, et, ainsi que le raconte la Genèse, *il y eut d'abord la nuit...*

ABORD PSYCHOPATHOLOGIQUE DE L'ART FANTASTIQUE

par le Dr ROBERT VOLMAT

Pour arriver à acquérir les instruments permettant un abord psychopathologique du fantastique dans l'art, il nous faudrait accumuler une documentation très importante qui puisse nous permettre de les dégager à la suite de confrontations dans des domaines aussi différents que le sont la psychiatrie, l'étude des rêves, la science des religions, la critique d'art. Notre but est plus restreint, et nous nous bornerons à avancer quelques principes directeurs et même ceux-ci devront faire l'objet d'un choix. Les hypothèses que nous nous permettrons de présenter dans cette courte étude ne peuvent être retenues qu'en fonction de recherches ultérieures. Cette étude sera nécessairement fragmentaire et inégale, nous nous réservons de nous étendre plus longuement sur certains faits qui nous semblent plus démonstratifs. Dans ce qui va suivre, le pathologique s'opposera au normal, le sacré au profane, l'artistique au naturel, l'imaginaire à la réalité. Nous tenterons d'analyser la fuite des catégories quotidiennes, la structure de l'Imaginaire, l'essence du fantastique.

LA FUITE DE LA REALITE

Dans plusieurs séries de peintures dues à des malades psychotiques, nous avons pu discerner deux processus fondamentaux et contradictoires, l'un prenant à un moment de l'histoire de la maladie, le pas sur l'autre. Le premier de ces processus tend à abolir le monde réel, c'est ainsi que les formes et les êtres perdent leur précision et leur consistance. Nous sommes devant une néantisation de notre réalité. Le processus de néantisation tend à la destruction de ce monde qui est le nôtre, et à la réapparition d'un chaos. De manière simultanée et concomitante joue en sens inverse un processus de construction d'un monde nouveau, qui est autre. Là, les formes et les êtres se réaffirment en suivant des lois particulières. A notre monde quotidien s'opposera le monde de l'Imaginaire. De la menace du chaos envahissant surgira un cosmos recréé. Dans les dessins des malades l'abolition du monde réel ne se fait pas d'un coup. Dans les œuvres du début de la maladie se trouvent de manière concomitante des éléments du réel et de l'irréel, c'est-à-dire qu'il y a une communication ou une intrication entre le monde de la réalité et le monde de l'Imaginaire. Cliniquement les psychiatres savent que le monde psychotique s'oppose dans son essence au monde normal. Au début de la maladie mentale, dans « la période féconde », existe un moment de communication entre ces deux mondes, qui est peuplé par l'angoisse, et où les transformations se précipitent. Les malades ont l'impression qu'ils sont traqués par des ennemis, ou des dangers qui les menacent dans leur existence même. Ce passage d'un univers dans l'autre est plein de dangers et s'accompagne d'angoisse.

Chez un de nos malades, nous avons trouvé des perturbations importantes de la notion de l'espace. Nous nous permettons ici de donner ces quelques notes cliniques, car nous insisterons plus loin sur la structure de l'espace imaginaire. A notre avis, il s'agissait d'une forme intermédiaire où le malade avait quitté notre espace concret à

trois dimensions, et n'était pas encore arrivé dans l'espace psychotique, qui, bien que circonscrit par des barrières magiques infranchissables, est, à l'intérieur de ces barrières, illimité. Chez ce malade commençait une indifférenciation entre son Moi et le monde extérieur. Tout ce qui se passait dans le monde se passait aussi dans sa tête. Il ne pouvait mettre une bouteille entre deux rayons, car il craignait que les rayons se rapprochant n'écrasent la bouteille, et ça lui serrait dans la tête. Il ne pouvait fermer une valise à clef, car, pressant les objets dans sa valise, ça lui pressait dans la tête. Ça lui faisait exactement, disait-il, dans la tête comme dans la valise. S'il sortait dans la rue, après avoir fermé les portes et les fenêtres de la maison, il avait l'impression qu'il était incommodé dans sa tête, que son cerveau était compressé, et il devait retourner chez lui pour ouvrir une porte ou une fenêtre. On lui faisait des comas insuliniques, et il avait l'impression que les injections de sérum intraveineux lui gonflaient le cerveau dans sa boîte crânienne, comme si on gonflait un ballon en caoutchouc à l'intérieur d'un panier à salade. Les modifications de l'espace s'inscrivaient dans le comportement par des raptus anxieux. « Pour que je sois à mon aise, il me faudrait l'étendue, le champ libre, qu'il n'y ait pas de fenêtres, ni de portes, qu'il y ait des trous d'aération un peu partout. Il faudrait que je sois nu, car mes vêtements me pèsent sur le corps et me compriment le cerveau, il faudrait que je sois libre question espace. C'est la lutte avec les choses qui sont autour de moi. Lorsque je veux pendre un tableau, que la cordelette tire après le clou, ça me fait exactement comme si elle me tirait dans le cerveau. » Au cours de son traitement, il eut l'idée délirante que l'aiguille était entrée dans sa veine, circulait dans son système artério-veineux, et qu'il risquait une mort subite et foudroyante si elle se piquait dans son cervelet.

Eliade a montré que l'accession au monde sacré se faisait par un chemin difficile, semé d'obstacles et de périls. Les artistes connaissent bien les angoisses qui les amènent à la création de leurs œuvres : ils doivent accepter des sacrifices matériels et moraux pour la mener à bien. Parfois, ils reculent devant cet acte de création et connaissent les périodes d'impuissance, et quelques-uns renoncent même à la vie. Le délire, le sacré, l'art, ont essentiellement pour base un acte de création, ou plutôt de re-création du monde. *C'est-à-dire que tout état délirant, tout acte religieux, toute œuvre artistique, sont un fragment d'une cosmogonie.*

LA STRUCTURE DE L'IMAGINAIRE

Ce qui sépare fondamentalement le psychotique du normal, le sacré du profane, l'artistique du naturel, l'imaginaire de la réalité, est le caractère magique et les significations qu'ils revêtent. *Dans le domaine de l'Imaginaire tout a valeur de révélation, de dépassement, d'accession à un monde transcendantal grâce à des rites initiatiques.*

L'étude de l'espace nous servira à préciser notre pensée. La plupart des auteurs qui se sont occupés des œuvres faites par nos malades ont relevé l'importance que ceux-ci donnaient aux encadrements. Bien souvent la scène peinte ou dessinée est entourée d'un cadre ornemental disproportionné par rapport à elle. Ils reliaient ce fait à un besoin essentiel des malades pour l'ornementation. Mme Minkowska pressentit que ces encadrements étaient nécessaires. Ils lui semblaient entrer dans des réactions de défense du moi pour échapper à la désagrégation, pour éviter le chaos. Dans plusieurs œuvres, ces encadrements multipliés s'accompagnaient de figures magiques (dans certains dessins du maître schizophrène Adolf Wölfli, un homme masqué était inclus dans le cadre). Ces encadrements nous semblent posséder des significations magiques, et tendent à enfermer l'image du monde psychotique, et à la séparer de la réalité, à l'isoler, la protection magique jouant dans les deux sens, et empêchant une communication, pleine de danger, entre l'irréel et le réel. Cliniquement le mutisme, les barrages, les troubles du cours de la pensée, le manque de contact avec autrui et avec le monde, nous paraissent des processus magiques d'isolation du même ordre. Les espaces sacrés, si nous nous référons à

Eliade, sont ainsi toujours séparés de l'espace profane par des clôtures, des murs ou des cercles de pierres, qui ont la valeur d'une défense magique et réservent au milieu d'un espace chaotique, peuplé de démons et de larves, une enclave, un espace organisé, cosmisé, c'est-à-dire pourvu d'un centre. Cette clôture préserve en outre le profane du danger auquel il s'exposerait en y pénétrant sans y prendre garde. On peut se demander jusqu'à quel point le cadre, fait souvent de bois merveilleusement travaillé ou recouvert de métal précieux et bénéfique qui sert à mettre l'œuvre « en valeur » et à la protéger, ne peut pas avoir une fonction analogue, à savoir séparer un irréel de la réalité quotidienne. Nous pouvons en trouver une certaine preuve dans le comportement, à l'inverse, de certains artistes modernes vis-à-vis du cadre. Un de nos amis peintre ne veut pas que ses tableaux soient encadrés. Ils doivent être placés sur des murs où l'on retrouve leur tonalité fondamentale, ou, s'ils sont encadrés, le cadre doit s'adapter au tableau et au mur, afin, dit-il, qu'il n'y ait pas de frontière entre sa toile et le mur. Dans le numéro d'avril de la revue *l'Œil*, Jean Grenier fait reproduire une peinture de Rouault : *Onésime*, « le cadre lui-même peint par l'artiste fait partie intégrante du tableau », ceci a pour but d'établir une communication entre la réalité et l'irréalité. L'effort principal du mouvement surréaliste n'a-t-il pas été d'établir une telle communication et l'ambition suprême de ses membres n'a-t-elle pas été de vivre leur imaginaire?

L'espace imaginaire est donc un espace enfermé dans des limites précises et défendues magiquement, mais, à l'intérieur de ces barrières, cet espace transcendantal n'a plus de limites, ou s'y trouve « hors de l'espace ». Et cependant, ultime contradiction, « cet espace sans espace » est construit sur un centre. Notre confrère Ferdière, étudiant le style des dessins schizophréniques, y découvre la symétrie et l'équilibre. La plupart des productions psychotiques sont construites à partir d'un axe central. Sur lui se trouvent souvent des objets à significations particulières (montagne, volcan, ogive, arbre, maison, château, barque, etc.). Cliniquement, nous avons retrouvé cette notion de centre avec ses significations magiques dans de nombreux états délirants, notamment dans deux délires de création du monde (nous en avons publié un dans notre ouvrage des P.U.F., l'autre, avec notre maître Jean Delay, dans l'*Encéphale*, 1954, n° 6). Nous pouvons avancer que, dans ces cas-là, le malade avait construit son délire à partir d'un lieu privilégié, qui pour lui était un centre du monde. Dans un de ces travaux, nous nous sommes reportés aux études d'Eliade, montrant que toute cosmogonie se construisait à partir d'un *axis mundi*, lieu central et transcendant. On sait que les artistes de tous les temps et de tous les pays ont été préoccupés de manière essentielle par les lois de la construction plastique (harmonie et porte d'or) Un des autres éléments structuraux les plus caractéristiques du style schizophrénique est la stéréotypie, c'est-à-dire la répétition du dessin dans son ensemble, ou la répétition d'un ou de plusieurs éléments dans la même œuvre. Cliniquement on est en présence de stéréotypies verbales, mimiques, gestuelles, ou dans le comportement. Or ces répétitions sont un des éléments caractérisques de l'univers sacré. La répétition est considérée comme un rite d'abolition périodique de l'espace et du temps. L'espace sacré, comme le temps mythique, se répète à l'infini à l'occasion de chaque nouvelle œuvre de l'homme. Très certainement ces répétitions, malgré la diversité donnée par le génie des peintres, doivent se retrouver dans leurs œuvres et à travers l'histoire de la peinture. Ne sont-elles pas un des éléments essentiels du style? L'étude du temps peut être abordée dans ces mêmes perspectives.

ABORD PSYCHOPATHOLOGIQUE DU FANTASTIQUE

L'insolite, l'extraordinaire, le nouveau, l'important, le puissant, le gros, le fort, sont valorisés sur le plan de l'Imaginaire, ceci dans quelque catégorie qu'on veut bien considérer : que ce soit sur le plan du rêve, de la psychose, de la religion ou de l'art. Dans notre ouvrage des P.U.F., nous avons essayé de mettre en perspective quel-

ques-unes des manifestations du fantatstique dans l'Univers plastique des malades, lorsque nous avons abordé l'étude de ce que nous appelions le contenu-fuite (en opposition avec le contenu-objet ou le contenu-scène). Comme nous venons de le voir, cette fuite de la réalité a lieu dans les trois perspectives du temps, de l'espace et des dimensions de la personnalité. *C'est au cours de cette fuite de la réalité, et c'est dans l'accession à l'Imaginaire, que le fantastique surgit.*

Au cours des séries de peintures, nous retrouvons, nous semble-t-il, d'abord le thème du miroir. Le miroir nous donnant une quasi-réalité. Plus profondément le processus aboutit aux caricatures et aux déformations. Les déformations touchent tous les éléments du corps humain et du monde; plus particulièrement, peut-être, parce que nous nous trouvons dans un Univers visuel, l'œil est un des éléments structuraux le plus précocement ou le plus profondément perturbé. Il est frappé par l'ambivalence : soit hermétiquement clos, soit largement ouvert, soit dévié par un strabisme. Les déformations du visage portent sur ses constituants : les yeux, le nez, la bouche, les oreilles, ou sur son modelé, aboutissant à des figures hautement caricaturales. Le masque se retrouve fréquemment au cours de ces évolutions. Il semble que ces processus précoces de la déshumanisation correspondent à la négation de l'univers visuel, pour accéder à la vision du monde transcendantal. Les déformations du visage s'accompagnent souvent de modifications, de transformations, de distorsions du corps humain. Nous aboutissons alors aux métamorphoses, métamorphoses de l'homme en animal (homme-monstre), en végétal (homme-plante), en objet fabriqué ou fabriquant (homme-machine ou robot), en minéral (homme-pierre, statue ou rocher). Ce processus de déshumanisation se relie à un processus encore plus général frappant non seulement l'homme, mais la totalité du monde, processus de déréification, allant au maximum jusqu'à l'abstraction pure. Ces métamorphoses se retrouvent dans de nombreuses mythologies, notamment gréco-latine. On peut même dire qu'on ne peut toucher à un mythe sans tomber sur une métamorphose. C'est à la limite de celles-ci que nous trouvons des phénomènes aussi différents et aussi profonds que le sont la faune, la flore et la pierre fantastique.

Dans l'univers plastique des malades on sait que l'on trouve un bestiaire extrêmement varié et qui paraît être un de ses éléments primordiaux. Le bestiaire comprend les animaux les plus courants et les plus banaux, soit animaux domestiques ou oiseaux, soit animaux sauvages, plus rares, ailés, rampants, aquatiques, mais doués de significations et frappés par l'ambivalence. Par exemple les oiseaux sont sacrés, beaux ou nobles, funèbres et hideux, animaux d'horreur ou de cauchemars, symboles de fécondité ou de destruction. Mais plus caractéristiques encore sont les monstres. Certains prennent leurs formes dans le domaine de la préhistoire, animaux depuis longtemps disparus, et dont on ne retrouve actuellement que le squelette ou l'image peinte. D'autres sont issus de l'univers mythique : sphinx, sirène, licorne, dragon. D'autres enfin sont fabriqués par les malades grâce aux processus de la condensation-agglutination. Par exemple, monstre à tête de renard, à nageoires et pattes d'oiseau. La tête est énorme ou minuscule, la gueule ouverte, les dents menaçantes, les yeux clos ou écarquillés, les cous longs et grêles ou brefs et forts, les mains ou les pattes multiples, longues ou courtes, et crochues. La flore elle aussi subit les mêmes transformations : arbres, feuillages, fleurs, banaux et journaliers, mais revêtus de significations bénéfiques ou maléfiques, plantes et flore exotiques, lointaines, rares, insolites ou disparues. Quant à l'univers minéral, nous retrouvons le thème des hauts-lieux, anciens et éprouvés, marqués par l'histoire ou la religion : montagnes sacrées, collines, volcans. L'homme, les animaux, les végétaux, les éléments (eau, air, feu), peuvent être transformés en pierre. Ils se solidifient et se cristallisent. Au terme de ces transformations, nous retrouvons les représentations magiques pures des figures abstraites, « des bonnes formes », le cercle et le carré. C'est précisément sur l'ultime réduction de ces deux figures, dans lesquelles il tend à réduire les innombrables constituants de l'univers, que l'esprit

magique arrive à buter. Dans les peintures des malades psychotiques, on retrouve exprimés tous les grands thèmes humains, ceux de l'amour et de la haine, de la naissance et de la mort, de Dieu et du démon. Par exemple, les scènes d'accouchement sont représentées de manière fantastique : accouplement dans le cerveau et accouchement par la bouche dans les dessins d'un psychopathe brésilien, accouchement par le sommet du crâne, mythe de la naissance de Minerve, chez un schizophrène, accouchement de nouveaux mondes. La mort est représentée comme hallucinatoirement vécue dans les fusains d'un malade du prefesseur Conrad, notamment dans l'un représentant *La maison où je suis mort*. Nous renvoyons également à la gouache hallucinante, faisant partie de la collection du docteur Minkowski, intitulée *Le pays des morts*, et qui est exposée à Bordeaux. Les scènes de carnage, de batailles, les mutilations horribles se retrouvent dans de nombreuses œuvres. Les scènes mystiques et démoniaques sont fréquentes. *Ces grandes scènes paraissent orchestrer le passage du monde des réalités au monde transcendantal, passage qui s'articule sur la vie, la mort, et la re-naissance, c'est-à-dire la résurrection à une autre vie.*

La mise en perspective de ces thèmes peut paraître assez arbitraire, mais nous la retrouvons par fragments dans les séries de peintures au cours des évolutions et, d'autre part, nous la trouvons également dans la construction de certains univers délirants. Le but de cette Exposition et des Journées internationales d'Art de cette année sera, semble-t-il, de dégager les lois fondamentales du fantastique dans l'Art depuis les primitifs jusqu'aux modernes, et de contribuer ainsi à élaborer une psychologie de l'Imaginaire.

NOTES SUR UN FESTIVAL DU CINÉMA FANTASTIQUE à la Cinémathèque Française

par ***JACQUES PINTURAULT***

La Cinémathèque Française est, pour l'amateur de Cinéma, un musée permanent où chacun peut retrouver les vieux films qu'il aime, découvrir des pièces rares dont on parle peu ou pas du tout dans les « Histoires du Cinéma ». C'est la « Bibliothèque Nationale du Cinéma » et, récemment, j'ai eu la chance d'y feuilleter quelques-uns des plus rares parmi les ouvrages qui s'empilent sur son rayon « Fantastique ».

Les quelques notes qui vont suivre n'ont pas d'autre objet que de vous inciter à vous plonger le plus fréquemment possible dans les classiques du Cinéma auprès desquels nos films modernes font souvent figure de parents très pauvres.

●

LA MORT PREND DES VACANCES (*Death takes a holiday*), de Mitchell Leisen (1934).

Film inconnu dont il faut remercier la Cinémathèque de nous le faire découvrir, c'est aussi une œuvre beaucoup plus attachante par son thème que par sa réalisation un peu trop théâtrale. C'est d'ailleurs ce à quoi il fallait s'attendre : Maxwell Anderson, scénariste, est essentiellement un homme de théâtre; quant à Mitchell Leisen, le metteur en scène, il n'a jamais fait la preuve d'autre chose que d'un goût certain et d'une platitude érigée en principe. Le metteur en scène s'efface derrière sa caméra et on ne le revoit jamais plus.

Si « *La mort prend des vacances* » ne brille pas par sa réalisation, ce qui ne laisse pas d'être fâcheux lorsqu'il s'agit de créer un climat fantastique, son scénario par contre est fort intéressant. Qu'on en juge : la Mort, ulcérée de ne recevoir des humains que haine et crainte, s'en vient passer trois jours sur terre pour découvrir ce que la vie peut offrir qui puisse faire regretter de la perdre. Entre autres satisfactions, la mort, qui a pris l'apparence du beau Frederick March, découvre l'amour sous les traits d'une pure jeune fille qui, à l'instant du choix, suivra celui qu'elle aime. Conclusion : l'amour est plus fort que la vie; l'amour est l'égal de la mort. Voilà une morale qui n'apporte pas, dira-t-on, grand chose de neuf; Prévert et Carné, les amours célèbres de la littérature et du théâtre, ont exprimé à peu près la même chose. Mais, phénomène curieux, ce film surprend plus que par exemple « *Les visiteurs du soir* », du tandem Carné-Prévert; peut-être est-ce simplement que l'auteur a laissé à ses héros la possibilité d'un choix ultime entre la vie et la mort, entre la vie et l'amour; jusqu'au bout de « *La mort prend des vacances* » nous ignorons quel va être ce choix. La fatalité chère à Prévert a disparu ici et le film gagne en humanité ce qu'il perd en signification symbolique. Le scénario de ce film n'a donc pas, loin de là, cette lourdeur que maladroitement le metteur en scène lui impose in extremis sans doute par souci d' « élargir un débat » qui se suffisait fort bien à décrire les rapports au jour le jour de quelques humains avec la Grande Faucheuse.

●

LES CHASSES DU COMTE ZAROFF (*The most dangerous game*), de E. B. Shoedsack et I. Pichel (1932).

Tous les amateurs de cinéma fantastique se doivent de connaître ce film considéré comme un classique du genre. Je n'ai pas voulu manquer l'occasion offerte par la Cinémathèque et je dois dire que ma déception fut assez grande, à la mesure de ce que j'attendais du film, c'est-à-dire beaucoup. Comme nombre de films américains, d'ailleurs, celui-là déçoit parce qu'il ne tient pas ses promesses. S'il atteint en effet la perfection au cours

de la première heure de projection, le dernier quart d'heure par contre, fait montre d'un infantilisme dont le moins qu'on puisse en dire est qu'il remet en cause l'intelligence qui a présidé à la réalisation de l'ensemble. Quoi qu'il en soit, de cette histoire de prince russe qui recherche la satisfaction totale de son « ego » dans les plaisirs que donne un sport nouveau : la chasse à l'homme, je retiendrai surtout l'extraordinaire décor dans lequel elle se déroule. Eau, air, terre sont ici étroitement mêlés pour former un nouvel élément gris, fumeux, humide et presque solide, d'où sourd une peur indéfinissable : celle que ressent l'homme qui écarquille les yeux et ne voit rien, qui prête l'oreille et n'entend rien et sait pourtant qu'il y a « quelque chose ». Je retiendrai aussi le rythme étonnant et exaltant de la chasse à l'homme qui fait l'essentiel du film ; nous sommes tour à tour chasseur et gibier, et le cinéaste a pleinement réussi à nous faire éprouver la passion du meurtre considéré comme le sport le plus excitant parce qu'il est une fête de l'intelligence et du corps. Emotion redoutable, puisque c'est sa recherche qui pousse les homme à s'entretuer; mais peu importe! Il est permis d'aimer un film comme celui-là pour son côté nietzchéen et nazi, comme il est permis d'aimer « *La corde* » d'Alfred Hitchcock. Il faut éviter par contre d'en être totalement dupe et voir nettement que, s'il est l'apologie du « surhomme », c'est d'un surhomme de pacotille qui parle trop pour être sincère, et dont la pseudo-philosophie se dégonfle aisément au premier assaut de la réflexion. Cela, les auteur des « *Chasses du comte Zaroff* » ne l'ont pas voulu et c'est pourquoi, éthiquement, leur film est décevant.

●

LE GOLEM, de Julien Duvivier (1936).

Le seul film français que j'ai pu voir au cours de ma semaine du « cinéma fantastique » est une preuve de plus que le tempérament français s'accommode mal du fantastique pur, auquel il ne se croit obligé d'accorder, par un cartésianisme de principe, qu'un intérêt sceptique; et même, lorsqu'il s'y intéresse sans vouloir y croire, c'est le plus souvent pour le ridiculiser ou dans le cas du film de Duvivier, pour lui conférer une signification des plus terre à terre. Le Golem, cette créature façonnée par l'homme et soumise à sa volonté, devient ici le symbole de la révolte des juifs du Ghetto de Prague contre l'oppression de leur Empereur. Hormis Jean Cocteau et parfois René Clair, sans parler évidemment de Méliès, il n'y a pas dans le cinéma français de vrais auteurs fantastiques. Duvivier en serait même plutôt le contraire, tant ses films font montre d'une absence totale de fantaisie et de légèreté; ce metteur en scène ne donne dans le fantastique que par un souci assez vil d'originalité que l'on retrouve encore dans ses films réalistes où le faux brillant de la forme cache mal le creux des idées. Dans « *Le Golem* », Duvivier a vu une occasion de faire du pittoresque et de se faire prendre au sérieux; là où l'on était en droit d'attendre une approche quasi mystique du peuple juif et de son âme profonde, on ne trouve que transposition en argot de rites curieux et présentés seulement comme tels, abaissement de problèmes millénaires au niveau d'un feuilleton exotique. On ne peut à aucun moment adhérer à cette fable ou interviennent des acteurs comme Aimos et Roger Duchesne, respectivement titi et gigolo parisiens. Seul Harry Baur est à sa place en empereur truculent, peureux et ivrogne, et Duvivier lui a laissé la bride sur le cou; il en résulte un excellent numéro d'art dramatique dans lequel le cinéma n'a pas grande part.

Film sans grandeur ni mystère, sans autre profondeur que celle du « *Reader's Digest* », il ne peut que nous faire admirer encore plus que le « Golem » allemand de Paul Weggener où l'expressionisme était une fois encore au service du rêve et du surnaturel pour lesquels « *Caligari* » l'a inventé.

●

LE TOUR DU MONDE DE *SADKO*, film soviétique d'Alexandre Ptouchko (1952).

Jean Cocteau a pris la peine de cautionner ce film. Dans un long préambule qui nous met incontestablement

en appétit, le grand poète demande au public de voir ce film avec ses yeux d'enfant. Ce que j'ai tenté de faire avec d'autant plus de bonne volonté que le conseil émanait de quelqu'un en qui j'ai confiance. Et j'ai pu croire un instant, en effet, que je me trouvais en présence d'une de ces œuvres d'exception où la foi et la simplicité balaient toute sophistication, tout intellectualisme. Je l'ai cru, enthousiasmé par le rythme des premières images, vibrantes et fougueuses; le paradis des mille et une nuits reconstitué dans ces palais hérissés de tourelles et de coupoles; les ciels lumineux, les foules grouillantes de miséreux pour qui Sadko part au tour du monde chercher l'oiseau « Bonheur »; les voiles blanches pointillant le bleu de la mer et bien d'autres images encore font des vingt premières minutes de ce film vingt minutes de très bon cinéma. Ce sens du grandiose, ces mouvements de foule, ces attitudes déclamatoires et nobles me replongeaient même dans cette ambiance exaltante d'un certain cinéma soviétique, celui d'Einsenstein et de Poudovkine qui savaient si bien l'un comme l'autre écrire l'histoire de leur pays et de leurs héros en images d'une bouleversante grandeur. Et puis soudain, le charme s'est rompu; les « ficelles » sont apparues, la mer a repris des proportions de baquet, les monstres, leurs saccades d'automates. J'ai trop vu ce qu'il ne fallait pas voir parce que le rythme, de liturgique, s'est fait soudain carnavalesque, et il n'est plus resté alors que mauvais goût, mauvais opéra, dans cette demi-heure durant laquelle Sadko est prisonnier du Roi de la Mer. Tout est apparu avec une désagréable évidence; cet univers fantastique en apparence était au service d'une propagande à l'usage, non des enfants de dix ans, mais de quarante ans; cette majesté n'était souvent que maladresse de style. Loin de moi le souci de dénigrer ce film au nom de quelque idéologie contraire. Je suis d'autant plus loin d'adhérer à Sadko que mon adhésion à été totale au «*Cuirassé Potemkine* », par exemple. La pureté de ce dernier nous faisait redécouvrir notre idéalisme de jeunesse; Sadko n'est pas destiné à un public enfantin mais à un public infantile. La belle musique de Rimsky Korsakov, les images splendides du début, et leur étonnant rythme interne, n'y pourront rien changer, mais justifient par contre la vision de ce film.

●

LA COURONNE DE FER, d'Alessandro Blasetti (1952).

On ne raconte pas un tel film, on subit son mouvement, son brillant, son tumulte. On évoque, en suivant les méandres de cette histoire où le Destin s'est ingénié à multiplier les invraisemblances, les coïncidences, où le Hasard semble régler en potentat, ces sombres et splendides opéras italiens dant « *Le Trouvère* » de Verdi donne le plus bel exemple d'obscurité. Le film est à l'image de ce qu'il raconte : follement débridé. Blasetti est le metteur en scène de « *Fabiola* », de « 1860 », ces grandes œuvres épiques dont les images défilent dans nos mémoires en torrents désordonnés et impétueux. Cette « *Couronne de fer* » est un de ses plus grands, un de ses plus « baroques ». Le tournoi, la cabane dans la forêt de féerie, le gardien borgne de la couronne de fer, quantités d'images de ce film resteront à jamais dans les anthologies des grandes œuvres du Cinéma. Et nous saurons aussi toujours gré à Blasetti d'avoir su communiquer en plein fascisme, en pleine guerre mondiale, un grand message d'espoir et de paix.

Ne manquez pas de revoir ce film; si vous ricanez à ses énormités, c'est que vous avez perdu à tout jamais la pureté de votre enfance; et vous ne verrez pas alors ce qui le différencie de « *Sadko* » : un sincère amour de la magie cinématographique.

●

MONSTRES (*Freaks*), de Tod Browning (1932).

Encore un film inexplicablement inconnu. Il s'agit pourtant d'une œuvre absolument unique, insoutenable, impensable, monstrueuse et belle. Un film « joué » par des nains, culs de jatte, homme troncs, idiots; une aventure atroce de réalisme dans une « Cour des Miracles » moderne et vraie, puisque aucun des êtres qui s'exhibent sur l'écran n'est le résultat

d'un truquage. Un film où des nains souffrent d'aimer des grandes personnes d'un amour simple d'humain; où des êtres qui n'ont de normal, et encore pas toujours, que leur cœur et leur âme, s'efforcent de rire et de faire rire de leurs difformités. Il n'est guère possible de parler d'un tel film avec sang-froid; on ne peut guère évoquer les horreurs qu'offre parfois la vie qu'en les dépeignant le plus froidement possible telles qu'on les a vues comme en un cauchemar.

La place me manque pour vous livrer un pâle équivalent littéraire de ce que je doute encore d'avoir vu. Je ne puis que vous engager à vous précipiter à la Cinémathèque si, comme on m'en a donné l'assurance, ce film y est de nouveau projeté. C'est le seul film dont je puisse assurer que vous ne l'oublierez jamais. C'est un des rares qui tiennent ce qu'ils promettent, et plus encore. Ne le manquez surtout pas.

●

LE DOCTEUR JEKYLL ET MR. HYDE, de Rouben Mamoulian (1932).

Un très bon film, adaptant avec une grande intelligence le célèbre roman de Stevenson. Le problème de la fidélité du cinéaste à l'égard de l'œuvre adaptée est sans intérêt dans le cas de ce film qui n'a gardé de l'original que le thème du dédoublement de personnalité et y a apporté des richesses nouvelles; doit-on s'en plaindre si l'on admet que Stevenson a écrit une œuvre un peu trop sèche à notre goût pour être filmable telle qu'elle est?

Ce qui est par contre intéressant, c'est de découvrir dans un film aussi ancien une séquence entière, celle qui ouvre le film, traitée subjectivement; la caméra est à la place du Docteur Jekyll, c'est elle qui ouvre les portes, c'est à elle qu'on parle; durant toute la scène, nous voyons ce que voit Jekyll. En utilisant en précurseur ce procédé galvaudé plus tard, Mamoulian a voulu nous identifier à son héros pour que nous sachions, dès le départ, que le film s'adresse à tous les Jekyll et Hyde qui sommeillent en nous. Dès lors nous sommes censés être les témoins d'une aventure qui pourrait être la nôtre.

Il n'est pas moins étonnant de découvrir dans un film américain une des scènes les plus osées que j'ai pu voir sur un écran : celle où Myriam Hopkins, la prostituée, se déshabille devant le Dr. Jekyll (Frederic March). S'il fallait rechercher l'ancêtre de notre strip-tease moderne, ce serait dans ce film peut-être qu'on le trouverait. Le cinéma américain de cette époque dégage une saine odeur de santé et de liberté; on y peut encore axer une scène entière sur l'érotisme d'un corps féminin qui se dénude avec art. On peut encore outrer les maquillages (le masque de Hyde est hallucinant), recréer en studio des ruelles borgnes de Londres, faire naître une horreur sans nom de la simple suggestion de l'accouplement de Hyde et de la prostituée. L'expressionisme allemand est encore proche; il est dans les mémoires de ceux qui entreprennent un film où le rêve et l'épouvante sont les moteurs du drame et il est émouvant de retrouver dans la stylisation des décors, dans la lourdeur des matériaux architecturaux, dans les jeux très contrastés des noirs et des blancs sous l'éclairage des grands candélabres chers aux cinéastes allemands, un peu de ce qui nous laissait confondus d'admiration devant les « *Nosferatu* » et autres « *Niebelungen* ». En 1932, l'Amérique pouvait encore produire des films sans poncifs, sans happy ends, fourmillants d'idées de mise en scène. Ce « *Dr. Jekyll* » là en est une preuve supplémentaire, il n'est que de le comparer avec celui que Victor Fleming a réalisé en 1945. Le second fait plus de bruit mais pénètre moins loin dans le cœur et dans l'âme.

***

Je voudrais pouvoir encore dire quelques mots sur le justement célèbre « *Ma femme est une sorcière* » de René Clair, sur l'exquis « *Alice au pays des merveilles* », œuvre inconnue de 1936, réalisée par Norman Z. Mac Leod et dont on peut dire qu'elle pétille de fantaisie; sur un « *Topper* » de la meilleure cuvée, du même Mac Leod, et où le truquage est roi ; sur les « *Histoires extraordinaires* », film obscur, librement inspiré de Poe et Stevenson, et où scintillent deux ou trois séquences excellentes dans la meilleure tradition allemande des

années 20. Et quand je pense à tous les films que je n'ai pu voir, mon cœur d' « aficionado » se serre... Mais la Cinémathèque est un musée permanent dont je n'oublierai pas le chemin; si, de votre côté, vous ne le connaissez pas encore, je vous souhaite de le trouver bien vite.

CINÉMATHÈQUE FRANÇAISE

Musée Pédagogique National — 29, rue d'Ulm, Paris (5e)

Trois séances chaque soir à : 18 h 30, 20 h 30 et 22 h 30.

Nous conseillons tout particulièrement aux amateurs de Cinéma Fantastique:

2 septembre : 18 h 30. *La charrette fantôme,* de Sjostrom (1920).
20 h 30. *Le cabinet des figures de cire,* de Léni (1924).
3 septembre : 22 h 30. *Le testament du Dr. Mabuse,* de Fritz Lang (1932).
4 septembre : 18 h 30. *Les Niebelungen* (1re partie);
20 h 30. *Les Niebelungen* (2e partie), de Fritz Lang (1923-1924).
6 septembre : 18 h 30. *Le Golem,* de Galeen (1920).
20 h 30. *Nosferatu,* de Murnau (1921).
22 h 30. *Caligari,* de Wiene (1919).
10 septembre : 22 h 30. *Les trois lumières,* de Fritz Lang (1921).

(Ces programmes sont donnés sous réserve de modifications de la dernière heure.)

ÉDITIONS DE LUXE

Signalons, aux amateurs de beaux livres et de fantastique, deux ouvrages récents dignes de figurer dans leur bibliothèque. Le premier est publié par le « Club des Libraires de France »: « *Les mondes impossibles* », par André Maurois. C'est une heureuse idée qu'ont eue les dirigeants de ce Club de réunir en un seul volume tous les récits de cet auteur se rattachant au conte fantastique, à l'insolite de la science-fiction, au mystère du suspense, voire à l'univers merveilleux de l'enfance (avec « *Patapoufs et Filifers* » et « *Les pays des trente-six milles volontés* »). Nous aurons toutefois un petit regret à exprimer, c'est de ne pas voir figurer dans ce volume deux longues nouvelles d'André Maurois publiées il y a bien longtemps aux Editions des Portiques (édition actuellement introuvable) sous le titre : « *Deux fragments d'une histoire universelle* 1992 ». L'une de ces nouvelles figurait au sommaire du numéro 1 de notre revue sous le titre : « *La guerre contre la Lune* ».

Comme d'habitude pour les livres édités par le « Club des Libraires de France », présentation impeccable : reliure pleine toile ornée aux fers d'un fac-similé de la signature de l'auteur, composition en didot, impression sur alfa blanc et vélin gris avec hors-texte typographiques en deux couleurs.

Quant au second ouvrage, il est publié — luxueusement — par le « Club du Meilleur Livre ». Il s'agit d'une édition complète de « *L'Eve future* » de Villiers de l'Isle-Adam, « *ce livre de magicien, splendide et désespéré* », ainsi que le qualifiait Léon Bloy en 1906.

L'ouvrage est agrémenté d'une pertinente étude et de notes historiques et bibliographiques de J. Bollery et de P. J. Castex, et orné de documents inconnus et magnifiquement reproduits, tel en particulier le fac-similé du début du roman tel qu'il parut pour la première fois en feuilleton dans le journal « *Le Gaulois* », le 4 septembre 1880, sous le titre « *L'Eve nouvelle* ». Relié de façon très originale, en velours, c'est là un volume que le véritable connaisseur en « science-fiction » se doit de ranger sur ses rayons aux côtés des grands précurseurs du genre.

M. R.

CHANGEMENT DES TARIFS POSTAUX POUR LES ABONNEMENTS RECOMMANDÉS

L'augmentation des frais de recommandation postaux nous oblige à majorer nos tarifs d'abonnement de 120 F pour une période de six mois et de 240 F pour une période d'un an.

Nous prions nos lecteurs désireux de s'abonner ou de se réabonner avec envoi recommandé de tenir compte de cette majoration et nous éviter ainsi des frais de correspondance que la nouvelle augmentation des tarifs postaux nous oblige à limiter le plus possible.

Pour les abonnements en cours, nous prions chaque abonné de nous préciser la position qu'il désire que nous prenions.

Soit : continuer l'abonnement en recommandé et, dans ce cas, nous faire parvenir par chèque-mandat ou virement postal autant de fois 20 F qu'il leur reste de numéros à recevoir sur leur abonnement ;

Soit : supprimer la recommandation dès que la somme versée ne couvrira plus ce mode d'envoi.

C'est cette dernière solution qui sera adoptée d'office en cas de non-réponse.

SERVICE BIBLIOGRAPHIQUE ÉTRANGER

(Livres en langue anglaise)

AVIS IMPORTANTS

1° Seuls sont disponibles les titres dont la liste suit. Cette dernière annule automatiquement chaque mois toute liste des numéros précédents. Les ouvrages qui n'y sont pas mentionnés sont épuisés jusqu'à nouvel ordre. Vous ne pouvez donc commander de titres actuellement supprimés de cette liste; il nous serait impossible de vous les procurer.

2° Vous avez intérêt à commander rapidement les nouveaux titres du mois. Devant le grand nombre des commandes, il arrive en effet que les titres les plus demandés soient presque aussitôt épuisés, et de longs délais sont souvent nécessaires avant qu'ils soient disponibles de nouveau.

3° Nos prix s'entendent frais d'envoi et de recommandation compris; paiement à la commande seulement (voir bon, page 141).

4° Les livres disponibles sont fournis dans un délai minimum de dix jours après réception de la commande.

5° Nous fournissons sur demande une Liste Complémentaire de nombreux titres disponibles seulement sous réserves.

6° Vous pouvez aussi commander des ouvrages étrangers non mentionnés sur nos listes en l'indiquant sur feuille séparée et en ajoutant un timbre ou un coupon-réponse si vous habitez l'étranger.

TITRES DISPONIBLES

(Prière de se reporter au précédent numéro de « *Fiction* ».

NOUVEAUX TITRES

151. CYCLE OF FIRE. Hal Clement. (Ballantine.) **310 F.**

De tous les auteurs de science-fiction des U.S.A., Hal Clement est le seul qui soit parvenu à construire des ouvrages passionnants où la science ne soit qu'un contrepoint séduisant à des thèmes aussi inédits que surprenants. Cependant, en logicien chevronné, il soigne si consciencieusement sa charpente technique qu'il réussit à nous faire réellement vivre sur ces mondes étranges qu'il nous décrit!

152. SIX GREAT SHORT NOVELS OF SCIENCE-FICTION. (Dell.) **310 F.**

Avec cette excellente anthologie de Conklin, nous vous offrons un volume copieux tant par sa longueur exceptionnelle que par son incontestable qualité. Parmi les longues nouvelles (ou petits romans) composant ce livre, nous vous signalons tout particulièrement : « Surface tension », *de James Blish et* « Coventry », *de Robert Heinlein (sans parler d'œuvres signées Murray Leinster, Anthony Boucher et Theodore Sturgeon).*

153. STAR GUARD. Andre Norton.
154. PLANET OF NO RETURN. Poul Anderson. } (Ace double novels.) **310 F.**

Ces deux romans se complètent fort bien et le talent particulier de chacun des deux auteurs n'en ressort que plus brillamment. Dans l'ouvrage de Norton, partant d'un postulat ingénieux, nous allons d'aventures en aventures avec un élan si généreux que nous sommes irrésistiblement pris par l'épopée de la « Horde » sur ce monde inhospitalier où elle se démène férocement. Avec Anderson, auteur minutieux et réaliste, si l'action est plus posée, les idées sont plus riches et l'histoire plus convaincante malgré sa linéarité.

155. THE CASE AGAINST THE WORLD. Frederik Pohl. (Ballantine.) **310 F.**

Second recueil de nouvelles de cet auteur, l'anthologie que nous vous présentons est suffisamment diversifiée pour que chacun y trouve son compte. De la science-fiction la plus échevelée à la fantaisie la plus débordante, ce livre constitue un très fidèle miroir des multiples facettes du talent de Pohl.

156. MORE ADVENTURES IN TIME AND SPACE. (Bantam.) **220 F.**

Deux des meilleurs spécialistes américains de l'anthologie ont composé cet excellent recueil dont l'extraordinaire diversité plaira à tous les lecteurs. Du space-opera de qualité à la nouvelle thématique, chacun y trouvera une abondante pâture pour un prix des plus modestes. (Au sommaire : Lewis Padgett, Alfred Bester, Isaac Asimov, Robert Heinlein, etc.)

157. FRONTIERS IN SPACE. (Bantam.) **220 F.**

Les amateurs de variété seront là aussi à leur affaire, car cette anthologie comprenant les plus grands noms du genre est d'une étonnante richesse. Il est à regretter que les éditeurs français ne semblent guère songer à nous offrir souvent de semblables volumes, sous le fallacieux prétexte que la nouvelle ne plaît pas ! (Au sommaire : Alfred Bester, A.-E. Van Vogt, Ray Bradbury, etc.)

158. THE METAL MONSTER. Abraham Merritt. (Avon.) **310 F.**

Connu seulement des « aficionados », le livre que nous vous présentons est un brillant exemple de l'incroyable talent de l'auteur de « The moon pool *» que le Rayon Fantastique vient de faire paraître en français. Avec un réel talent d'écrivain, Merritt nous introduit au sein de la cité du métal vivant, monde hallucinant et incompréhensible, dont la description à elle seule est un morceau d'anthologie.*

159. GLADIATOR. Philip Wylie. (Avon.) **310 F.**

Avec « Slan » et « Odd John », ce livre est des grands classiques sur le thème du surhomme. Avec sa verve habituelle, Wylie grâce à cet ouvrage a écrit un de ses meilleurs romans qui se doit de figurer dans la bibliothèque du parfait amateur.

OCCASIONS RARES

Les livres figurant sous cette rubrique sont offerts hors série aux amateurs. Il s'agit d'ouvrages dont nous n'avons pu nous procurer que *quelques exemplaires isolés*, strictement réservés aux *toutes premières* personnes qui en feront la demande. Nous nous excusons d'avance de ne pouvoir satisfaire les commandes qui nous parviendraient après leur vente.

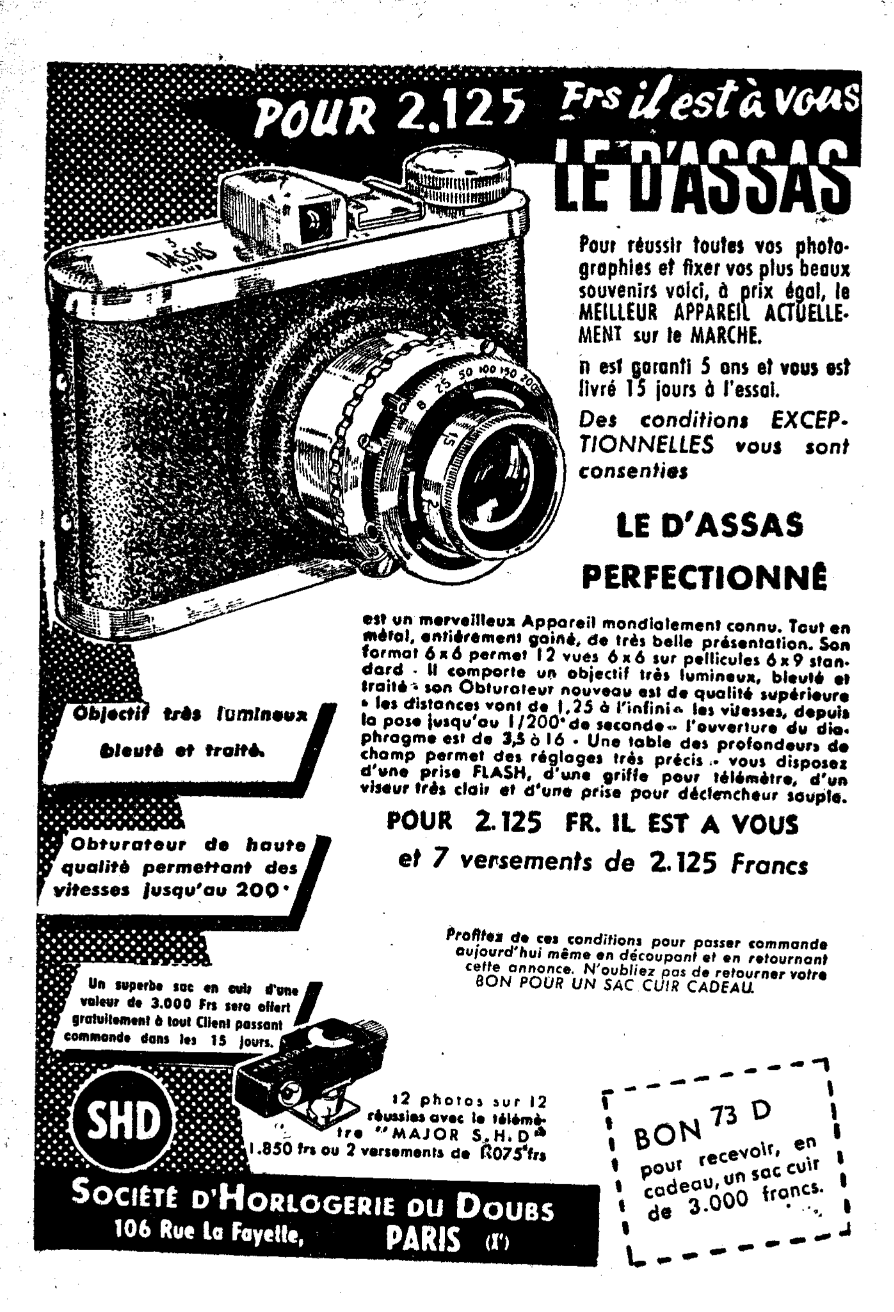
Nous vous offrons ce mois-ci :

SCIENCE-FICTION ADVENTURES IN DIMENSIONS. (Grayson & Grayson.) 725 F.

(Anthologie reliée comprenant quatorze histoires de voyages dans le temps ou dans un univers parallèle.)



Ce numéro ayant été préparé au moment des vacances, nous n'avons pu y inclure notre chronique habituelle des livres et nous nous en excusons. Vous la retrouverez le mois prochain.


POUR 2.125 Frs il est à vous
LE D'ASSAS
Pour réussir toutes vos photographies et fixer vos plus beaux souvenirs voici, à prix égal, le MEILLEUR APPAREIL ACTUELLEMENT sur le MARCHE.
Il est garanti 5 ans et vous est livré 15 jours à l'essai.
Des conditions EXCEPTIONNELLES vous sont consenties
LE D'ASSAS
PERFECTIONNÉ
est un merveilleux Appareil mondialement connu. Tout en métal, entièrement gainé, de très belle présentation. Son format 6 x 6 permet 12 vues 6 x 6 sur pellicules 6 x 9 standard - Il comporte un objectif très lumineux, bleuté et traité - son Obturateur nouveau est de qualité supérieure - les distances vont de 1,25 à l'infini - les vitesses, depuis la pose jusqu'au 1/200e de seconde - l'ouverture du diaphragme est de 3,5 à 16 - Une table des profondeurs de champ permet des réglages très précis - vous disposez d'une prise FLASH, d'une griffe pour télémètre, d'un viseur très clair et d'une prise pour déclencheur souple.
POUR 2.125 FR. IL EST A VOUS
et 7 versements de 2.125 Francs
Objectif très lumineux bleuté et traité.
Obturateur de haute qualité permettant des vitesses jusqu'au 200e
Profitez de ces conditions pour passer commande aujourd'hui même en découpant et en retournant cette annonce. N'oubliez pas de retourner votre BON POUR UN SAC CUIR CADEAU.
Un superbe sac en cuir d'une valeur de 3.000 Frs sera offert gratuitement à tout Client passant commande dans les 15 jours.
12 photos sur 12 réussies avec le télémètre "MAJOR S.H.D"
1.850 frs ou 2 versements de 1.075 frs
BON 73 D
pour recevoir, en cadeau, un sac cuir de 3.000 francs.
SHD
SOCIÉTÉ D'HORLOGERIE DU DOUBS
106 Rue La Fayette, PARIS (Xe)

LE PREMIER FILM FRANÇAIS DE S. F.

par F. HODA

J'interromps pour une fois ma série de critiques pour me lancer dans le reportage. Je le fais d'autant plus volontiers qu'il s'agit de France Roche et Pierre Kast que les lecteurs de *Fiction* connaissent bien (1). Et du premier film de S. F. français qu'ils sont en train de réaliser en ce moment. Je les rencontrai pour la première fois lors de la réunion qui devait donner jour à un immense club de science-fiction. Projet abandonné, mais qui a donné naissance quand même à une sorte de club-fantôme, à une internationale inorganisée des science-fictionnistes d'Europe, d'Asie et d'Amérique. Mais là n'est pas le sujet de mon reportage. Je n'évoque ces souvenirs de 1953 que pour rappeler à ceux de nos lecteurs qui ne le savent pas que France Roche et Pierre Kast sont tous deux des « fans » de la S. F., des fans fort avertis; ils lisaient tout ce qui paraissait dans le genre en rêvant de faire un film qui s'y rapporte. Un film ! Ils en avaient déjà fait plusieurs ensemble. Mais des courts métrages! Ils ambitionnaient de réaliser cette fois un long métrage.

J'ai eu l'occasion en 1954 de parler ici même des courts métrages réalisés par Kast en collaboration, pour les scénarios, avec France Roche. « *Monsieur Robida, prophète et explorateur du temps* », montrait avec humour un disciple du grand maître s'échappant de son temps pour visiter le Paris de 1953.

Aujourd'hui encore, je ne puis passer devant le Parc Monceau sans penser à Kast. Je pense d'ailleurs très souvent à lui (pour la simple raison que j'habite, non pas le parc, mais la plaine du même nom). Pourquoi le parc me fait-il penser à Kast, direz-vous? En fait, ce n'est pas le parc sur lequel il n'a pas fait de films à ce jour, plutôt la rotonde qui se trouve à l'entrée qui me fait penser à l'architecte Ledoux, et par conséquent à Kast, auteur de l'excellent « *Architecte maudit* » consacré au fameux bâtisseur du XVIII[e] siècle dont quelques œuvres subsistent encore dans Paris.

Mais je vois que j'ai tendance à la digression aujourd'hui. Je reviens au sujet de ce reportage. Pour qui connaît un peu les milieux de la production cinématographique, il apparaîtra clairement qu'il n'est pas facile d'aborder la S. F. en ce pays cartésien (comme si Descartes eût pu renier le genre s'il avait vécu assez longtemps pour le connaître sous son aspect actuel).

L'année dernière, France Roche et Pierre Kast avaient « découvert » une nouvelle américaine écrite par un monsieur qui a actuellement 81 ans bien sonnés : Waldemar Kaempfert, directeur en retraite de la page scientifique du « *New York Times* ». France Roche, partant de l'idée de Kaempfert, avait construit un scénario tout à fait original qui eut l'heur de plaire à un producteur.

Tout ce concours de circonstances et de talent fit que l'autre jour aux Studios de Joinville, sur un plateau, je pus suivre France Roche et Pierre Kast et assister à quelques prises de vues du premier film français de S. F.! Je vis là : Jean Marais, Geneviève Page, Agnès Laurent, Régine Lovi et l'ami Jean-Claude Brialy dont l'étoile monte. France Roche qui a écrit le scénario et les dialogues joue également dans le film.

Mais quand je dis S. F., il ne faut pas croire qu'il s'agit d'un de ces films d'épouvante dont je vous rends compte presque à longueur d'année! Non, le film de Kast se rattache plus à la tendance de « *Chéri, je me sens rajeunir* » qu'à celle de « *l'Homme qui rétrécit* ». France Roche et Pierre Kast ont voulu faire une comédie d'un genre tout à fait nouveau en France.

« *Un Amour de poche* » (il est grand temps d'appeler le film par son nom) sera donc une comédie ayant un

(1) Voir ma chronique du n° 6.

point de départ de S. F. Il passera du burlesque au « suspense » en essayant de nous conter une histoire d'amour où l'on rit, une histoire comique où l'on s'aime. Et comme il n'y a pas de S. F. sans savants, Jean Marais, héros du film, personnifiera le Professeur Jérôme Nordman qu'une chaire de biologie en province n'empêche pas de poursuivre ses travaux sur le secret de la « vie suspendue ». Il veut trouver le moyen d'arrêter, de « mettre en conserve », et de ranimer à volonté la vie dans les organismes humains. Sa fiancée, que dévore l'ambition, cherche à le faire passer Prix Nobel, tandis qu'une jeune vamp qui s'est fait engager par ruse comme laborantine le poursuit de ses assiduités. Mais voilà que le Professeur Nordman découvre la formule et sa découverte bouleverse tout, jusques et y compris ses amours...

Voilà en peu de mots le point de départ de cette comédie S. F.. Certaines photos passées dans la presse à grand tirage expliquent pourquoi les auteurs ont choisi le titre « *Un amour de poche* ». Mais il convient de ne pas s'arrêter aux apparences. En effet (même sans utiliser le secret du Professeur Marais), qui de nous ne rêve d'avoir un amour de poche ?

Nous attendons impatiemment la sortie de ce film qui comptera pour nous, lecteurs de « *Fiction* », comme le premier essai de S. F. française dans le cadre des longs métrages.

Je reviendrai évidemment à sa sortie sur « *Un amour de poche* ».

SERVICE BIBLIO ÉTRANGER (Voir page 136)

A découper ou à recopier si vous ne voulez pas mutiler la revue.

BON DE COMMANDE

Titres commandés (encerclez les numéros correspondant aux livres désirés) :

1 3 4 5 6 8 9 10 11 12 13 14 15 16 17 20 21 23 26
27 28 30 33 34 35 36 37 38 39 40 41 42 43 44 45 47 48 49
50 51 53 54 55 57 59 60 61 62 63 65 66 67 68 69 70 71 73
74 75 76 77 79 / 80 81 82 83 86 87 88 89 90 91 93 94 95 96
97 98 99 102 / 103 105 106 113 114 119 120 122 123 124 129 130
131 132 135 138 139 140 141 142 143 144 145 146 147 148 149
150 151 152 153 154 155 156 157 158 159

Paiement par : mandat — chèque — chèque postal (PARIS-OPTA 1848-38)
(rayer les mentions inutiles)

Il n’est pas effectué d’envoi contre remboursement.

Nom : .... Adresse : ....

....

OPTA-SERVICE BIBLIOGRAPHIQUE ETRANGER, 96, rue de la Victoire, Paris-9e.

Attention : **Seul le bon du mois est valable. N’envoyez pas de bons datant des numéros précédents. Vous risqueriez d’y porter commandes de titres maintenant épuisés et qu’il nous serait impossible de vous faire parvenir.**

Si vous recopiez les titres commandés, n’oubliez pas de préciser pour quel service est faite la commande : service « Mystère-Magazine **» ou service «** Fiction **».**

Au sommaire du numéro de Septembre de

mystère MAGAZINE

vous pourrez lire entre autres :

DANS LA VILLE ENDORMIE

***par* RAY BRADBURY**

Un étrangleur rôde...

●

UN TIGRE DANS LA NUIT

***par* ELEAZAR LIPSKY**

L'ennemi de la Société.

●

BUVEZ, CECI EST MON SANG

***par* ALFRED TIRARD**

Le sacrifice est consommé.

●

DENTS D'OR

***par* JEAN RAY**

Un détrousseur de cadavres d'un nouveau genre.

●

Et, bien entendu, toutes les chroniques habituelles qui font le succès de



Si vous n'êtes pas abonné, retenez dès maintenant ce numéro chez votre marchand habituel et, dans toute la mesure du possible, achetez toujours votre « Mystère-Magazine » chez le même marchand. Nous vous remerçions à l'avance de nous aider ainsi à limiter les retours d'invendus.

Dépôt légal : 3e *trimestre* 1957. — *Le Gérant :* M. RENAULT.
Imp. de Montsouris, 1, rue Gazan, Paris-14e.

TARIF DES ABONNEMENTS A « FICTION »

	POSTE ORDINAIRE		POSTE AVION	
	A SIMPLE FRANCS	B RECOMMANDÉ FRANCS	C SIMPLE FRANCS	D RECOMMANDÉ FRANCS
CATÉGORIE N° 1. - FRANCE ET UNION FRANÇAISE				
6 mois.......	**650**	**920**	variable selon surtaxes aériennes, nous demander tarif.	
1 an	**1250**	**1790**		
CATÉGORIE N° 2. - ÉTRANGER				
6 mois.......	**800**	**1070**	variable selon surtaxes aériennes, nous demander tarif.	
1 an	**1560**	**2100**		

(Pour tout changement d'adresse, prière de joindre une bande et 30 francs en timbres pour la Métropole ou en coupons-réponses internationaux pour nos abonnés de l'Union Française et de l'Étranger.)

TARIF DES NUMÉROS ANTÉRIEURS		**CATÉGORIE 1**	**CATÉGORIE 2**
NOTA. — Les numéros 1 et 2 sont épuisés.	**N° 1 à N° 40 incl.**	**100**	**125**
	à partir du N° 41	**120**	**145**

Supplément pour envoi recommandé *(par paquet de 1 à 5 numéros)* **:**
France et Union Française : **45** *F — Étranger (tous pays) :* **45** *F*

TARIF DES RELIURES

Reliures pouvant contenir 1 semestre complet. Prix : 325 F (10 % remise aux abonnés). Dans votre commande, *ne manquez pas de spécifier* le type désiré.
Type A - large - Pour les n°s 1 à 7 inclus et tous les numéros à partir du n° 38.
Type B - étroit - Pour les n°s 8 à 37 inclus.

ajouter les frais de port et de recom.		France et U.F.	Étranger
	1 rel.	**95** F	**75** F
	2 rel.	**115** F	**93** F
	3 rel.	**150** F	**117** F

BON DE COMMANDE (F.)

1 abonnement de 6 - 12 mois - catégories 1 - 2 ;

Expédition A - B - C - D (à servir à partir du n° ....) ....
(Rayer les mentions inutiles.)

.... Reliures à .... F = ... plus frais de port ....

.... Nos antérieurs à ....F = ... plus frais de port ....

Nos .... TOTAL ....

Règlement : Mandat-Chèque bancaire ou C. C. P. Editions O. P. T. A. Paris 1848-38 (1)
Aucun envoi contre remboursement.

(1) Rayer les mentions inutiles. Date ....

En lettres majuscules, S.V.P.

NOM ....

ADRESSE ....

.... *PROFESSION (2)* ....

(2) Indication facultative, mais utile pour nos statistiques.

BUREAUX D'ABONNEMENT A L'ÉTRANGER :
En BELGIQUE : Agence Franco-belge de Presse, 57, av. des Citrinelles, Bruxelles, Auderghem. C. C. P. Bruxelles 612-51.
En SUISSE : M. VUILLEUMIER, 6, rue Micheli-du-Crest, Genève. C. C. P. Genève 1.6112.

AFFRANCHIR
ICI

"FICTION"

96, rue de la Victoire

(PARIS-9e)

à plier suivant le pointillé